



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

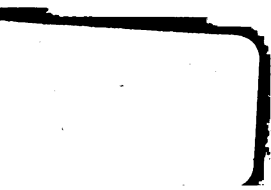
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

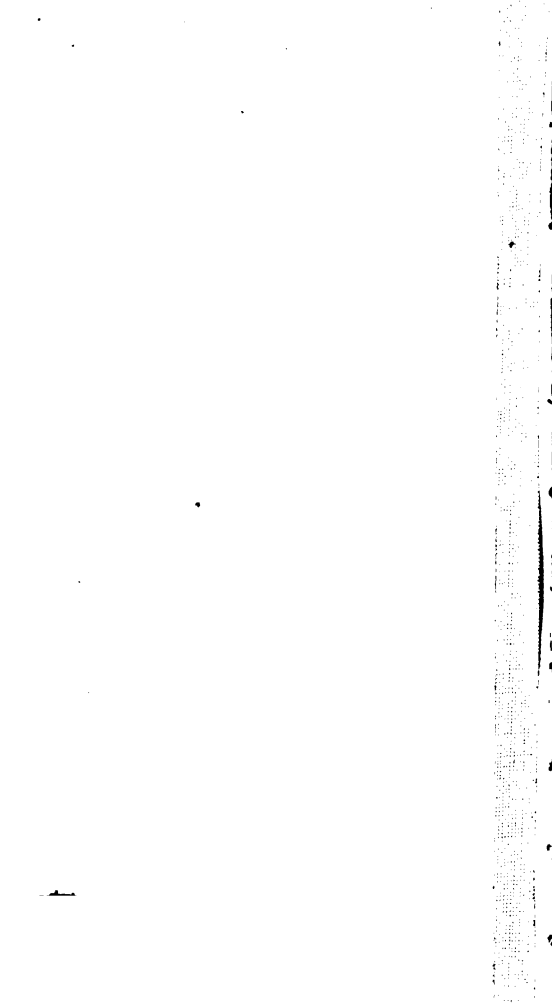
NYPL RESEARCH LIBRARIES

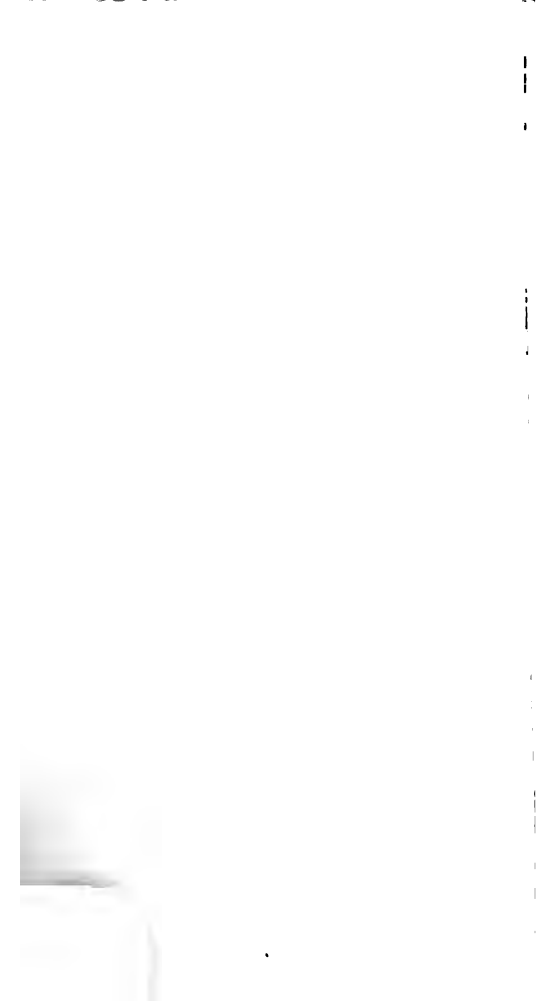


3 3433 07584463 3









Argento

NKW

~~999~~



LETTRES
CABALISTIQUES,
TOME SEPTIEME.

LETTERS

CABALLISTIQUE,

TOME SEPTIEME.

LETTRES CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,

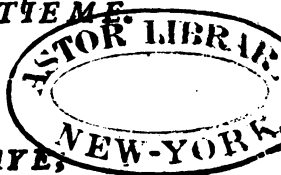
HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes , divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur Astaroth.*

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de
quantité de Remarques.

TOME SEPTIEME.



A LA HAYE,

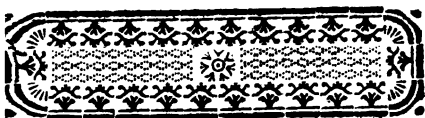
Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LIV.

50
P. M. 11.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

W. D. C. 111.



LETTRES CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,
*Entre deux Cabalistes, divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur
Astaroth.*

LET. CENT SOIXANTE-TROIS.

Ben Kiber, *au sage Abukibak.*

✠✠✠✠✠ E P U I S plusieurs années,
✠✠✠✠✠ D ✠✠✠✠✠ sage & savant Abukibak, si
✠✠✠✠✠ j'avois une santé un peu
✠✠✠✠✠ moins foible je me croirois le
plus heureux des hommes. L'étude
de la Philosophie & l'amour des Belles-
Lettres me semblent des biens plus pré-
Tome VII. A

2. LETTRES CABALISTIQUES,

cieux , que les trésors les plus considérables & que les dignités les plus éminentes. Dans le fond d'une solitude qui me paroît charmante , je goûte des plaisirs qui ont pour moi plus d'attraits que les couronnes n'en ont pour les Princes ambitieux. Oui , sage & savant Abukibak , je ne troquerois point mon fort contre celui d'un grand Monarque , & je suis fermement persuadé qu'un véritable Philosophe doit être convaincu (1) que *c'est le propre & l'essence d'une grande ame , de mépriser ce qu'il y a de grand dans le Monde , & d'aimer mieux la médiocrité que l'excès.* C'est cette heureuse médiocrité qui seule peut rendre les hommes heureux : la grandeur est toujours accompagnée de mille soins , & presque toujours de l'ambition ; elle est par conséquent incompatible avec la véritable tranquillité. D'ailleurs , quels biens peut-elle donner , qu'on ne trouve dans les médiocrité ? Aucun , & tout homme qui sait se borner à une fortune médiocre , est le seul homme véritablement riche. Un ancien Philosophe a dit avec raison , (1) *Si l'on*

(1) Magni animi est magna contemnere , ac mediocria male quam nimia. Senec. Epist. XXXIX.

(2) Si ad naturam vives , nunquam eris pauper ; si ad opinionem , nunquam dives. Senec. Epist. XVI.

LETTRE CLXIII. ¶

régle ses besoins sur la Nature, on ne sera jamais pauvre, si on les régle sur l'opinion, on ne sera jamais riche. Quels sont donc les avantages qui doivent nous faire souhaiter l'état des Souverains, si au milieu de leurs trésors ils ne sont ni plus riches, ni plus contents qu'un Philosophe qui jouit d'un bien honnête, & qui suffit pour fournir à ses besoins. Les Rois & les Princes seroient-ils moins sujets que les autres hommes, à des chagrins domestiques ? Auroient-ils le privilege dans leur palais d'être à l'abri des soucis ? Point du tout, les lambris dorés, les tableaux de Raphaël & de Michel Ange, les tapisseries des Gobelins ne charment ni la douleur, ni la tristesse. Les Souverains dans le sanctuaire des Temples qu'ils se bâtissent, sont accablés, comme les plus simples mortels, des infirmités du corps & de celles de l'esprit. L'inimitable Montagne a bien dépeint les infortunes des Grands, & montré que le Trône ne peut défendre un Roi contre les loix de la Nature. La fièvre, dit-il (1), la migraine & la goutte l'épargnent-elles ? Non plus que nous. Quand la vieillesse lui ferrera les épaules, les archers de sa

(1) Essais de Michel de Montagne, Liv. II. pag. 109.

4 LETTRES CABALISTIQUES,

garde l'en déchargeront-ils ? Quand la frayeur de la mort le transira, se rassurera-t'il par l'assistance des Gentils-hommes de sa chambre ? Quand il sera en jalousie & caprice, nos bonetates le remettront-elles ? Le ciel de lit, tout enflé d'or & de perles, n'a aucune vertu pour appaiser la colique & les tranchées. A la moindre étreinte que lui donne la goutte, il a beau être Sire & Majesté, ne perd-t'il pas le souvenir de ses palais & de ses grandeurs ? S'il est en colere, sa principauté l'empêche-t'elle de rougir, de pâlir, de grincer les dents comme un fou ? La moindre piquûre d'épingle & la plus petite passion de l'ame est capable de nous ôter le plaisir de la Monarchie du Monde.

De tout tems les véritables Philosophes ont pensé, ainsi que Montagne, sur l'état des Rois & des Grands, & n'ont regardé comme véritablement heureux, que les sages mortels qui savoient mépriser toutes les richesses superflues, & qui dans une honnête médiocrité chercoient à cultiver leur esprit & à former leur cœur. *Il n'est rien de si doux (1), dit Lucrece, que d'être*

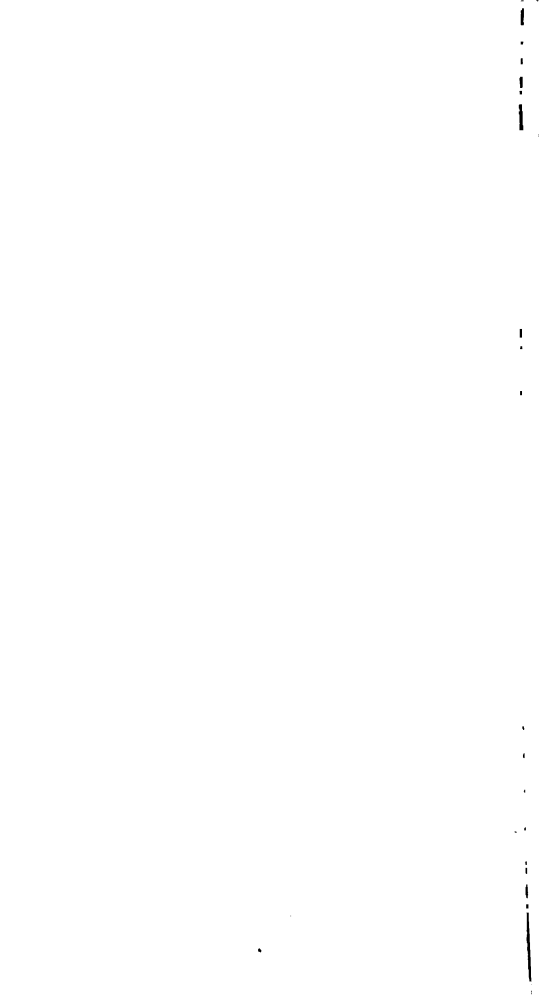
(1) Sed nil ducius est, bene quam munita tenere
 Edita doctrina sapientium templa serena :
 Despicere unde queas alios, passimque videre
 Errare, atque viam palantis quærere vitæ,

L E T T R E C L X I I I . §

*reçu dans les Temples des Sages , dont
la doctrine rend tranquille & heureux.*

Certare ingenio , contendere nobilitate ;
Noctes atque dies niri præstante labore
Ad summas , emergere obes , rerumque potiri.
O miseras hominum mentes , ô pectora cæci
Qualibus in tenebris vitæ , quantisque periclis
Degitur hoc ævi , quodcumque est ! nonne videre
Nil aliud sibi naturam latrare , nisi utqui
Corpore sejunctus dolor absit , mente fruatur
Jucundo sensu , cura semotus , metuque ?
Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omnino , quæ demant cumque do-
lorem.

Delicias quoque uti nullas substernere possint ;
Gratius interdum neque natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt juventum simulacra perædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris ,
Lumina nocturnis epulis ut supeditentur ;
Nec domus argento , fulget , auroque renitet ;
Nec citharis reboant laqueata auratæque templæ
Quin tamen inter se postrati in gramine molli
Propter aquæ rivum , sub ramis arboris altæ
Non magnis opibus jucunde corpora curant ,
Præsertim cum tempestas arridit , & anni
Tempora conspergunt viridantis floribus herbas
Nec calidæ citius decedunt corpore febres ,
Textilibus si in picturis : ostroque rubenti



Argents

NKW

~~9996~~

LETTRES

CABALISTIQUES,

TOME SEPTIEME.

LETTERS

CABALLERO

TOME SEPTIEME.

LETTRES CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes, divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur Astaroth.*

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de
quantité de Remarques.

TOME SEPTIEME.



A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LIV.

12 LETTRES CABALISTIQUES ;

lisant les sottises qu'ont débitées plusieurs flatteurs sur un tremblement de terre qui arriva peu de tems avant la naissance de Louis XIII? Jugaris a eu l'effronterie de dire (1) que Louis le Juste étant conçu, le monde qui se sentoît coupable, devoit trembler, si ce n'est que ce tremblement ne vînt de la révérence qu'avoit l'Europe pour Louis XIII. C'étoit peu que de le craindre lorsqu'il eut les armes à la main, il la fit trembler avant que de naître. Quel est l'Héraclite assez triste pour ne point éclater de rire, en voyant un homme assez impudent pour dire à un autre, que lors de sa naissance la terre avoit tremblé, ou par crainte, ou par respect? Cependant ce même éloge, tout ridicule qu'il est, a été paraphrasé & allongé par un autre flatteur. La terre trembloit, dit-il (1); Ne témoigne-t-elle pas son respect? Ne déclare-t-elle pas sa peur? Le jeune Prince a dès le berceau assez de majesté pour se faire adorer, assez de force pour se faire craindre. La terre branle; elle secoue ses ry-

(1) *Iusto Rege concepto, quidni contremiscent sibi tam male conscius mundus? Hinc tamen Europæ malim in Ludovicum reverentiam discas. Parum fuit ab armato metueret, etiam a nondum genito trepidavit. Elog. Ludov. XIII.*

(2) *Ceriziers, Réflexions Politiques, pag. 111.*

LETTRE CLXIII. 13

sans , qu'elle ne peut plus soutenir à la venue du Juste qui se présente pour les punir , qui se montre pour les exterminer ; son seul regard en fait le supplice. Que diroit-on de plus , si l'on parloit des prodiges arrivés à la naissance du Fils de Dieu ? N'est-ce pas abuser du droit de louer , que de faire servir à la gloire d'une simple créature (1) ce qui doit être réservé au Créateur ? Car les Rois , malgré leur puissance , ne sont que des vers de terre , eu égard au souverain Maître de l'Univers , & c'est un crime irrémissible que d'oser les comparer avec lui ; c'est mettre en parallèle le néant avec l'Etre le plus parfait.

Le défaut de donner des louanges déplacées est si contagieux à la Cour , que les Philosophes & les gens les plus spirituels ne peuvent s'en garantir lorsqu'ils sont obligés d'être au nombre des courtisans. Mon Dieu ! que Cicéron me paroît méprisable quand je le vois élever Jules Cesar au-dessus de Pompée , & flatter un usurpateur qu'il haïssoit ! N'eût-il pas mieux fait de se dépouiller entièrement de tous les emplois qui l'attachoient encore à la Ré-

(1) C'est dans cette occasion que l'on peut dire avec raison , Non miscenda sunt sacra profanis.

14 LETTRES CABALISTIQUES ,
 public? Il eût sauvé le Philosophe du
 deshonneur qu'il acquit comme cour-
 tisan. Qui pourroit lui pardonner ce
 langage (1)? *Nous comptons avec ad-
 miration les guerres , les victoires , les
 triomphes , les Consuls de Pompée ;
 mais nous ne saurions compter les vôtres.
 Il avoit autant surpassé nos ancêtres par
 la gloire qu'il s'étoit acquise , que vous
 l'avez emporté sur lui & sur tous les au-
 tres. Ovide me paroît moins méprisa-
 ble que Cicéron ; mais aussi foible ,
 lorsqu'il adresse tant de prières & tant
 de vœux (2) à Auguste pour obtenir*

(1) Eneii Pompei bella , victorias , triumphos
 Consulatus admirantes numerabamus ; tuos enu-
 merare non possumus. Tanto ille Superiores vice-
 rat gloria ; quanto tu omnibus præstitisti. *Cicer.*
Orat. pro Reg. &c.

(2) Spes magna subit , cum te mitissime Princeps
 Spes mihi , respicio cum mea fata , cadit.
 Ac veluti ventis agitantibus æquora non est
 Æqualis rabies , continuusque furor ;
 Sed modo subsidunt , intermissique silescunt ,
 Vimque putes illos deposuisse suam.
 Sic abeunt redeuntque mei , variant que ti-
 mores ,
 Et spem placandi dantque negantque tui.
 Per Superos igitur , qui dent tibi longa da-
 buntque
 Tempora , Romanum si modo nomen amant.

son rappel. Il auroit dû soutenir son exil avec plus de fermeté. S'il étoit privé de sa patrie, son esprit lui restoit; il devoit s'en servir. Il me semble aussi sensé lorsqu'il dit (1) qu'il *en jouit malgré son bannissement, qu'Auguste ne pouvoit avoir nul droit là-dessus*, qu'il est petit & méprisable lorsqu'il donne à son persécuteur les louanges les plus fortes, & souvent les plus fausses pour fléchir sa colere.

Un Auteur moderne me paroît encore plus rampant & plus lâche qu'Ovide; c'est le Comte de Buffy Rabu-

Per patriam, quæ te tuta & secura parente est,
Cujus, ut in populo, pars ego nuper eram;
Sic tibi, quem semper factis animoque mereris
Reddatur gratiæ debitus urbis amor.

Ovid. Trist. Lib. II.

(1) En ego, cum patria caream; vobisque, domoque;

Raptaque sint, adimi quæ potuere, mihi.

Ingenio tamen ipse meo comitorque fruorque;

Cæsar in hoc potuit juris habere nihil.

Quilibet hanc sævo vitam mihi finiat ense,

Me tamen extincto fama superstes erit.

Dumque suis vitrix omnem de montibus orbem

Prospiciet domitum, Martia Roma, legar.

Ovid. Trist. Lib. III. Elog. VII.

16 LETTRES CABALISTIQUES,

tin. Cet homme avoit en même tems une vanité ridicule & insupportable, & une foiblesse, ou pour mieux dire, une bassesse d'ame inconcevable, Il avoit été exilé par Louis XIV. & il écrivoit à ce Roi, *J'ai de la naissance & de l'esprit, Sire, aussi bien que M. de Comines, pour faire estimer ce que j'écrirai, & j'ai plus de service que lui; ce qui donnera plus de poids à des Mémoires qui traitent des actions d'un grand Capitaine, aussi bien que d'un grand Roi.* Dans un autre Lettre, il écrit les mêmes impertinences. Si votre Majesté vouloit prendre la peine de songer un moment que dans un Regne, plein de guerre, de justice, & de politesse, un homme qui a de la naissance, de l'esprit & du courage, qui a de longs services à la guerre dans de grands emplois, & des services considérables dans des tems fâcheux; que cet homme-là, dis-je, passe le reste de sa vie en disgrâce, je ne puis m'empêcher de croire que vous lui pardonneriez. Qui croiroit que cet homme qui a de la naissance, de l'esprit, du courage, qui repete si souvent ses qualités au Roi, qui se vante lui-même avec tant d'excès, parle ensuite dans d'autres Lettres sur le ton d'un pauvre mendiant, & demande l'aumône au nom de Dieu? Je ne vous

parle

parle plus ; Sire , dit-il , de mes services ; ils ne méritent rien. Je ne vous présente que ma misère qui mérite votre pitié. Au nom de Dieu , Sire , assistez-moi. A qui m'adresserai-je qu'à Dieu pour vous toucher le cœur , & à vous , pour me secourir ? Il faut convenir que ce langage est bien opposé à celui d'un véritable Philosophie , qui fait se roidir contre tous les événemens (1) , qui se met au-dessus des coups & des revers de la fortune , qui conserve une fermeté à toute épreuve dans quelque situation qu'il se trouve , & qui au milieu des perils les plus grands conserve toujours sa raison.

Il n'y a rien de plus bas que les plaintes que font les courtisans disgraciés ; on dirait , à les ouïr , qu'ils sont condamnés au supplice le plus rigoureux & le plus cruel , parce qu'ils sont exi-

(1) *Justum & tenacem propositi virum ,
Non civium ardor prava jubentium ,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida ; neque auster
Dux inquietus turbidus Adriæ ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.
Si fractus illabatur orbis ,
Impavidum ferient ruinæ.*

Horat. Ode. Lib. III. Ode 3.

18 LETTRES CABALISTIQUES,

lés de la Cour. S'ils pensoient sensément, ils se féliciteroient de ce qu'ils font dans un état où ils peuvent vivre, agir & penser comme un galant homme, ne plus mentir, ne plus louer le crime, ne plus sacrifier enfin toutes les vertus à l'ambition. Cependant, loin de goûter leur nouvel état, ils regrettent toujours celui qu'ils ont quitté, & même lorsqu'ils disent qu'ils ont oublié la Cour, on voit que dans leurs discours il n'est rien de réel. Au milieu de leurs prétendues consolations, on démêle aisément les chagrins dont ils sont dévorés. Je ne trouve rien de si plaisant, & en même tems de si ridicule que la manière dont le Comte de Bussy Rabutin croyoit devoir se consoler. Il avoit la fatuité de croire que le Ciel avoit permis tout exprès que le Roi d'Angleterre fût détrôné, pour que lui Bussy Rabutin trouvât ses disgraces plus légères, en les comparant à celles de ce Prince malheureux.

Dieu, dit-il, en me donnant la force de soutenir mes malheurs, me met dans l'esprit un fond inépuisable de pensées pour en parler, & de résignation pour les souffrir sans murmure; & de peur même que mes tours & mes consolations ne s'usent à la fin, il détrône un Roi à point nommé pour me faire prendre pa-

tience. Il me persuade même que le grand Prince qui le protège , qui est si heureux & si digne de l'être , n'a pas fixé la fortune en dormant , & que pour conduire & soutenir ses propriétés, il se donne moins de repos que ma misère ne m'en laisse. Tout ce discours n'est qu'un mélange d'orgueil , de bassesse, de flatterie & de fausse consolation. Un Philosophe exilé se fût bien expliqué autrement. Peut-être auroit-il remercié le Prince de son exil , & de ce qu'il le jugeoit assez honnête homme pour l'éloigner de la Cour. Je placerai ici à ce sujet le sonnet d'un Poète Philosophe, qui renferme de grands sentimens & des vérités instructives.

*Je me ris des honneurs que tout le monde
envie ,
Je méprise des Grands le plus charmant
accueil ,
J'évite les palais comme on fait un écueil,
Où pour un de sauvé , mille perdent la
vie.
Je fuis la Cour des Grands , autant qu'elle
est suivie ;
Le Louvre me paroît un superbe cer-
cueil ;
La pompe qui le suit , une pompe de
deuil ,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.*

20 LETTRES CABALISTIQUES,
Loin de ce grand écueil , loin de ce grand
tombeau ,
Je renferme en moi-même un empire plus
beau.
Rois , Cours , honneurs , palais , tout est
en ma puissance ,
Pouvant ce que je veux , voulant ce que
je puis ,
Et vivant sous les loix de mon indépen-
dance.
Enfin les Rois sont Rois , je suis ce que je
suis.

Le Jésuite Bouhours a condamné ce Sonnet. C'est du sublime bien outré, dit-il (1), pour les sentimens & pour les pensées , que le Sonnet de je ne sais quel Philosophe , apparemment Gascon. Cette décision est digne d'un Jésuite ambitieux , esclave de la grandeur. Quels sont donc ces sentimens outrés ? Est-ce celui - ci :

D'éviter les Palais comme on fait un
écueil ,
Où pour un de sauvé , mille perdent la
vie.

Il n'est pas besoin d'être Philosophe

(1) Pensées ingénieuses des Anciens & des Modernes , recueillies par le Pere Bouhours , pag. 20.
 Edit. de Paris M. D. C. XCII.

Pour approuver ce sentiment , il faut être seulement Chrétien. Qui peut nier que les Palais des Grands sont des écueils dangereux pour la vertu , & que pour un qui s'y sauve , mille autres s'y perdent ? L'Evangile dit , qu'il est plus difficile qu'un riche puisse être sauvé , que de faire passer un bœuf dans le trou d'une éguille. La Morale d'un Jésuite sur ce point n'est pas d'accord avec celle du Christianisme ; ce n'est pas dans ce seul article qu'elles sont opposées l'une à l'autre.

Ce que l'Auteur du Sonnet dit

*Du Louvre qui paroît un superbe cer-
cueil ,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.*

Est vrai au pied de la lettre. Et qui peut douter que tous les courtisans ne soient des esclaves , & que la Cour ne soit le cercueil de la liberté & l'écueil de la vertu de tous ceux qui y sont attachés. Un homme à qui l'ambition n'a point ôté entièrement l'usage de la raison , ne doit-il pas gémir lorsqu'il réfléchit sur son état , & qu'il examine la conduite qu'il est obligé de tenir pour conserver les dangereux honneurs dont il jouit , ou pour acquérir ceux qu'il souhaite d'obtenir.

52 LETTRES CABALISTIQUES,

Les vers suivans me paroissent encore très-sensés.

*Loin de ce grand écueil , loin de ce grand
tombeau ,*

*Je renferme en moi-même un empire plus
beau.*

*Rois , Cours , honneurs , palais , tout est
en ma puissance.*

Qui doute qu'un homme, véritablement sage & vertueux, ne trouve dans lui-même & dans la satisfaction que donne la probité, des plaisirs plus doux & des satisfactions plus pures que celles qui suivent les Couronnes? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a dit qu'un Philosophe, véritablement Philosophe, étoit plus fortuné que tous les Rois. Il faut expliquer ces vers, *Rois , Cours , honneurs , palais , tout est en ma puissance*, dans le même sens que les Stoïciens disoient que le Sage étoit *Roi , beau , riche , &c.* c'est-à-dire, qu'un homme qui fait commander à ses passions & s'élever au-dessus des foiblesses humaines, est véritablement maître de son bonheur. Il ne craint rien que le vice, & par conséquent on peut dire, sur-tout en Poësie, que

*Rois , Cours , honneurs , palais , tout est
en sa puissance.*

LETTRE CLIXIII. 23

Les trois vers qui suivent celui-ci & qui finissent le Sonnet, montrent parfaitement dans quels sens on doit le prendre, & comment il faut l'expliquer.

*Pouvant ce que je veux , voulant ce que
je puis ,
Et vivant sous les loix de mon indépendance.
Enfin les Rois sont Rois , je suis ce que
je suis.*

Ces vers contiennent le véritable portrait d'un Philosophe. Il peut réellement ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il peut. Il vit indépendant, parce qu'il se conforme aux loix de la probité, & qu'il n'a ni ambition, ni avarice, ni desir d'amasser des richesses. Retiré dans une solitude aimable, ou bien vivant, au milieu des villes, dans son cabinet il ignore ce qui se passe dans les palais; il ne fait point la Cour aux Grands, il s'embarasse peu de la faveur des Princes, & à raison de dire, trouvant dans lui-même son bonheur,

*Enfin les Rois sont Rois , je suis ce que je
suis.*

24 LETTRES CABALISTIQUES,

Il auroit pû ajouter à cela quelque chose de plus , & dire ,

Les Rois , tous Rois qu'ils sont , sont moins heureux que moi.

Peut-être se fût-il exprimé de même s'il n'eût été contraint par la rime. Quant à moi , qui ne suis point obligé à rendre ma pensée d'une manière qui en diminue la force , je soutiendrai hardiment (tous les Bouhours de l'Univers dussent-ils me traiter de Gascon) , que je suis fermement persuadé qu'un Philosophe , qui n'a d'autre ambition que celle d'être vertueux , peut dire hautement & véritablement ,

Les Rois, tout Rois qu'ils sont , sont moins heureux que moi.

Voilà , sage & savant Abukibak , quels sont mes sentimens sur les grandeurs les plus élevées & les plus ambitionnées par les hommes. Après cela, tu ne seras pas surpris que je sois si content dans ma solitude , & qu'au milieu de mon cabinet dans un pays où il est permis de penser , où non-seulement les Philosophes , mais même tous les hommes sont véritablement libres ,

LETTRE CLXIV. 25

bres, je me félicite sans cesse du parti que j'ai pris, qui m'a mis en état de vivre comme il convient de vivre lorsqu'on fait usage de sa raison.

Je te salue.

LETTRE CLXIV.

Ben Kiber au Cabaliste Abukibak.

JE t'ai dit souvent, sage & savant Abukibak, qu'on ne pouvoit assez louer un homme de condition qui s'appliquoit aux Belles-Lettres, qui cultivoit son esprit; je te repeterai aujourd'hui la même chose au sujet de deux ou trois pièces de vers que jet'envoie, & qui ont été faites par un Gentilhomme (1) de mes amis. Il seroit à souhaiter que

(1) L'Auteur de ces vers est Monsieur le Baron de Montolieu, autrefois Chambellan du Roi de Prusse, aujourd'hui Conseiller-Privé du Duc de Wurtemberg, Chevalier des Ordres de ce Prince, ancien Gouverneur de la Comté de Montbeillard. Quoique je n'aye jamais inferé dans mes Ouvrages aucune Pièce fugitive; cependant en faveur de l'Auteur, & pour exciter la jeune Noblesse à imiter son exemple & à cultiver les Belles-Lettres, je place ici avec plaisir ces deux ou trois Pièces, les ayant moi-même demandées avec instance à M. de Montolieu.

Tome VII.

C

26 LETTRES CABALISTIQUES,

les Nobles dans tous les pays imitassent son exemple, & qu'ils ne comptassent pas si fort sur leur naissance, qu'ils crussent qu'elle leur doit tenir lieu de tout. C'est bien abuser de la Noblesse, & bien peu connoître son origine, que de se figurer qu'elle doit suppléer au véritable mérite; elle est faite pour orner & pour récompenser le mérite, & non pour en donner. Dix siècles de Noblesse ne sauroient faire, je ne dis pas un honnête homme, mais même un homme aimable. Ho ! Qu'il y a de gens de condition qui sont ennuyeux, & dont l'esprit & l'ame sont aussi roturiers que le corps est noble ! Si ces gens savoient combien ils sont à charge à ceux qui les fréquentent, ils troqueroient sans doute, si cela étoit possible, une centaine d'années de leur Noblesse pour une légère portion de génie. Ces réflexions me meneroient trop loin, voici, sage & savant Abukibak, les vers que je t'ai promis.



DISCOURS,

Présenté au Jeune Duc de WUR-
TEMBERG, le 11. de Février 1740.
Anniversaire de sa naissance.

(1) *A*uguste Rejetton d'une excellente
Race!

Comment des tes Ayeux déjà tu suis la
trace (2) ?

Déjà ton goût paroît pencher pour les
Beaux-Arts ?

Tu dévokes déjà les hauts fait des Cé-
sars (3) ?

Des plus riches vertus le partisan fidèle ,

Déjà tu nous promets d'en être le modèle ?

Et ma Muse, attentive aux progrès de
tes ans,

Garderoit le silence ? Elle, qui de tout
tems

Sur les moindres sujets exerçant sa manie,

Pour Bacchus & l'Amour tourmenta son
génie.

(1) Charles-Eugene Duc de Wurtemberg, en-
core en âge de minorité.

(2) La plupart des Ducs ont aimé & favorisé
l'accroissement des Sciences dans leurs Etats.

(3) Ils ont tous été guerriers.

28 LETTRES CABALISTIQUES;

*Non , malgré les dangers d'un si vaste
projet ,*

*Feignez, Muse, feignez d'ignorer quel trajet
Il est du simple au grand , du facile au
pénible :*

*Aux traits de la Critique offrez-vous in-
sensible ;*

*Et sous l'ombre du Nom que vous allez
chanter ,*

*Montrez qu'une ame éprise ose , & peut
tout tenter.*

*Oui lorsque je te vois dans ta tendre jeunesse
Devancer les leçons de la sage vieillesse ;
Dans un âge , où si peu l'on s'applique à
penser ,*

*Distinguer les talens, les savoir balancer :
Alors sans prodiguer mon encens , je
l'avoue ,*

*Peu content d'admirer , grand Prince !
je te loue ,*

*Et malgré le respect qui devoit m'effrayer ,
Ma plume veut de l'encre , & mon cœur
du papier.*

*Privé depuis trois ans de ton auguste Pere
De ce Héros vanté (1) , sous les yeux de
ta Mere (2) ,*

*Princesse d'un grand cœur , d'un esprit
cultivé ,*

(1) Charles-Alexandre son Pere , mort subite-
ment le 12. de Mars 1737.

(2) La Duchesse Marie-Auguste , née Princesse
de la Tour & Tassis.

LETTRE CLXIV. 19

*Pour l'Etat qui t'attend , tu te vois élevé.
Tu sens ainsi couler les ans de ton enfance ,
Exact en les devoirs , rempli de confiance ,
En l'assidu travail de ton Conseil d'E-
tat (1) ,*

*Qu'un Prince de ton sang dirige avec
éclat (2).*

*Cependant ton esprit vif , plein d'in-
telligence ,*

*Voit qu'insensiblement le tems , le jour
s'avance ,*

*Où seul de tes sujets , sans le secours d'au-
trui ,*

*Tu dois être l'amour & le plus ferme
appui.*

*Que fais-tu ? Pour remplir dignement
cette tâche ,*

*De bonne heure à ce but tu vises sans re-
lâche ;*

Et suivant les avis de ton sage Mentor (3) ,

(1) Pendant la minorité , le Conseil de la Ré-
gence , ou de l'administration , est composé selon
les anciens usages , de six Ministres, dont trois sont
Nobles. Ils partagent toute l'autorité de l'adminis-
tration & de la tutelle , & les cas se décident par
la pluralité des voix.

(2) L'Administrateur , ou Régent du Duché ,
tems de minorité est toujours le premier Prince du
sang , ou le plus proche *Agnat* , s'il est majeur.
A présent c'est le Duc de Wurtemberg-Oels Char-
les-Frédéric , dont les Etats sont situés en Silésie.

(3) M. de Monleon , Gentilhomme Lorrain &
Gouverneur de ce Prince. Il est Colonel à Brèves

30 LETTRES CABALISTIQUES ,
Des exemples fameux tu te fais un
thréfor ,
Comme on voit au Printems l'abeille
diligente
Tirer son miel des fleurs & du suc d'une
plante.
Entre tes mains Polybe (1) , & l'inf-
tructif Rollin ,
Conservent peu de tems leur forme & leur
vêlin
Pour les Vers tu choisis l'ingénieux Vol-
taire ,
Et quand du sérieux tu paroïs te distraire ,
Quantz (2) , Graunt (3) , Haffe (4) , Hen-
del (5) , par leurs touchans accords
De tes desirs naissans agitent les ressorts.
Le mérite , en un mot , est la source fertile

de l'Empereur , Adjudant-Général du Cercle de Souabe , & il s'acquitte de sa charge en habile & parfaitement honnête homme.

(1) Traduit en François avec les remarques de Chevalier Folard.

(2) Musicien , engagé à la Cour de Saxe ; qui joue parfaitement de la flute traversiere , compose de même , & a enseigné S. A. R. le Prince Royal de Prusse à en jouer en Maître.

(3) Premier Maître des Concerts du Prince Royal , Violon & Compositeur du premier ordre.

(4) Premier Maître de la Chapelle à la Cour de Saxe , connu par ses excellens Ouvrages.

(5) Compositeur fameux de l'Opera de Londres.

Ces quatre Messieurs excellent en composition , & ont une réputation connue & établie.

LETTRE CLXIX. 31

Où tu puises le vrai, l'agréable & l'utile ;
 Et si dans l'avenir je voulois pénétrer
 Je verrois ton Esprit alors se concentrer
 Dans les doctes clartés que Wolf (1),
 digne d'envie ,
 Répand de toutes parts sur la Philosophie.
 Car , Prince , ne crois pas que l'Erre
 Souverain ,
 Oignant des Rois , des Ducs , leur donne
 un titre vain.
 S'il admet des Césars, il chérit un Mécène ;
 L'intervalle des tems n'en dissout point
 la chaîne ,
 Et Wolf , ce divin Wolf , ce profond
 scrutateur ,
 Un jour le Sceptre en main verra son
 Séctateur (2).
 Mais excuse l'effort qui , de ta gloire
 avide ,
 Semble ouvrir des avis au bon goût qui
 te guide ,
 Qui t'illumine en tout , & qui judicieux ,
 Concourant à te rendre , & tes sujets heu-
 reux ,

(1) M. Wolf est trop prisé des Savans pour en parler. Le Prince Royal a goûté, & suit ses principes.

(1) La prédiction s'est vérifié depuis la composition de ces vers, par l'avènement du Prince Royal à la Couronne. Ce n'est pas par cela seulement que M. Wolf triomphe , & triomphera de ses Antagonistes.

32 LETTRES CABALISTIQUES ,

*De leurs droits & des tiens te fait unir
l'étude ,*

*Et fait t'initier dans l'utile habitude ,
De ne jamais user du souverain pouvoir
Pour forcer des sujets au-delà du devoir.
Prince , tel fut toujours le soin d'un bon
Monarque ,*

*Avec ces sentimens il ne craint point la
Parque ;*

Il consacre son nom à l'immortalité.

*Le Prince & le sujet n'ont qu'un même
traité ;*

*Et tu fais qu'en Symbole on donne à la
Puissance*

*Dans une main un glaive , en l'autre
la balance ,*

*Pour marquer que le bras qui peut vain-
cre & punir ,*

Jamais de l'équité ne doit se départir.

*Ainsi t'étudiant à tout ce qui peut
plaire ,*

*De ta patrie un jour tu deviendras le
Pere.*

Déjà ton doux abord , ta libéralité ,

*Ce cœur , dont l'Indigent n'est jamais
rebuté (1) ,*

De cet heureux surnom t'assure le partage.

*Remplis , Prince , remplis ce fortuné
présage ,*

(1) On ne sauroit être plus charitable qu'il
l'est.

LETTRE CLXIV. 33

*Ne te lasses jamais d'un aussi bel emploi ;
Aider les Malheureux , est l'ouvrage d'un
Roi.*

*Mais que fais-je ? Où m'engage , où
m'emporte ma veine ?*

*Peindre tes attributs , en achever la chaîne ,
Est un projet , auquel contredit ma raison.
Plus sage que ma Muse , elle m'oppose
un nom ,*

*Qui , d'un ton soutenu de ses leçons sensées ,
M'arrête ici tout court , & livre mes
pensées*

*Au vœux que tes vertus entraînent sur
leurs pas :*

*Combien , Prince , en ce jour , combien
n'en fais-je pas ?*



L'ELOGE DE LA RETRAITE , EN STANCES IRREGULIERES,

Présenté à S. A. R. DOUAIRIERE
DE WURTEMBERG, lorsque pour
se retirer à Goppingen, lieu de
son Douaire, elle quitta la Cour
de Stutgard le 4. de Juin 1739.

Retraite ! à qui ma Muse ensevelie
Dans le sommeil,
Doit aujourd'hui sa verve rétablie,
Et son réveil.
Daigne à jamais dans ces lieux solitaires
La garantir, par tes soins salutaires,
D'un sort pareil.

Qu'à mes accens, je vois d'objets en foule
Se présenter !
Près émaillés, verds Côteaux, Eau qui
coule,
Tout peut tenter ;
Mais non, mon Chant, plein d'une noble
audace,
Veut de mon cœur suivre l'heureuse trace,
Sans s'écarter,

LETTRE CLXIV. 35

*Et jusqu'à vous, Princesse incomparable,
Porter sa voix,
Puisque vous seule en ce réduit aimable
Donnez des Loix.*

*Il est connu que l'encens vous offense ;
Mais pourriez-vous me blâmer que
j'encense*

*Le juste choix,
Qui vous donna du goût pour la retraite ?
Goût attrayant*

*Pour la vertu ! qui rarement s'arrête
Aux faux brillant.*

*Frivole éclat ! qui trop aux Cours abonde,
Pour qu'à vos yeux le séjour du grand
monde*

Fût séduisant.

Sensible effet d'un jugement solide !

*Qui sans bandeau
Court au réel ! abandonne le vuide,
Et trouve beau*

*Qu'un mortel, las d'une vie orageuse,
S'en procure une aussi douce qu'heureuse,
Dans un Hameau.*

*Là, dites-vous, brille de la Nature
Le grand Môteur.*

*Tout en instruit, la plus vile verdure
Comme la fleur.*

*Là, chaque objet dans sa simple structure
Taxe l'orgueil, la beauté, la parure,*

38 LETTRES CABALISTIQUES,

D'humaine erreur.

C'est-là, qu'on peut goûter dans l'innocence

De vrais plaisirs,

Qu'on peut remplir sans bruit & sans dépense

De bon desirs.

Vivre à son gré, riche, ou dans l'indigence,

Et ressentir la benigne influence

Des doux Zéphirs.

Tel est l'état où place la retraite.

On suit son goût.

Sans s'intriguer, on y fournit sa traite

Jusques au bout.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'on en déluge ?

Car pour tracer en un mot son éloge,

On y peut tout.

On n'y voit point, vrais fleaux de la ville,

Le Tien, le Mien,

Sucer à sec par sa guerre civile

Le Citoyen ;

La pauvreté, placée au rang des vices,

Ni l'opulence, en butte aux injustices,

Réduite à rien.

Après vous donc je conclurai, Princesse,

Qu'en votre choix

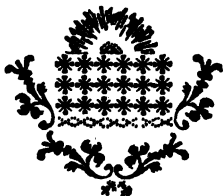
Luit le bon goût, la vertu, la justesse

Tout à la fois ;

Et qu'il n'est rien, comme la solitude,

*Pour concentrer notre ame dans l'étude
Des saintes Loix.*

*Souffrez qu'ici ma Muse, hors d'haleine,
Borne son cours.
Puisse influencer la bonté souveraine
Sur vos beaux jours ;
Les affranchir des dégoûts de la ville ;
Et vous donner l'agréable & l'utile
Par son secours !
Jouissez-en jusques dans la vieillesse
Sans nul revers ;
Sans que jamais ni crainte, ni tristesse
Viennent au travers ;
Et sans qu'enfin votre bonté délaisse
L'Auteur des Vers.*



LES SAISONS ET LES AGES.

Allégorie , présenté à S. A. S. MA-
DAME LA PRINCESSE LOUISE
DE WURTEMBERG, FILLE DE
S. A. R. le 3. de Février 1740.
Anniverfaire de fa naissance.

Comme chaque saison , chaque âge a
son mérite ,
Leur ordre se ressemble & leur propriété.
Rien n'en peut altérer ni suspendre la
suite ,
Et l'homme la mesure avec rapidité.

Le Printems saisit l'œil par sa vive
parure,
L'Eté moins fier ; mais beau, forme &
meurt le fruit.
L'Automne offre & répand les dons de la
Nature.
L'Hyver jusqu'à sa fin , en repos s'en
nourrit.

C'est ainsi que l'on voit la brillante jeu-
nesse
S'attirer les regards & captiver les sens :

*Et telle on vous admire , adorable Prin-
cesse !*

*Dans ces Roses , ces Lys qu'offre votre
Printems.*

*Que ne sera-ce pas ? Quand votre Eté
fertile*

*Viendra meurir les fruits que promet
votre Cœur ;*

*Ces verius d'un goût pur , dont la faveur
utile*

Est le contre-poison des appas de l'erreur.

*Votre Automne à son tour aura de quoi
surprendre ,*

*Et tels , de vos beaux dons , simples admi-
rateurs ,*

*Gagnés par votre exemple , alors vien-
dront s'y rendre ,*

Pour se qualifier vos vrais Imitateurs.

*Quand votre Hyver enfin couronnera votre
âge ,*

*Vous saurez , vous direz que tout est va-
nité ;*

*Mais vous vous nourrirez du solide avan-
tage*

D'en attendre l'issue avec tranquillité.

*Puisse ce foible essai de mon pinceau ti-
mide ,*

Avoir de vos saisons rencontré le Portrait.

40 LETTRES CABALISTIQUES,

*Il a pris pour couleurs mes vœux ; sans
autre guide ,
Mon cœur en a lui-même esquisé chaque
trait.*

L'ELOGE DU MARIAGE ,

Adressé par l'Auteur à son Epouse.

DAns les accès d'une verte Jeunesse ,
Du vrai bonheur on s'écarte sans cesse ,
On méconnoît ses plus fiers ennemis.
Aux passions , l'homme alors trop soumis ,
Aveuglément suit l'ardeur qui l'entraîne ,
Et sans faire aucun souci , ni peine
D'un avenir redoutable & caché ,
Au seul présent son cœur est attaché.
Que se nsuit-il ? Cette fatale yvresse
En épargne un , pour mille qu'elle blesse.
L'âge mûr vient , on voudroit racheter
A prix de sang ce qui fut nous flatter ,
Jusqu'au moment que notre ame , éclairée
De la raison , prit la route assurée.
On s'apperçoit hélas ! souvent trop tard ,
Que tel objet , décrépit de son fard ,
Loin d'être beau , cache une forme hideuse ;

Qu'une

LETTRE CLXIV. 41

Qu'une entreprise , une idée étoit creuse ,
Quoiqu'à nos yeux par des chemins
fleuris

Elle guidât nos vœux les plus chers.
Tel Lysimond au Printems de son âge
Se déchaînoit contre le Mariage.

Etat gênant ! Enfer anticipé ,
S'écrioit-il ! par le vice dupe.

Volons plutôt , volons de Belle en Belle ;
Tous les matins visitons vingt ruelles :
Ciel ! que d'ennuis dans un lit conjugal !
Très-bien l'a dit cet Auteur jovial ;
Foin du pâté ! Toujours pâté d'anguilles ,
Bien mieux vaudroient par fois des
béatilles,

O Lysimond ! que ce raisonnement
Te paroissoit , & doux , & concluant !
Mais aujourd'hui que ta force affoiblie ;
Que ta santé de cem maux assaillie ;
Et que tes fonds , en ragoûts épuisés
Jusques à rien se sont subtilisés ,
Tu voudrois bien qu'un petit ordinaire
Fût ton partage , il n'auroit rien d'austère.

Tu voudrois bien qu'une rendre moitié
Soit par amour , ou fût-ce par pitié ,
Remédiant à tes douleurs aigues ,
Se contentât de tes forces perdues.
Et si le sort , bizarre dans ses dons ,
T'en donnoit une opulente en Biens-fonds ;
D'un héritier dans sa flamme impuissante

22 LETTRES CABALISTIQUES ,

*A chaque instant ton ame impatiente ,
Imploreroit & tenteroit l'octroi.*

*Cher Lysimond ! quel creve-cœur pour
toi ?*

*De n'avoir pas , à la fleur de ton âge ,
De ta raison fait un meilleur usage ,
Oui , d'avoir pu dans tes fougueux accès
A l'Hyménée intenter un Procès ,
Quand tu pouvois , lui vouant tes pré-
mices ,*

De cet état savourer les délices.

*Concluons donc qu'un Mortel est heu-
reux ,*

*Lorsqu'à vingt ans il pense en homme
vieux.*

*Ses passions alors mises en bride ,
Ont le bon sens , & pour frein , & pour
guide.*

*Il les maîtrise ; & jaloux de ses droits ,
Il sait goûter d'Hymen les douces Loix.*

*On est flatté du tendre nom de Pere ,
Et dans sa race on reçoit le salaire
D'une union que la fidélité
Attache au char de la félicité.*

Envoi.

*Petit Amour ! qui dans tout bon Ménage
Dois présider aux nœuds du Mariage ,
Porte ces Vers à ma chere Moitié.*

*Au lieu de feux , parle-lui d'amitié ;
Ce mot est plus du goût de l'Hyménée.*

LETTRE CLXIV. 47

*Dis-lui qu'encor je cheris la journée ,
Où par un oui nos cœurs furent unis ,
Et qu'à jamais j'en connoîtrai le prix.*

Je ne doute pas , sage & savant Abukibak , que tu ne trouves du feu , de l'imagination & de la délicatesse dans ces différentes Pièces ; mais tu seras surpris lorsque tu sauras que l'Auteur de qui elles sont , est né dans le fond de l'Allemagne , & qu'il y a été élevé. Des Poètes François , je dis de bons Poètes , ne désavoueroient point ces vers. En vérité cela fait honneur à la Noblesse Allemande ; & il est flatteur pour elle d'avoir des Membres qui savent même dans les Langues étrangères s'expliquer avec toute la politesse des Auteurs , à qui ces Langues sont naturelles & maternelles.

Je te salue , sage & savant Abukibak.
Porte-toi bien.



L E T T R E C L X V .

*Le Silphe Oromasis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

TOUTES tes Lettres, sage & savant Abukibak, me font beaucoup de plaisir. Je t'avouerai cependant que celui que m'a causé ta dernière, est supérieur à tout ce que j'ai ressenti à la lecture des autres; ton zèle pour les génies de notre ordre, ton attention à leur procurer l'immortalité après laquelle ils soupirent, y éclatent dans toute leur force. J'aurois dû te remercier plutôt de ces généreux sentimens; mais diverses occupations indispensables se sont opposées au dessein que j'en formai d'abord, & m'ont empêché de l'exécuter jusques ici. Nos devoirs te sont trop bien connus, illustre Cabaliste, pour ne pas sentir la validité de mes raisons.

Je ne t'entretiendrai point de la nature des occupations qui m'ont empêché de te donner de mes nouvelles, il suffira de te dire que j'ai parcouru la plus grande partie des vastes régions de

l'air. La seule chose dont je te ferai part aujourd'hui , sera la relation d'un événement , qui tout commun qu'il soit , n'a pas laissé de faire de profondes impressions sur moi.

La route que je suivois pour exécuter la commission dont j'étois chargé, m'obligeoit à passer au dessus d'une ville , aussi remarquable par sa beauté & sa riante situation , que par la richesse de ses habitans. J'y avois été plusieurs fois ; mais je ne pus résister à la tentation d'entrer encore dans un lieu dont j'avois conservé des idées si agréables. Je m'arrête donc dans ma course , & j'entre dans cette ville , persuadé que je trouverois , à la voir , le même plaisir que j'avois goûté autrefois. Je ne me trompai point ; en y entrant , je trouvai toute la ville en mouvement , je m'informe qu'elle en peut-être la cause. Celui à qui je m'adressai , surpris de ma demande , me répondit qu'il falloit que je fusse étranger , & que je ne fisse que d'arriver dans la ville , pour lui faire une semblable question. Un Seigneur , me dit-il , distingué par sa naissance , ses richesses & ses emplois , se marie aujourd'hui avec une riche Héritière. Tout ce peuple que vous voyez assemblé , est venu ici pour être témoin de la joie de

46 LETTRES CABALISTIQUES,

ces heureux couple. Vous ne tarderez pas à le voir passer pour aller recevoir la Bénédiction nuptiale. En effet , comme nous nous entretenions , je vis arriver un carrosse superbe , au fond duquel paroissoient les époux , richement parés , & le contentement peint sur le visage. L'on remarquoit la même joie sur celui des parens de l'un & de l'autre , & de tous les paranymphe. Une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe suivoit ce cortège , & accompagnoit de leurs vœux ces heureux époux. Ils vont à l'Eglise , un Prêtre bénit leur mariage , & ils sortent dans le même ordre , & accompagnés de la multitude.

Rien ne manquoit au bonheur des nouveaux mariés , ils touchoient à ce moment après lequel ils avoient si long-tems soupiré ; ils l'attendent avec impatience , il arrive enfin , & les voilà au comble de leurs vœux. Que cette première nuit fut délicieuse pour eux ! Si mes affaires m'avoient permis de m'arrêter plus long-tems dans cette ville , je me serois glissé dans la chambre nuptiale pour être le témoin de leur contentement : mais j'étois obligé de partir , & je préférerai mon devoir à la satisfaction que j'aurois eue de partager avec ces nouveaux mariés les plaisirs les plus

parfaits des amans ; car tu n'ignores pas , sage & savant Abukibak , que la joie des mortels n'est pas indifferente aux Silphes.

Dans quinze jours j'eus fini les affaires dont j'étois chargé , je dirigeai ma course pour en aller rendre compte , par la même ville où j'avois été témoin du mariage de ce jeune Seigneur ; mais quel fut mon étonnement , lorsqu'après m'être informé du bonheur dont l'un & l'autre jouissoient depuis leur union, l'on m'eut appris que la mort y avoit mis fin. Peu de jours après le mariage , l'époux étoit tombé dans une maladie , contre laquelle tout l'art des Médecins n'avoit pû résister. C'est en vain qu'ils avoient déployé toute leur habileté pour conserver un époux chéri à une épouse chérie ; tous leurs efforts avoient été inutiles. Ni les pleurs des parens , ni les gémissemens de l'épouse , ni la jeunesse & la vigueur du mourant , ni la considération de son rang , de ses richesses & de ses dignités , ni aucune autre considération n'avoient pû fléchir la mort ; cette cruelle avoit impitoyablement tranché le fil de ses jours qu'il se proposoit de couler avec tant de douceur & de félicité.

Les affaires dont j'avois été chargé , m'avoient si fort occupé , qu'il me

48 LETTRES CABALISTIQUES,

sembloit qu'il n'y avoit eu qu'un moment entre celui où j'avois été témoin du bonheur de ces nouveaux mariés, & celui où il avoit fini. Je t'avoue, sage & savant Abukibak, qu'un événement aussi triste m'affligea beaucoup, & me fit faire bien des réflexions sur les accidens auxquels les hommes sont exposés. Auroit-on pû en effet être insensible à la désolation de deux familles entières, & à l'état triste & déplorable où se trouvoit une jeune veuve aimable, qui venoit de perdre ce qu'elle avoit de plus cher au monde ? Elle n'avoit vû le mariage que de son beau côté, elle en avoit goûté toutes les douceurs, elle se flattoit que cet état n'étoit qu'une succession perpétuelle de félicité ; pleine de ces idées, elle le voit dissoudre par la mort d'une personne qu'elle aime plus qu'elle-même, elle voit évanouir toutes les flatteuses esperances de bonheur qu'elle avoit conçues. La fermeté la plus héroïque pourroit-elle être à l'épreuve d'un si terrible coup ? Le cœur, le plus inaccessible à la pitié, pourroit-il s'empêcher de prendre part à la situation.

J'étois si pénétré de tout ce qu'il y avoit de tragique dans cette aventure, que je quittai incessamment la ville qui en avoit été le théâtre. Tout ce
que

j'y voyois , quelque charmant qu'il m'eût paru dans une autre circonstance , me rappelloit le souvenir de l'ombre de bonheur dont ces deux personnes venoient de jouir. Que les hommes , sage & savant Abukibak , peuvent faire peu de fond sur leur félicité ! Sont-ils au comble du bonheur , ils ne sauroient être sûrs d'en jouir un seul moment. L'instant dans lequel ils se croient le plus heureux , touche à celui du plus grand des malheurs. Le passage d'un de ces états à l'autre est si facile & si ordinaire , qu'il y a bien de la folie à s'enorgueillir d'une prospérité qu'un souffle peut anéantir. S'il y avoit quelque bien qu'aucun accident ne pût ravir aux hommes , & dans la possession duquel rien ne pût les troubler , ils seroient heureux lorsqu'ils le posséderoient ; mais où est-il ce bien ? Qui a jamais pû se vanter avec fondement de le posséder ? Je fais bien qu'il y a eu des Philosophes qui ont prétendu être les possesseurs de ce riche trésor ; mais ils n'ont que trop appris par leur expérience que ces prétentions étoient chimeriques , & ils ont enfin été obligés d'avouer qu'une félicité parfaite n'étoit pas une chose à laquelle un mortel pût atteindre sur cette terre. Ce qui en approche le plus,

sage & savant Abukibak, est le témoignage d'une conscience qui n'a rien à se reprocher sur le passé, & qui n'appréhende point l'avenir. Un tel homme ne sera pas à l'abri des coups de la fortune, il n'y sera pas même insensible; mais il lui restera toujours la plus grande consolation qu'on puisse espérer; je veux parler de la persuasion intime qu'il est agréable au grand Juge de l'Univers, & qu'il ne doit point craindre de paroître devant ce Tribunal, si redoutable pour ceux qui ne sont pas dans le même cas que lui.

La sagesse dont tu fais profession, illustre Cabaliste, m'a autorisé à te communiquer les réflexions que tu viens de lire. Elles ne t'avoient sans doute pas échappé, & ce n'est point pour t'instruire que je t'en fais part. Je n'ai eu d'autre vûes, en les couchant sur le papier, que de me satisfaire moi-même, & de te confirmer dans l'étude de la sagesse & dans l'attachement à la vertu, qui est le plus haut degré de félicité auquel tu puisses atteindre.

En réfléchissant sur l'état où la mort de son mari a laissé cette jeune veuve, mes pensées se sont insensiblement tournées sur le veuvage en général. C'est, à mon avis, un état bien triste que ce-

lui d'une femme qui vient à perdre un mari qu'elle aimoit tendrement. Accoutumée à passer les jours & les nuits avec une personne qui faisoit tout le bonheur de sa vie, elles'en voit tout d'un coup privée. De quelque côté qu'elle porte ses regards, elle découvre des objets qui lui en rappellent l'idée; il n'y a point d'appartemens dans sa maison qui ne soit, pour ainsi dire, un mémorial des agréables momens qu'elle a passés avec lui. Ici ils ont eu une conversation, remplie de tous les agrémens de l'amitié & de la tendresse la plus pure; là elle a reçu de son mari les marques d'un attachement sincère par les attentions qu'il a eues pour elle dans les occasions où son secours lui étoit nécessaire. La nuit même, destinée au soulagement, ne sauroit lui procurer du repos: elle se trouve seule dans un lit où elle avoit accoutumé de recevoir ce cher époux; y pourroit-elle être tranquille? De combien de choses ne s'aperçoit-elle pas alors qu'elle en est privée? Si elle a vécu long-tems avec son mari, l'habitude d'être avec lui fera paroître cette séparation encore plus triste; si le mariage n'a duré que peu de tems, elle sentira d'autant plus la perte qu'elle a faite, parce qu'elle commençoit à y prendre du goût, & qu'elle

§2 LETTRES CABALISTIQUES,

se promettoit une félicité durable. Je ne te parlerai point ici de la perte qu'elle fait par rapport à l'appui de sa maison , au soutien de sa famille , à l'éducation de ses enfans , ces choses sont sensibles & assez frappantes , sans qu'il soit nécessaire de les faire remarquer. La plupart des Législateurs , sentant ce qu'il y avoit de triste à ce dernier égard dans la condition des veuves , ont pourvû par des loix à ce qu'on ne pût pas les opprimer impunément.

Tu ne manqueras pas , sage & savant Abukibak de me dire que la condition de toutes les veuves n'est pas aussi triste que je viens de la représenter. Il y a des mariages si mal assortis , qu'il semble que la mort d'un des époux soit le souverain bien de l'autre. Dans ce cas-là n'est-ce pas un bonheur pour elle de survivre à son mari ? Son état , bien loin de mériter la compassion , paroîtroit digne d'envie à bien des femmes. Je conviens avec toi , illustre Cabaliste , que la condition des veuves de cette dernière espece est moins à plaindre que celle des veuves de la première ; mais je ne t'accorderai pas qu'il n'y ait rien de triste. J'espère que tu te rangeras de mon opinion , après avoir lû mes raisons.

Je remarque d'abord que quoique défaite d'un mari qui lui étoit à charge, elle ne laisse pas de perdre en lui le soutien de sa famille ; il y a cent choses qu'un homme peut faire pour le bien de ses enfans , qui sont au-dessus des forces d'une femme , ou que l'usage ne veut point qu'elle fasse. On ne sauroit donc disconvenir que si elle a des enfans & qu'elle les aime , la mort de son mari ne soit une perte pour elle. Je suppose même qu'elle n'ait point d'enfans , en sentira-t-elle moins qu'elle a perdu une personne qui la mettoit à l'abri de la persécution & de l'injustice , qui la garantissoit des attaques de ses ennemis , & sur qui elle pouvoit compter toutes les fois qu'elle avoit besoin de protection ? Ne s'appercevra-t-elle pas que cette mort a bien diminué les moyens de subvenir à sa dépense ? Ne se verra-t-elle pas obligée de se retrancher sur bien des choses dont elle aura de la peine à se passer ? Une femme passe aisément d'un état de médiocrité dans l'abondance , elle se fait bien-tôt à ce changement ; mais faites-la descendre de cet état pour la faire rentrer dans celui d'où elle étoit sortie , souffrira-t-elle ce changement comme elle a fait le premier ? Je t'en laisse le juge.

54 LETTRES CABALISTIQUES,

Si cette veuve est jeune, & qu'elle n'ait pas été insensible aux plaisirs de passer quelques momens avec un mari, elle regrettera la perte de ces momens, quelque charmée qu'elle soit d'être débarrassée de la personne de son époux. Conçois, si tu peux, sage & savant Abukibak, ce qu'il y a de dur dans cette situation. Accoutumée à satisfaire de certains desirs, elle n'avoit dans le mariage d'autre agrément que celui-là. Ses desirs subsistent dans toute leur force, ils en acquièrent même tous les jours de nouvelles, & elle est hors d'état de les apaiser. T'est-il jamais arrivé d'être pressé par une soif ardente, & de ne pouvoir te désalterer ? Si tu as passé par cette épreuve, tu n'auras pas de peine à concevoir celle par où passe notre jeune veuve. Toute la différence qu'il y a entre l'un & l'autre cas, c'est que la soif ardente qui te pressoit, n'a ras été de durée ; au lieu que celle de la jeune veuve dure autant que son veuvage.

Leur état seroit moins à plaindre, si la coutume, comme un vrai tyran, n'avoit établi que ce veuvage durât quelques années. N'est-ce pas assez qu'une femme ait perdu son mari, qu'il faille encore que la bienséance la mette dans la dure nécessité de n'oser réparer cette

perte avant le tems fixé par la coutume ? Au lieu de consoler une veuve , on lui interdit la seule chose qui pourroit peut-être la consoler. Les Européens regardent comme une cruauté inouïe la triste nécessité que certains peuples de l'Asie ont imposée à leurs veuves ; ils les obligent à se jeter toutes vivantes au milieu des flammes du bucher qui consume le cadavre de leurs maris , & à mêler ainsi leurs cendres avec celles de leurs époux. Quand je dis *qu'ils les obligent* à cela , je ne veux pas dire qu'il y ait des loix positives à cet égard ; ce n'est qu'un usage auquel la bienfaisance ne permet pas aux femmes de s'opposer. Celles qui s'en éloignent , sont regardées avec exécration par tous leurs concitoyens , & ne trouveroient pas à se remarier quand elles le voudroient. Je désapprouve , sage & savant Abukibak , cette barbarie , & je la condamne avec les Européens ; mais l'usage , établi parmi ces derniers , est-il moins cruel & moins barbare ! il n'exige pas d'une femme qu'elle se brûle avec le cadavre de son mari , parce qu'on ne brûle pas les morts parmi eux , & qu'il ne leur est pas permis de faire mourir les innocens ; mais n'exige-t-elle pas des veuves quelque chose d'encore plus cruel ? Les veuves Asiatiques met-

16 LETTRES CABALISTIQUES,

tent fin à leurs peines au bout de quelques heures ; mais les Européens prolongent celles des leurs quelques années. Celles-là sont consumées par un feu violent qui les étouffe dans peu ; un feu lent mine celles-ci insensiblement. Les Asiatiques ne se gênent point, & font gloire de ce qu'elles souffrent : les Européennes au contraire doivent cacher avec soin le feu qui les dévore ; la moindre éteincelle qui en paroîtroit les perdrait de réputation. Je ne saurois mieux comparer la coutume de ces deux peuples à l'égard de leurs veuves, qu'à celle qu'un Juge tiendrait à l'égard de deux criminels. Il condamneroit l'un à avaler un poison qui lui feroit perdre la vie dans quelques minutes, & il donneroit à l'autre un breuvage qui allumeroit dans son corps un feu secret, accompagné d'une soif ardente, qu'on lui défendrait de satisfaire avant le terme de deux ans. Je te demande, sage & savant Abukibak, laquelle de ces deux punitions te paroît la plus rude ? Les maux du premier sont terminés dans quelques minutes ; mais ceux du second, qui ne sont point inférieurs aux premiers, doivent durer deux ans. Il n'y a pas à hésiter, ce me semble, j'aimerois mieux éprouver le sort du premier que

celui du dernier , d'où je conclus que la coutume , en usage par rapport aux veuves parmi quelques peuples de l'Europe , est plus barbare que celle des peuples de Coromandel.

La condition des veuves étant si triste , doit-on être surpris si elles ont tant d'envie de sortir de cet état ? D'abord elles ne sentent pas tout ce qu'il y a de dur dans leur situation , la douleur qui les accable , leur fait souvent former le dessein de ne se lier par les nœuds que la mort vient de rompre , à aucune autre personne ; mais cette résolution n'est pas de durée , & à peine leurs larmes sont-elles essuyées , qu'elles forment déjà de nouveaux vœux. Pour une Artémise on trouve mille Matrone d'Ephese. Après avoir formé la résolution que *Virgile* fait former à la fondatrice de Carthage (1) , après avoir dit solennellement :

*O pudeur ! je te garderai
Autant de tems que je vivrai.*

— — — — —
*Le premier qui reçut ma foi ,
L'emporta , mourant , avec soi.
Que le pauvre défunt la garde (2)*

(1) *Æneid.* Lib. IV. vers. 20. 30.

(2) *Scaron* , *Virgile Travesti* , Liv. IV.

38 LETTRES CABALISTIQUES ,

Elles ne tardent pas à se laisser prendre dans les mêmes filets. D'abord elles disent :

*O ! si je n'avois résolu
De vivre en un état solû ,
Si je n'étois bien résolue
Après avoir été solue ,
D'un homme qui me fut si cher ,
De ne jamais me rattacher ;
Si je ne craignois mariage ,
Comme un mari fait cocuage ;
Oui , si je ne l'avois juré ,
Que ce nœud qui tient si serré ,
Ne me ferreroit de ma vie ,
Je te confesse mon envie ;
(Mais n'en dit mot ma chere sœur)
Cet homme me revient au cœur. (1)*

Quand on en est là , il n'est pas difficile de se laisser persuader à rompre les vœux qu'on avoit formés ; les moindres raisons paroissent légitimes. Il suffit qu'on lui dise ,

*Sachez de moi , ma sœur ma mie ,
Qu'un tantin de polygamie ,
Quoique l'on dise , fait grand bien :
Vous vieillirez en moins de rien ,
Et quand vous vous verrez vieillotte ,*

(1) Scaron, *ibid.*

LETTRE CLXVI. 59

*Vous direz , peste de la sorte ,
D'avoir passé vos jeunes ans ,
Pour la crainte des Médisans ,
Dans le fâcheux état de veuve ,
Il n'est rien tel que chose neuve ;
Choisissez un mari nouveau ,
Et vous l'appliquez sur la peau ;
Il n'est point de telle fourrure (1).*

Je te salue sage & savant Abukibak,
en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.

(1) Scaron , *ibid.*

LETTRE CLXVI.

*Le Gnome Salmankar , au sage Cabaliste
Abukibak.*

IL y a quelques jours , sage & savant Abukibak , que mes affaires m'obligèrent à aller en Angleterre , dans la Province de Cornouailles. Après avoir exécuté ce qui m'y avoit attiré , je me déterminai à aller faire un tour à Londres , où je n'avois jamais été. La curiosité seule étoit le motif qui me conduisoit ; & comme je n'avois rien de fort pressé alors , je m'y arrêtai quelques

60 LETTRES CABALISTIQUES,
jours. Je parcourus les principaux quartiers de cette grande ville, & j'examinai tout ce qui meritoit quelque attention. J'aurois trop à faire, si je voulois t'entretenir de tout ce que j'y remarquai de beau & de grand ; je me bornerai uniquement à ce que tu vas lire.

La Bourse est un vaste bâtiment, où les Marchands se rendent à une certaine heure de tous les quartiers de Londres, pour y traiter des affaires de leur commerce ; c'est-là où chacun fait de son mieux pour négocier avantageusement, & pour devenir riche le plutôt qu'il lui est possible. La coutume veut qu'au sortir de la Bourse, l'on aille se reposer un moment dans les Caffés du voisinage, qui y sont en grand nombre & de toutes les sortes. Il y en a qui sont fréquentés indifféremment de tout le monde sans distinction quelconque, ni de Religion, ni de profession, ni de Langue ; mais il y en a d'autres qui paroissent affectés à certaines choses, où à certains peuples. Chaque branche du commerce, des Arts, de la navigation, des manufactures a le sien ; & soit affaires, soit curiosité, vous trouvez ainsi dans un instant des moyens de correspondance pour tous les lieux du monde, & pour tous les négoes.

Ayant oui dire que parmi ces maisons

il y en avoit une qui étoit particulièrement destinée à l'usage des Savans & des Sciences, il me prit envie de voir ce qui s'y passoit ; & me l'étant fait indiquer par des gens qui la connoissoient, je hazardai d'y entrer. La salle, assez spacieuse & fort bien éclairée, avoit pour toute tapisserie un nombre infini de tableaux. Cette vûe me frappa, & sans prendre garde ni à ce que je faisois, ni à la compagnie qui considéroit avec attention un visage inconnu, je courus à ces peintures pour en repaître mes yeux. Quand je fus à portée de discerner les objets, je m'apperçus que c'étoit une collection de tableaux, au bas desquels l'on avoit écrit en gros caractères le nom des personnes qu'ils représentoient. La lecture que j'en fis, me découvrit aussi sans peine que ces ressemblances avoient été faites pour des morts que les Savans respectent, & qui se rendirent autrefois illustres dans les Sciences. Je me rappelai alors que ce Caffé n'avoit point d'enseigne qui pendît sur la rue, comme en ont tous les autres, & je m'imaginai que le maître, entrant en habile homme dans le goût des Gens de Lettres, qui font tout ce qu'ils font tout autrement que le reste du genre humain, avoit mis son enseigne en-dedans, pour se distinguer de

62 LETTRES CABALISTIQUES,
ses confreres qui la placent tous au-dehors. *Cependant* , me dis-je ensuite à moi-même , *voilà bien des enseignes pour une seule maison ! Il doit y avoir ici quelque autre mystere.*

En attendant que je pusse m'en éclaircir , j'examinai en détail ces tableaux qui étoient tous de la même grandeur , & qui me paroissoient placés sans aucun ordre ni de tems , ni de pays , ni de Religion , ni de Science. L'on y voyoit pêle-mêle les *Grecs* avec les *Arabes* , les anciens parmi les modernes , & les Mahometans environnés des Gentils. Il est pourtant vrai que j'observai qu'il y avoit plus de dessein dans la disposition de la premiere rangée , qui étoit assez haute. On y avoit assorti , par voye de distinction & de choix , ceux d'entre les Poëtes , les Orateurs , les Historiens , les Philosophes & les Littérateurs de l'antiquité , qui tiennent encore le premier rang dans l'estime des hommes. Là se trouvoient *Homere* , *Virgile* , *Démosthene* , *Ciceron* , *Thucydide* , *Tite-Live* , *Aristote* , *Séneque* , *Varron* , *Plutarque* , & quantité d'autres héros de cet ordre. Mais un point m'embarrassa là-dessus , c'est que dans les rangées inférieurs il ne laissoit pas que d'y avoir divers illustres , qui me sembloient devoir appartenir à la premiere ; & n'en

pouvant pénétrer la véritable raison , je crus bonnement qu'il pourroit bien être arrivé des morts , comme il arrive tous les jours des vivans ; que la faveur en eût apprécié le mérite , & que la prévention eût mis au plus bas étage ceux-là même que la justice auroit dû placer au plus haut. Cette espece de renversement est si commune dans le train ordinaire , & d'ailleurs les préjugés régner si fort parmi la plupart des personnes qui s'érigent en fins connoisseurs , qu'après quelques réflexions , je me fortifiai dans ma conjecture.

Las enfin de lire & de contempler séparément tous ces noms & tous ces visages , je me reculai de quelques pas pour jouir en gros du spectacle. Je te l'avouerai , sage & savant Abukibak , le coup d'œil ne pouvoit être ni plus frappant , ni plus magnifique. Représentes-toi une de ces assemblées , où vos Sages , réunis pour l'examen de quelque question importante , paroisse avec toute la décence & toute la dignité qui leur convient. Ces tableaux firent sur moi la même impression que cette illustre assemblée y auroit fait : il me sembla que l'image m'en étoit retracée , & quelque inanimés que fussent tous ces grands personnages dont je voyois la peinture , je me sentis sai-

64 LETTRES CABALISTIQUES,

fir de la même vénération que leur présence réelle eût pu m'inspirer, s'ils eussent été encore en vie. La draperie même, & les ornemens y contribuoient beaucoup ; car les Peintres avoient eu soin d'y marquer la différence des rangs, des emplois & des occupations favorites. On voyoit aussi rassemblés, sous le titre général d'Auteurs célèbres, des Chantres, des Bergers, des Généraux, des Empereurs, des premiers Ministres, des Papes, des Cardinaux, des Abbés, des Consuls, des Médecins, des femmes, des enfans, & pour tout dire en un mot, des gens de tout état, de tout âge. Tu peux bien croire que l'on n'y avoit pas oublié les illustres Cabalistes. Le Comte de *Gabalis*, & les autres Sages qui se sont distingués dans les Sciences secrètes, y faisoient une belle figure. Rien de plus amusant que la diversité de ces habillemens & de ces symboles. *César*, avec son bâton de Général à la main, avoit à ses côtés *Sapho*, qui ne respiroit que la tendresse. Auprès de *Caton* le Censeur, qui grondoit un Esclave, étoit *Anacréon*, folâtrant & vidant sa bouteille. Au-dessous de *Pie II.* la thiare sur la tête, & revêtu de tous ses habits Pontificaux, étoit placé le *Castel-Vetro*, en méchant pourpoint noir, & raccommodant ses chausses. Je vis singulièrement dans un coin

coin de la salle, *Pelisson* ouvrant un sac de deniers pour payer des ames, & la Comtesse de la Suze, qui vendoit la sienne *gratis*, pour éviter à coup sûr son mari dans ce monde & dans l'autre.

Tout cela m'occupoit si fort & si agréablement, que je ne m'apperçus que trop tard de la scène que je donnois moi-même à la compagnie. J'aurois bien dû penser que tous ces Messieurs, faisant profession de savoir & de penser, exerceroient sur moi leur critique. Quelques chuchotemens à l'oreille, & quelques éclats d'un rire moqueur me tirèrent de ma rêverie, & m'avertirent qu'il étoit tems de m'asseoir. Je pris place au hazard à la table la moins éloignée. Qu'aurois-je gagné à choisir ? J'étois le seul dans cette salle, qui ne crusse point être savant ; tout le reste s'imaginoit l'être, ou du moins vouloit le paroître. Il étoit donc indifférent où je me plaçasse, c'étoit la même chose partout ; j'échus assez bien, comme tu vas voir.

A la table où je me mis, il y avoit trois personnages qui n'étoient pas autrement jeunes, & dont la contenance, naturellement assez grave, ne laissoit pas que de paroître empesée. Je n'osai pas de but en blanc lier conversation avec eux ; peut-être aussi n'y aurois-je

66 LETTRES CABALISTIQUES,

pas été bien venu. Je pris donc le seul parti qu'il y ait à prendre dans ces rencontres, j'appellai le garçon, & lui demandai les gazettes. *Monsieur*, me dit-il, *mon Maître n'en prend point.* Non ! lui dis-je, *cela me surprend, & même ne peut-être, puisque j'en vois, si je ne me trompe, entre les mains de ces Messieurs.* Je les saluai respectueusement à ces mots. *Pardonnez-moi, Monsieur*, me dit alors le plus voisin, *ce ne sont point des gazettes. Le garçon a eu raison de vous dire qu'il n'y en a point ici. Aucun de nous n'oseroit lire des papiers de pures nouvelles, ils sont ordinairement écrits avec tant de négligence, & les Auteurs y mettent si peu de sel & d'esprit, que la lecture n'en convient qu'à des gens de Cour, ou qu'à des courtants de boutique. Il nous faut quelque chose de plus relevé ou de plus délicat ; il nous faut des Ouvrages de génie, qui puissent ou instruire, ou donner à penser. C'est par cette raison que l'on ne prend dans ce Caffé que les Transactions Philosophiques, dont cependant il n'y a qu'un ou deux de nos Messieurs qui fassent cas, le Craftman de Caleb d'Anvers, les Mémoires de Trévoux, le Pour & Contre. Cependant l'on y a reçu depuis peu, à la sollicitation d'un nouveau venu qui fréquente quelquefois cette maison, LA BIBLIOTHEQUE*

FRANÇOISE. Nous n'avons pas lieu de nous repentir de notre complaisance. Les Journalistes travaillent avec beaucoup d'impartialité, & ils rendent justice égale à tout le monde. S'il y a quelque dispute Littéraire, ils inserent indifféremment les piéces du procès, concernant l'une & l'autre Partie ; de sorte qu'après les avoir lûes, nous pouvons prononcer sur la question avec connoissance de cause. S'il arrive aux Auteurs de prendre parti, ils le font avec cette chaleur qui anime lorsqu'on soutient une bonne cause. Qu'on leur fasse voir ensuite qu'ils se sont trompés, il ont la bonne foi de l'avouer dans la première partie de leur Ouvrage, qui paroît après qu'on les en a averti, Il en paroît rarement un Volume sans des corrections de cette espece. D'ailleurs, comme la plus grande partie de ce Journal est composé de Lettres, il plaît à ceux ne nos Messieurs qui prefèrent le style épistolaire à tout autre. Plusieurs même ne balancent pas à le proposer comme un modele dans ce genre ; pour moi, je vous avouerai, continua-t'il, que ce Journal me plaît beaucoup par un autre endroit. Comme toutes les raisons qu'il venoit d'alléguer en faveur de la BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, decidoient du mérite de ce Journal, j'avois quelque impatience de connoître cette dernière raison, qui

68 LETTRES CABALISTIQUES,

me paroïssoit superflue après ce qu'il venoit de dire. Je le priai donc de s'expliquer & de m'apprendre ce qui avoit déterminé son goût pour cet Ouvrage. Voici ce qu'il me répondit, sans se faire presser davantage.

» Les Lecteurs du commun s'en tien-
» nent ordinairement à l'écorce , ou au
» premier sens des paroles qu'ils lisent.
» Graces à Dieu, je ne suis pas de ce
» nombre, & à force de méditations,
» j'ai réussi à pénétrer d'abord dans l'es-
» prit des termes d'un Auteur, & je
» découvre sans peine sa véritable pen-
» sée. J'ai étudié à fond le style spi-
» rituel, j'en ai même fait un Traité,
» où j'en donne l'énigme & les règles.
» Tous mes exemples sont tirés d'*Ori-*
» *gene* & de *S. Clément d'Alexandrie*.
» Pour y répandre de plus amples
» éclaircissemens, j'ai joint au Traité par
» forme d'*Appendice*, une Dissertation
» très-curieuse sur *les Fables d'Esopé* &
» sur les *Hiéroglyphes des Egyptiens*, il-
» lustrés par quelques pieces du Poëte
» *Rousseau*. Je pourrois y ajouter à quel-
» ques heures des recherches fort rares
» sur la cabale des Juifs ; mais ce n'est
» encore qu'un simple projet. Les ma-
» teriaux me manquent, & je ne fais
» où en prendre que personne avant
» moi n'ait mis en usage. Tant y a, que
» je m'entends parfaitement aux allé-

» gories ; jugez si possédant cette Scien-
 » ce au degré que je fais , je ne dois
 » pas trouver un plaisir sensible à la lec-
 » ture de la BIBLIOTHEQUE FRAN-
 » COISE. La plus grande partie des pie-
 » ces qui composent ce Journal , sont
 » allégoriques , il n'y a que des igno-
 » rans qui en soient la dupe , & qui les
 » prennent à la lettre. Les diverses
 » pieces que ces Journalistes nous
 » donnent de tems en tems , com-
 » me pour servir à l'Histoire des dé-
 » mêlés Littéraires , ne sont rien moins
 » que ce qu'elles paroissent à l'abord ;
 » elles renferment les mysteres de la
 » plus fine politique. Sous les noms
 » empruntés de *Rousseau* & de *Voltaire*,
 » ils font l'Histoire de tous les démêlés
 » des *Whigs* & des *Torys*. Cette Lettre,
 » écrite de Paris , par où ces Messieurs
 » terminent ordinairement chaque par-
 » tie de leur Journal , qu'on prend com-
 » munément pour des *Nouvelles Lit-
 »éraires* , est une relation de ce qui
 » s'est négocié de plus important dans
 » les principales Cours de l'Europe.
 » J'y ai vû clairement , long-tems avant
 » la dernière assemblée du Parlement ,
 » ce que le Ministère avoit résolu d'y
 » proposer , & qu'il proposa en effet
 » lorsqu'il fut assemblé. Les longs ex-
 » traits d'Arithmétique qui y ont paru

70 LETTRES CABALISTIQUES ,

» de tems en tems , n'ont ennuyé tant
» de personnes , que parce qu'elles n'en
» pénétroient ni l'esprit , ni les vûes.
» Pour moi , j'ai démêlé sans peine que
» ce que l'on prenoit pour des calculs,
» n'étoit que des relations en chiffre.
» La seule chose sur laquelle je n'ai pas
» pû m'éclaircir pleinement , regarde les
» personnes à qui ces relations sont
» adressées ; mais pour ce qui est des
» choses mêmes , je n'en ai pas perdu
» une periode. A en juger par ce der-
» nier article , l'on seroit tenté de croire
» que ces relations ont été faites pour
» être envoyées à quelque Ecclésiasti-
» que d'une dignité éminente ; car on
» lui parle avec la soumission la plus
» profonde , & on lui rend compte de
» tout ce qui a quelque rapport à l'E-
» glise. Les plus petites circonstances
» de ce qui s'agit entre nos Ministres
» Presbyteriens & les Episcopaux , n'y
» sont point omises ; il faut même que
» l'Auteur ait des habitudes avec ceux
» qui sont à la tête de l'un ou de l'au-
» tre parti , puisqu'il paroît ne pas igno-
» rer ce qui se négocie de plus secret.
» Peut-être même est-il dans la confi-
» dence de tous les deux , par où il ar-
» rive qu'il ne lui échappe rien de tout
» ce qui se fait. A juger par quelques
» traits , lancés de tems en tems contre

LETTRE CLXVI. 71

» les Protestans , on croiroit presque
 » qu'ils partent d'une main *Jacobite*. Je
 » pourrois en dire davantage , continua-
 » t'il , mais ce n'est ici ni le tems , ni
 » le lieu d'exposer toutes les obser-
 » vations importantes que j'ai faites
 » sur cet Ecrivain & sur ses Ecrits. Je
 » me propose de les communiquer bien-
 » tôt au Public , & je me félicite d'avan-
 » ce d'une approbation que vous ne me
 » refuserez pas. » Il se tut à ces mots,
 entouffant , comme pour donner plus
 de poids à ses savantes remarques ,
 & nous inviter à lui donner les élo-
 ges qu'il prétendoit dûs à sa pénétra-
 tion.

J'aurois fort envie , sage & savant
 Abukibak de te faire part de la suite
 de cette aventure ; mais ce seroit abu-
 ser de ta complaisance , & te faire perdre
 un tems que tu peux employer si utili-
 lement , que de t'obliger à lire une plus
 longue lettre.

Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Ja-
 bamiah*.



L E T T R E C L X V I I .

*Le Gnome Salmankar , au sage & savant
Cabaliste Abukibak.*

TU juges bien , sage & savant Abukibak , que j'avois eu beaucoup de peine à tenir mon sérieux pendant la longue tirade par où j'ai fini ma dernière Lettre. La singularité du discours que venoit de tenir cet homme , me le fit aisément reconnoître pour une de ces personnes qui entendent finesse à tout , excepté dans les choses où il y en a véritablement. Il tomboit dans le même défaut , où quelques-uns de vos Cabalistes sont tombés. Au lieu de chercher les mysteres de la Cabale dans les Livres qui en traitent véritablement , ils les ont laissés pour courir après des Auteurs qu'ils ont cru bonnement avoir traité de cette science , quoique ce n'ait jamais été leurs vûes. Cela leur a fait faire un très-grand nombre de fautes qui ont décrié la Cabale , & ont rendu méprisable au vulgaire une science qui mérite l'attention de tous les véritables Savans. Qui se seroit jamais
imaginé

imaginé qu'on eût pû trouver un homme assez dérangé pour convertir la *Bibliothèque Française*, Ouvrage de pure Litterature, en Livre de politique, où l'on traite de tout ce qui se passe dans le cabinet des principaux Ministres d'Etat? Qui croiroit qu'on a pû y trouver tout ce qui concerne l'état Ecclésiastique & politique de l'interieur de la Grande-Bretagne? En réfléchissant sur cela, je me sentis quelque envie secrète de rire. Je trouvois encore fort plaisante l'association du Poëte *Rousseau* avec deux Peres de l'Eglise, elle ressembloit assez à celle de quelques-uns des tableaux, dont ie t'ai dit que la salle étoit tapissée. Je n'étois pas le seul dans la compagnie qui fût obligé de se faire violence pour s'empêcher d'éclater de rire, ces deux Messieurs qui étoient à côté de moi, étouffoient à force de réprimer la malignité de leur cœur. Telle étoit la situation de tous ceux qui avoient oui son discours, lorsque je lui répondis avec toute la gravité possible, *que c'étoit moi qui devois me féliciter du cas qu'il daignoit faire de mon approbation. Il me tarde, continuai-je, de voir les beaux Ouvrages que vous venez de nous annoncer. Un commentaire de votre façon sur la BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE*

Tome VII. G

74 LETTRES CABALISTIQUES,

ne pourra être qu'extrêmement utile au Public.

La contenance avec laquelle je fis ce compliment à notre homme, fit perdre terre à nos deux voisins, qui éclaterent de toutes leurs forces ; mais de peur de me déconcerter tout-à-fait, je passai vite à quelque autre chose. *Messieurs*, ajoutai-je en les saluant tous trois, *puisque j'ai le bonheur de me rencontrer avec des personnes du premier mérite, permettez-moi de tirer tout le profit possible de cet avantage. La tapisserie de cette salle a quelque chose qui me paroît si mystérieux, & qui est en même tems si extraordinaire, que je souhaiterois fort trouver quelqu'un qui daignât me l'expliquer. Où chercherai-je tant de complaisances & tant de lumières, si je ne les rencontre dans votre compagnie.*

Alors, celui de mes trois Messieurs, qui avoit jusqu'ici gardé le silence, prit la parole d'un ton majestueux, & me dit : » Si quelquefois, Monsieur, vous » avez lû nos Poëtes, vous devez sa- » voir qu'ils parlent souvent du *Tem- » ple de Mémoire*. Ils feignent que tous » les grands noms y sont gravés sur des » plaques d'airain; que la renommée les » y porte de tous endroits de la terre, » & qu'ils y sont éternellement à cou-

» vert des injures du tems. Il n'est pas
 » nécessaire sans doute de vous avertir
 » que ce n'est-là qu'une fiction Poëti-
 » que , & qu'il n'y eut jamais d'édi-
 » fice pareil ; mais vous saurez que les
 » Fondateurs de cette maison entre-
 » prirent d'y réaliser , autant qu'il se
 » peut , cette chimere. Il faut pour-
 » tant observer que pour garder quel-
 » que proportion avec la grandeur de
 » la salle , ils se bornerent sagement aux
 » Auteurs ; & cela d'autant plus , que
 » leur dessein principal étoit l'honneur
 » des sciences. Il n'y a donc point d'E-
 » crivain illustre qui n'ait ici sa place ,
 » ou qui ne doive l'y avoir à quelque
 » heure. Vous le comprendrez mieux
 » quand je vous aurai dit que toutes
 » les personnes qui veulent fréquenter
 » régulièrement ce Caffé , sont dans
 » l'obligation de se faire inscrire sur le
 » registre du maître , & de contribuer
 » chacun son tableau , qu'il fait pein-
 » dre à ses frais d'une certaine gran-
 » deur , qui doit être toujours la mê-
 » me , comme vous le voyez. Il faut
 » que ce nouveau portrait soit aussi d'un
 » nouveau personnage ; & pour éviter
 » toute dispute , il est établi qu'on le
 » place immédiatement à la suite du
 » dernier , dans la rangée qui n'est pas
 » encore remplie. C'est-là ce qui pro-

76 LETTRES CABALISTIQUES,

» duit le peu d'ordre que vous avez
» pû y remarquer, il choque à la pre-
» miere vûe ; mais lorsqu'on en fait la
» raison, le bon sens y paroît. Nous
» y suivons cependant quelques regles,
» dont je dois vous instruire.

» Nous n'abandonnons pas entière-
» ment les choses au caprice de celui
» qui doit donner le tableau. Le mau-
» vais goût de quelques savans ne nous
» est pas inconnu ; la vermine de la
» République des Lettres inonderoit
» bientôt cette salle, si l'on portoit trop
» loin cette complaisance. Pour préve-
» nir l'encanaillement, la personne,
» nouvellement introduite, est tenue
» de proposer son Auteur en pleine
» assemblée, & l'on décide à la plura-
» lité des voix si cet Auteur est d'un
» mérite à tenir rang parmi les grands
» hommes. Cette méthode a donné jus-
» qu'ici l'exclusion à quantité de Poë-
» tes, d'Orateurs, de Philosophes, de
» Critiques & d'Historiens qui firent
» grand bruit dans leur tems, & que
» l'on ne connoît presque plus dans le
» nôtre. Il n'y a pas jusqu'au Cardinal
» de *Richelieu*, qui n'a pû encore par-
» venir à l'honneur d'être admis, mal-
» gré les divers tentatives qui ont été
» faites. La pluralité des voix a tou-
» jours été contre lui, parce que l'on

» est dans le préjugé général que ses
» Ouvrages, d'ailleurs médiocres, n'a-
» voient de lui que le nom. -

» Vous me demanderez peu-être si
» cette regle est si bonne, que l'on y
» puisse compter en toute assurance. Je
» vous avouerai sans détour qu'elle l'est
» si peu, qu'il ne s'en peut à quelques
» égards de plus incertaine. Il arrive
» ici, comme par-tout ailleurs, qu'en
» bien des rencontres la brigue ou la
» faveur l'emportent sur la raison. La
» multitude savante n'est pas toujours
» la moins dupe, il n'y regne ordinaire-
» ment que faux savoir & que faux
» goût, & *Moliere* a eu grande raison
» de dire :

» *Qu'un sot savant, est sot, plus qu'un
sot ignorant.*

» L'inconvénient seroit donc sans re-
» mede, si l'on n'y avoit pas pourvû
» en partie par une seconde maxime qui
» est religieusement observée.

» Dans un certain tems de l'année on
» tient un Chapitre général, que l'on
» pourroit appeller *les Grands jours de*
» *la Renommée*. Là, nous faisons passer
» en-revûe le mérite des Auteurs dont
» les portraits ont été mis dans la salle.

78 LETTRES CABALISTIQUES,

» L'on ne touche point à la première
 » rangée, parce que nos Fondateurs
 » qui firent le choix des personnages
 » qu'on y a placés, y apportèrent eux-
 » mêmes tant de circonspections, qu'ils
 » n'y placèrent que des illustres qui
 » eurent pour eux toutes les voix de
 » l'assemblée, & qui avoient eu de même
 » toutes celles de tous les pays & de tous
 » les siècles. Mais tout le reste, un à un,
 » passe de nouveau en revue, & le sort
 » en dépend des délibérations de la
 » compagnie, qui les remet honorable-
 » ment à leur place, ou qui les con-
 » damne à une expulsion éternelle, se-
 » lon qu'ils lui paroissent dignes de l'un
 » ou de l'autre. Vous concevez aisé-
 » ment là-dessus qu'il y en a toujours
 » quelques-uns qui ressembtent à l'Em-
 » pereur *Claude*, & qui subissent la
 » même fortune. Ce Prince, mis au
 » nombre des Dieux par politique, en
 » fut bientôt effacé par un retour de
 » bon sens, & le Public, que l'Apo-
 » theose avoit ébloui, en sentit tout le
 » ridicule après la dégradation. Com-
 » bien d'Ecrivains n'y a-t'il pas eu par-
 » tout, dont la réputation qui s'étoit
 » soutenue pendant quarante ou cin-
 » quante ans, & quelquefois davanta-
 » ge, est tout-à-fait tombée à l'exa-

» mèn impartial que l'on en a fait dans
 » la suite ? En quelque endroit de la
 » salle que vous regardiez , vous y
 » chercheriez vainement les noms de
 » *Ronsard* , de *la Serre* , & de tant
 » d'autres qui donnerent jadis tant
 » d'occupations & tant de profits aux
 » Libraires. Ils ont pourtant eu l'hon-
 » neur d'y être ; je me souviens d'avoir
 » appris , dans ma première jeunesse ,
 » d'un vénérable vieillard , que son
 » pere les y avoit vûs. Sur le tout ,
 » nous avons pour principe que des
 » Ecrivains que l'on ne veut plus lire
 » cent ans après leur mort , ou que l'on
 » ne peut plus lire qu'avec dégoût &
 » sans indignation , ne méritent jamais
 » d'être lus.

» Mais voici en troisième lieu , Mon-
 » sieur , la meilleure & la plus essentièl-
 » le de nos sages précautions pour em-
 » pêcher que ce *Temple de Mémoire*
 » ne soit profané par d'indignes sujets.
 » Nous n'y admettons point de vivans ,
 » & les morts mêmes n'y peuvent en-
 » trer qu'au bout de trente années , ce
 » terme étant si bien fixé par nos sta-
 » tuts , que l'on ne peut faire grace
 » ni d'un mois , ni d'un jour. Vous
 » sentez bien vous-même qu'il ne se peut
 » de regle ni plus nécessaire , ni plus

80 LETTRES CABALISTIQUES ,

» nécessaire , ni plus sensée. Pendant
» que les Auteurs sont en vie , il est
» comme impossible d'apprécier impar-
» tialement leur valeur intrinsèque ; la
» même impossibilité subsiste pendant
» que leurs premiers contemporains
» font encore le grand nombre. S'il
» nous arrivoit de nous relâcher là-
» dessus , il faudroit plus de vingt salles
» comme la nôtre , pour y placer tous
» les personnages que l'on mettroit sur
» les rangs en faveur du bruit qu'ils
» font eux-mêmes , ou du débit pro-
» digieux de leurs Livres. Il n'y a de
» vrai mérite que celui qui passe au-
» delà du sépulchre , & que la troisié-
» me génération reconnoît ; à cela seul
» nous mesurons les grands hommes.
» Ceci a fait que jusqu'à présent nous
» n'avons point encore eu parmi nos
» illustres , ni *Bourdaloue* , ni *la Rue* ,
» ni *du Bose* , ni *Marmet* , ni *Chemi-*
» *nais* , ni *South* , ni *Caryl* , ni plusieurs
» de leurs semblables qui furent l'ad-
» miration de leur tems , & qui ne
» monterent jamais en Chaire qu'à tra-
» vers des flots d'auditeurs. Qui sait
» si leur nom paroîtront admissibles lorf-
» qu'on s'avisera de les proposer ? Voilà
» Monsieur , les éclaircissemens que
» vous nous aviez demandés : si cepen-

» dant ces deux Messieurs trouvent à
 » propos d'y ajouter quelque chose,
 » je serai ravi de l'entendre. » C'é-
 toit par compliment ; car en pronon-
 çant ces dernières paroles, il fit un
 grand salut à la compagnie, & se re-
 tira.

Je m'entretins encore quelques mo-
 mens avec les deux personnages qui
 étoient à la table où j'avois pris place.
 Ils me confirmèrent tout ce que celui
 qui étoit parti venoit de dire, ajou-
 tant seulement qu'il y avoit long-tems
 qu'il n'avoit parlé avec plus de bon sens.
 Et tout de suite, sans savoir si leur dis-
 cours me faisoit plaisir ou non, ils
 tomberent sur lui sans aucun ménage-
 ment. A les entendre, c'étoit un hom-
 me, qui avec un savoir très-médiocre
 vouloit décider de tout en dernier res-
 sort. On ne propose jamais de sujet
 pour donner place à son portrait dans
 cette salle, qu'il n'ait quelque chose à
 dire contre lui. Si le nouveau venu
 veut avoir son suffrage, il faut qu'il le
 consulte avant qu'il propose quelqu'un ;
 autrement il est sûr qu'il s'y opposera.
*Croiriez-vous, continua l'un d'eux, que
 dans notre dernière assemblée générale il
 proposa d'exclure de la salle le grand-
 pere de ma femme, que j'y avois fait*

82 LETTRES CABALISTIQUES ,

placer lorsque je commençai à fréquenter ce Caffé ? Tout le crédit de mes amis ne fut pas capable de tenir contre les mauvaises raisons qu'il alléguait ; il en fallut passer par où il voulut , & l'on chassa du Temple de Mémoire un homme qui avoit fait l'admiration de son siècle. Curieux de savoir quelle avoit été la profession de son grand - Pere , je l'interrompis pour le lui demander. Il excelloit , me répondit-il , en deux choses , chacune desquelles , prises à part , lui auroit dû mériter une place parmi nos illustres. Il étoit le premier homme du monde pour faire le squelette de la feuille d'une plante , & c'est lui qui a inventé l'art de découper du papier pour en faire toutes sortes de figures , également utiles & curieuses. Jugez , Monsieur , si avec de si beaux talens on ne lui a pas fait la plus grande injustice de l'exclure de la place qu'il occupoit si dignement.

Ce ne fut pas sans peine , sage & savant Abukibak , que je gardai ma gravité ; mais comme j'étois curieux de savoir les motifs qui animoient l'autre contre l'absent , je crus que pour me satisfaire , il ne falloit point perdre contenance. Je m'adressai donc à lui , & demandai s'il avoit d'aussi bonnes

raisons pour regarder comme un ignorant celui qui venoit de se retirer , que celles que son ami venoit d'alléguer ? Monsieur , me dit-il alors , je crois que vous êtes persuadé qu'on ne sauroit être véritablement savant sans avoir de la Religion. Quiconque a fait des progrès dans les Sciences , ne sauroit être ni Athée , ni Déiste. Si j'ai des preuves que la personne qui vient de nous quitter , est pour le moins dans les principes de ces derniers , vous conviendrez avec moi que je suis bien fondé à le regarder comme un ignorant. Comme je m'impatientois de voir la conclusion de son raisonnement , je lui accordai tout ce qu'il voulut , me contentant de lui demander pourquoi la Religion lui étoit suspecte ? Pourquoi ! Monsieur , repliqua-t'il avec feu , apparemment que vous ne connoissez point ce personnage , puisque vous me faites une pareille question. Je lui avouai qu'en effet je ne l'avois jamais vû que dans ce moment-là. Eh bien ! dit-il , il faut vous le faire connoître. Alors il me dit que cette homme avoit à la vérité fait divers Ouvrages pour défendre la Religion en général ; qu'il avoit même répondu avec force à un Ecrivain de grande réputation qui avoit attaqué la Réformation ; que dans tous ses dis-

84 LETTRES CABALISTIQUES,

cours il ne paroïssoit point qu'il fût un libertin, & que sa conduite ne donnoit aucun lieu de le croire ; mais malgré tout cela , il n'en est pas moins suspect à ceux qui le connoissent. » Aussi-
» tôt qu'il paroît un Livre de Théologie , il en fait appercevoir les défauts. S'il y a des hérésies , ou des
» choses contraires à la saine morale, il est des premiers à les relever. Et
» comme il est rare de trouver un Livre de Théologie sans défauts, il
» n'y en a aucun qui ne soit l'objet de sa critique. Je vous laisse à juger,
» continua-t'il , si un homme de ce caractère peut avoir de la Religion.
» Si cela étoit , il feroit grace au mauvais en faveur du bon , & il n'exposeroit pas la Religion , en relevant
» ce qu'il y a de mauvais dans les livres qui en traitent ; car vous n'ignorez pas que les incrédules ne distinguent point la Religion des Livres
» où elle est traitée. lorsqu'ils voient qu'un Auteur qui s'est acquis de la
» réputation , trouve des fautes dans un de ses Livres , ils en concluent
» aussitôt qu'il a trouvé des fautes dans la Religion , & ils ne manquent point
» de s'en servir de prétexte pour la rejeter totalement. Il n'ignore pas ce-

LETTRE CLXVII. 8,

» la ; cependant il ne s'écarte point
» de sa maxime. Ai-je donc eu tort
» de vous dire qu'il n'avoit point de
» Religion ? J'avois un parent, qui
» dès son enfance s'étoit acquis de la
» réputation par son adresse à faire de
» belles bouteilles d'eau de savon ; au-
» cun de ses camarades n'en pouvoit
» faire d'aussi grandes , ni d'aussi du-
» rables. Enflé de ce succès , il courut
» le monde pour faire valoir son talent,
» & chaque jour il se perfectionnoit
» dans son art. Enfin , il parvint à don-
» ner à ses bouteilles assez de corps
» pour les faire durer jusques à ce
» qu'il eût trouvé quelqu'un pour les
» acheter. Il vendoit en même tems
» une boîte , dans laquelle il serroit
» la bouteille , & recommandoit à l'a-
» cheteur de se bien garder de l'ou-
» vrir , parce que le mouvement qu'il
» se donneroit pour cela , pourroit la
» casser. Il en fit un très-grand débit
» dans le Royaume , & gagna en peu
» de tems de grands biens. On n'avoit
» point de mérite , & on étoit regardé
» comme un homme d'un autre mon-
» de , si l'on avoit pas de ces bou-
» teilles. Cependant personne n'osoit
» ouvrir sa boîte , & croioit bonne-
» ment que la bouteille ne se casseroit

86 LETTRES CABALISTIQUES,

» jamais, tandis qu'il garderoit cette
» précaution. L'homme, que vous ve-
» nez de voir sortir, fut moins cré-
» dule que les autres; il ouvrit sa boîte
» & fit voir à plusieurs amis que quel-
» que soin qu'il eût pris pour l'ouvrir
» doucement, la bouteille n'avoit pas
» laissé de se casser. Il fit même un
» Traité exprès, pour prouver qu'il
» étoit impossible que la chose arrivât
» autrement; il désabusa par-là un grand
» nombre de personnes. Mon cousin
» n'eut plus un si grand débit de sa
» marchandise; & au lieu qu'il auroit
» pû faire une fortune brillante à ses
» enfans & à tous ses parens, il se vit
» obligé de vivre du revenu des biens
» qu'il avoit amassés, & de toucher
» de tems en tems à ses capitaux. Ses
» enfans, accoutumés à vivre d'une
» certaine maniere, ne voulurent rien
» retrancher de leurs dépenses; de
» sorte qu'en très-peu de tems ils se
» virent réduits à l'état où leur pere
» s'étoit trouvé en commençant à faire
» des bouteilles de savon. Je vous de-
» mande encore une fois, Monsieur,
» si celui qui fait ainsi perdre la fortune
» à un honnête homme, qui est la cause
» que ses enfans sont réduits à un état
» bien différent de celui où ils se sont

LETTRE CLXVII. 87

» vûs , peut avoir de la Religion? »
A ces mots il se tut. Je me levai alors
les remerciai l'un & l'autre de ce qu'ils
venoient de me dire , & sortis du
Caffé.

Tu feras , sage & savant Abukibak,
l'usage que tu trouveras à propos de
l'aventure que je viens de te commu-
niquer. Elle m'a paru si singuliere , que
j'aurois cru manquer à l'amitié que
j'ai pour toi , si j'avois négligé de t'en
faire part.

Je te salue , en *Jabamiah* , & par
Jabamiah.



L E T T R E C L X V I I I .

Ben Kiber , au Cabaliste Abukibak.

IL y a tant à profiter , sage & savant Abukibak , dans la lecture de tes Lettres , que je ne me lasse point de les relire. Occupé l'autre jour à en recevoir quelques-unes , je tombai sur celle où tu prétens établir la réalité de l'évocation des esprits par l'autorité de nos Livres sacrés (1). Tu crois que ce qu'ils nous disent de la manière dont la Pythonisse d'Endor fit apparôître l'ombre du Prophete Samuel , est décisif sur cette matiere , & qu'on ne sauroit , sans se jouer des termes de l'Ecriture , donner à cette histoire un sens contraire aux idées que tu t'es faites là-dessus. Je respecte tes lumieres; mais je ne saurois embrasser ton opinion sans avoir de plus grands éclaircissemens. J'usurai aujourd'hui de la liberté que tu m'as accordée de pouvoir te proposer mes doutes sans scrupule , & je t'exposerai les raisons que j'ai

(1) Voyez la Lettre CIV.

pour ne pas entrer dans tes idées sur cette matiere.

Je remarquerai d'abord que quand bien même l'on accorderoit la réalité de l'évocation de l'ame de Samuël, l'on ne seroit pas en droit d'en conclure en faveur du système d'Agrippa, & de ceux qui ont écrit de la maniere d'évoquer les esprits. C'est toujours mal raisonner de conclure d'un cas particulier au général : si une fois cette regle étoit reçue, il n'y auroit rien qu'on ne pût envisager comme possible à l'homme, dès qu'il auroit été fait une fois par un homme. De cette maniere, Agrippa auroit aussi bien pû soutenir que nous pouvons nous frayer un chemin au travers des eaux, ou marcher dessus sans enfoncer ; ressusciter des morts ; guerir toutes sortes de maladies ; monter au Ciel, &c. parce qu'il y a eu des hommes qui ont opéré tous ces miracles. Nous devons donc avant de faire fond sur l'histoire de la Pythonisse d'*Endor*, examiner si les circonstances où elle se trouvoit, ne forment pas un de ces cas particuliers dans lesquels Dieu juge à propos de s'écarter des loix qu'il s'est prescrites pour gouverner le monde. Je crois que si l'on y fait bien attention, l'on trouvera que Dieu pouvoit avoir des rai-

sons pour s'écarter dans ce cas des loix générales. Les circonstances où se trouvoit Saül , étoient si singulieres , qu'on ne doit pas être surpris si Dieu permit que l'ombre de Samuel apparut à ce Prince ; mais comme je ne suis pas dans l'idée que l'évocation ait été réelle, je n'en dirai pas davantage pour soutenir ce sentiment.

Il paroît que tu te tiens étroitement attaché aux termes du texte de l'Auteur sacré, persuadé qu'ils te favorisent; je crois au contraire qu'ils font contre toi , c'est la seconde chose à laquelle je te prie de faire attention. Il faut observer de certaines cérémonies pour faire une évocation , elles sont même absolument nécessaires pour réussir dans son projet. Nous ne lisons cependant pas que cette femme d'*Endor* ait fait aucune de ces cérémonies , sans lesquelles l'évocation ne sauroit se faire, selon l'opinion que tu défends. Voici tout ce que l'Historien sacré nous rapporte : *La femme lui dit , Qui veux-tu que je te fasse monter ? Et il répondit , Fais-moi monter Samuel. Et la femme , voyant Samuel , s'écria à haute voix , disant à Saül : Pourquoi m'as-tu trompée ? Car tu es Saül. Il n'y a aucun intervalle entre le moment où Saül eut déclaré sa volonté , & celui de l'apparition de Sa-*

LETTRE CLXVIII. 91

Samuel ; comment auroit-elle pû faire son évocation ? Il paroît que *Samuel* se présenta tout d'un coup à la Pythonisse dans le tems qu'elle se dispoisoit à faire ses enchantemens. Elle fut si effrayée de cette apparition à laquelle elle ne s'attendoit point , qu'elle jeta un grand cri , & se plaignit à Saül de ce qu'il l'avoit trompée. Je te demande maintenant si cette femme n'ayant aucune part à l'évocation de *Samuel* , l'on en peut conclure que les hommes peuvent par de certains charmes évoquer les Esprits ? Je ne le crois pas.

J'ai supposé dans ces deux premières remarques que *Samuel* apparut réellement , & j'ai fait voir que la réalité de cette apparition ne prouve point que les hommes puisse évoquer les Esprits comme l'a prétendu *Agrippa* , & toi , sage & savant *Abukibak* , après lui. Je vais plus loin maintenant , je soutiens que tout cela ne fut qu'une fourberie de cette femme ; mais avant que de donner les preuves de mon opinion , tu me permettras de faire quelques remarques préliminaires.

Il n'y a que trois sentimens parmi les Interpretes sur l'histoire de l'apparition de *Samuel*. Les uns veulent que ce fut l'ame du Prophete, ou sa personne entiere qui apparut ; les autres , que ce fut le Dé-

92 LETTRES CABALISTIQUES,

mon qui joua le personnage du saint homme ; quelques-uns enfin , que tout cela fut une fourberie de la Pythônisse. La premiere opininon ne s'accorde gueres avec les idées que nous nous faisons des perfections de Dieu. Quelle apparence qu'après avoir interdit toutes les manieres de deviner par l'Esprit de Python , il voulût mettre en crédit cet art chimérique , en faisant réellement apparôître *Samuel* à l'évocation qu'en fit cette femme ? Comment peut-on s'imaginer que Dieu , qui avoit refusé de répondre à *Saül* par les voyes permises , lui ait fait connoître sa volonté par des voyes illicites ? seroit-il possible qu'un Etre si bon & si sage soumit l'ame des Saints glorifiés , d'un illustre Prophete , aux enchantemens d'une miserable femmelette ? La seconde opinion n'est pas mieux fondée. S'il est au pouvoir du Diable de se fabriquer un corps , & de prendre la ressemblance de qui il juge à propos , quelle ne sera pas la triste condition des mortels ? Ils seront à toute heure exposés à être le jouet de l'Esprit Infernal , qui les trompera quand-il le jugera à propos.

Tu me diras sans doute sage & savant Abukibak , qu'il n'est pas plus difficile de concevoir que le Démon puisse

prendre la figure qu'il juge à propos, que de croire la métamorphose des Silphes, des Gnomes, &c. mais la chose est bien différente. Ces génies ne prennent point un corps pour faire du mal, pour troubler le train ordinaire des choses de la vie ; au lieu que les Démons n'ont d'autre but que celui-là. Dieu peut permettre la métamorphose des uns, parce qu'elle est innocente, & refuser de se prêter à celle des autres, parce qu'elle est nécessairement criminelle.

Tu pourrois encore m'objecter que la réalité de l'apparition de *Samuel* a été reconnue par un ancien Auteur, que les Catholiques-Romains ont mis dans le rang de leurs Ecrivains sacrés (1) par divers Peres de l'Eglise, comme *Justin Martyr*, *Origene* *Ambroise*, &c. & par la plûpart des Théologiens de la Communion de Rome. Je te répondrai que ce n'est pas à des autorités, mais à des raisons seulement que je veux me rendre. Celle du fils de *Sirach* ne doit être regardée que comme celle d'un simple particulier, jusques à ce qu'elle ait été constatée par des preuves sans réplique. Pour ce qui regarde le témoignage des Peres, on peut leur en op-

(1) Ecclésiastique XLVI. v. 22.

poser d'autres qui n'ont pas eu moins de réputation qu'eux ; tels sont *Tertullien*, *Basile*, *Grégoire de Nyſſe*, *S. Jérôme*, &c. Enfin, les Théologiens de l'Eglise Romaine doivent être regardés comme Parties dans cette affaire ; ils prétendent tirer de cette histoire de grands secours pour l'affermissement du dogme du Purgatoire, qu'on peut regarder avec raison comme le plus lucratif de cette Eglise.

Je regarde donc le troisieme sentiment sur cette histoire, comme le seul véritable, le seul qu'on puisse concilier avec la sagesse & les perfections de la Divinité. Il n'est question que de faire voir qu'il s'accorde parfaitement avec la narration de l'Ecrivain sacré ; c'est ce que je vais tâcher de mettre dans un aussi grand jour qu'il me sera possible.

Il faut d'abord considerer le caractère de *Saül*, selon que l'on peut le recueillir de l'Auteur de sa vie. Il avoit donné plusieurs fois des marques de démenſe ; il étoit fort soupçonneux ; il étoit atteint d'une mélancholie noire ; superstitieux & crédule à l'excès. Cet homme se voyoit attaqué par les Philistins dont il craignoit les armes. Dans cette situation, il consulte Dieu pour savoir ce qu'il y avoit à faire dans une circonstance aussi critique ; mais *Dieu* qui l'avoit

abandonné , *ne lui répond ni par songes, ni par Urim , ni par les Prophetes.* Lors ne sachant quel parti prendre , il crut que Samuel qui avoit toujours eu une certaine affection pour lui , pourroit lui donner quelque conseil salutaire ; mais comme il étoit mort , il étoit question de trouver quelqu'un qui pût le faire remonter du sépulchre , afin de le consulter. Les idées superstitieuses dont il étoit rempli , lui firent croire que les Nécromanciens pourroient le satisfaire à cet égard. Il s'informe , & découvre qu'il y avoit à *Endor* une femme , qui par ses enchantemens forçoit les morts à remonter du sépulchre. Il se détermina à aller auprès d'elle pour lui demander d'évoquer l'ame du Prophete Samuel , afin d'apprendre de lui *ce qu'il y avoit à faire dans la circonstance présente.* Tu juges bien , sage & savant Abukibak , qu'un homme dans les dispositions où se trouvoit ce Monarque, est disposé à croire tout ce qui s'accommode avec les idées superstitieuses dont il a l'esprit rempli ; mais ce n'est pas encore tout.

Il n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit à *Endor* une Devineresse de cette espece , qu'il partit sur le champ ; il ne se donna pas même le tems de prendre

de la nourriture , & les alimens nécessaires pour le soutien de son corps. Il arriva lui & ses gens , qu'il étoit déjà nuit ; son impatience étoit si grande , qu'il ne pensa pas même à manger , avant de consulter la Nécromancienne. La foiblesse naturelle de son esprit , la fatigue du voyage , & le jeûne devoient l'avoir extrêmement abbatu , & mis dans une situation à croire tout ce qu'on auroit voulu.

Représentes-toi d'un autre côté la Pythonisse , comme une de ces femmes adroites , dont tout l'art consiste à tromper subtilement. Elle n'eut pas plutôt vû arriver ces étrangers chez elle , qu'elle comprit que ce devoit être des gens de distinction. Bien des choses pouvoient lui faire croire que c'étoit le Roi lui-même ; le voisinage de l'armée , le respect que ses gens avoient sans doute pour lui , & plus que tout cela , sa taille avantageuse , devoient aisément le faire reconnoître. L'Historien sacré remarque que *Saül étoit plus grand qu'aucun du peuple , depuis les épaules en haut* (1). A ce caractère étoit-il facile de le méconnoître ? D'ailleurs , quand elle ne l'auroit pas d'abord connu , n'est-il pas vraisemblable qu'à force de question-

(1) Samuel X. v. 23.

ner, soit le Roi lui-même, soit ses gens, elle eut de quoi se fortifier dans ses soupçons ? Enfin, la demande qu'il lui fit de faire monter *Samuel* du sépulchre, & ce serment, *l'Eternel est vivant, si aucune peine s'arrive pour ceci*, ne devoit lui laisser aucun doute là-dessus. Quel autre homme que le Roi, auroit osé inquiéter un Prophète, aussi respectable que *Samuel* ? Qui auroit pu promettre avec serment qu'il n'arriveroit rien à cette femme d'avoir contrevenu aux ordres du Roi, que *Saül* lui-même ? Il faut donc regarder comme un fait certain que la Pythonisse n'ignoroit pas avec qui elle avoit à faire ; mais pour mieux jouer son rôle, elle feignit d'en être seulement instruite par le prétendu *Samuel*. C'étoit en effet le moyen de persuader au Roi que *Samuel* étoit réellement monté du sépulchre, puisqu'il avoit pu apprendre à cette femme que celui qui s'adressoit à elle, étoit le Roi. Voilà déjà une première fourberie qui rend suspect tout le reste de cette Histoire ; mais continuons nous en trouverons bien d'autres.

Après que le Roi eut indiqué la personne qu'il vouloit que la Pythonisse fit venir, sans doute qu'elle fit la cérémonie requise pour l'évocation. L'Ecriture ne le dit point, parce que peut-être

98 LETTRES CABALISTIQUES,

les Ecrivains sacrés n'ont point voulu mettre ces sortes de superstitions par écrit , de peur de tenter quelqu'un à les mettre en pratique. Quoiqu'il en soit , les Nécromanciens ont de tout tems fait usage d'un tas de Cérémonies superstitieuses , propres à inspirer de la terreur à ceux qui les consultoient , & à les mettre hors de cet état de tranquillité , qui pourroit peut-être faire découvrir toute la fourberie.

Lorsque cette femme eut mis le Roi dans l'état où elle le souhaitoit , elle feignit de voir la personne évoquée , & d'apprendre d'elle que *Saül* lui-même la consultoit ; mais pour tirer parti de cette circonstance , afin d'augmenter la terreur dans l'ame du Roi , elle jeta un grand cri , lui apprit en même tems qu'elle connoissoit sa qualité , & lui fit renouveler la promesse qu'il ne lui arriveroit aucun mal d'avoir contrevenu à ses ordres.

L'endroit , où les Nécromanciens font leurs évocations , est ordinairement disposé d'une façon qui facilite leur fourberie. Il ne faut pas douter qu'il n'en fût de même de celui que cette femme avoit destiné à cela : ce qu'il y a de bien certain , c'est que quoique cette femme dit qu'elle voyoit la personne évoquée , & qu'elle fût à portée de s'entretenir

avec Saül, ce dernier ne voyoit rien : c'est ce qui fit qu'il s'informa de ce qu'elle avoit vu. Là-dessus elle lui répondit qu'elle avoit vu monter de terre un vénérable Magistrat. Une réponse aussi vague ne contenta pas Saül, il lui demanda encore, *Comment est-il fait ? C'est un Vieillard*, dit-elle alors, *& il est couvert d'un manteau*. Je l'avoue, sage & savant Abukibak, que je ne me serois point contenté de ces éclaircissimens ; & que je n'en aurois pas conclu, comme Saül, que c'étoit-là Samuel. En effet, il n'y a peut-être point eu de Juge en Israël, dont on n'ait pu dire qu'il ressembloit à un Magistrat & qu'il étoit couvert d'un manteau. Il falloit que Saül fût bien prévenu de l'idée que Samuel alloit bien-tôt paroître, pour le reconnoître à cette description qui lui étoit commune avec un million de morts. Je soupçonne que cette femme n'avoit jamais vu le Prophète, puisqu'elle n'ose pas se hasarder d'en faire le portrait. Elle craignoit de se couper en parlant à un Prince, à qui il étoit si bien connu. Quoiqu'il ne fût point content du premier portrait, & qu'il voulût quelque chose de plus caractéristique, elle ne lui fait qu'une réponse aussi vague que la première. Elle fut bien heureuse qu'il

se contentât de cette dernière ; s'il l'avoit pressée , peut-être auroit-elle été fort embarrassée.

Le Monarque Hébreux ne se fut pas plutôt persuadé que *Samuel* lui étoit apparu , qu'il se prosterna par honneur devant ce qu'il ne voyoit point , & *baissa le visage contre terre*. Etoit-il en état dans cette situation de voir ce qui se passoit autour de lui ? Jusques-là il n'a vû , ni entendu personne que la Pythonisse ; mais il n'a pas plutôt le visage contre terre , qu'il entend une nouvelle voix. D'où vient ne l'avoit-il point entendu auparavant ? D'où vient ne l'entend-t'il que lorsqu'il n'est pas dans une posture à reconnoître la fouterie ? Auparavant la Pythonisse seule avoit vû & entendu ; mais dès que le crédule *Saül* ne voit plus ce qui se passe autour de lui , il entend une nouvelle voix. Est-il difficile de voir que cette femme joue ici deux rôles ; celui de Nécromancienne , & celui du prétendu *Samuel* ? Lorsque *Saül* la voit , elle n'est que Nécromancienne ; mais aussi-tôt qu'il est couché sur son visage , elle change de ton , prend celui d'un vieillard , & lui adresse la parole. Peut-être même , & cela est assez vraisemblable , la Pythonisse admit un troisième personnage qui devoit jouer le rôle de *Samuel*.

Jusques ici je n'ai rien vu , sage & savant Abukibak , qui doive me faire croire qu'il y ait eu de la réalité dans l'évocation de *Samuel*. Tu vois que tout a pu se faire par la fourberie de cette femme , qui trouvoit en la personne de *Saül* toutes les qualités d'une excellente dupe. Mais , diras-tu , l'Ecriture s'exprime comme si *Samuel* étoit réellement apparu à *Saül* ; auroit-elle parlé ainsi , si cela n'avoit été qu'une fourberie ? D'ailleurs , le discours que le Prophete tient à *Saül* , lui rappelle des choses qui s'étoient passées entr'eux deux , & que lui seul pouvoit savoir. Si ce n'est pas réellement *Samuel* qui est apparu , comment cette Nécromancienne a-t'elle pû en être instruite ? Enfin , celui qui parle , fait une Prophétie qui a eu son accomplissement ; comment concevoir qu'un autre qu'un Prophete ait pû rencontrer aussi juste ?

Je conviens avec toi que ces difficultés ont de la force , & que c'est ce qui a engagé un grand nombre de Théologiens à admettre dans cette occasion une évocation réelle ; mais en les examinant de près , elles ne me paroissent pas indissolubles.

Tous les Interpretes de l'Ecriture conviennent que les Auteurs sacrés se

sont accomodés aux opinions de ceux pour qu'ils écrivoient , lorsque ces opinions n'avoient rien d'incompatible avec la Religion. C'est sur ce principe qu'on dit qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que l'on trouve dans nos Livres sacrés de contraire à la bonne Physique. Les saints hommes qui les ont écrits , ne se sont point proposé de faire de bons Physiciens ; mais seulement des gens religieux : il n'étoit donc pas nécessaire qu'ils parlassent des choses Physiques selon l'exactitude la plus scrupuleuse , il suffisoit pour leur but qu'ils écrivissent d'une manière conforme aux idées reçues de leur tems. C'est encore sur ce même principe que plusieurs Théologiens prétendent qu'il ne faut pas croire que tous les Démoniaques dont il est parlé dans l'Ecriture , fussent réellement possédés du Diable ; c'étoit l'opinion dans le tems où les Auteurs du N. T. ont écrit que ce malin Esprit se rendoit maître du corps des hommes, & y causoit diverses maladies. Ils n'ont pas cru devoir s'opposer à cette opinion, il suffisoit pour leur but de guerir ces maladies , quelle qu'en pût être la cause.

J'applique maintenant ce principe à l'histoire que j'examine. Les Juifs, *Saül* en particulier , croyoient la réalité des

évolutions. L'Historien sacré, en rapportant ce qui se passa entre ce Monarque & la Pythonisse, en parle selon les idées que les Juifs en avoient. Qu'y a-t'il là d'extraordinaire ? Il étoit tout-à-fait hors de ses vûes d'examiner s'il y avoit de la réalité dans cette évocation, ou si ce n'étoit qu'une fourberie. D'ailleurs, tu dois bien prendre garde, sage & savant Abukibak, que l'Historien sacré ne dit point qu'il y eut de la réalité dans cette évocation ; tout ce qu'il dit, & tout ce que l'on peut conclure de sa narration, c'est que *Saül* crut parler réellement à *Samuel*. Enfin, si l'on fait bien attention à tout ce que j'ai dit jusques ici, l'on verra que l'Auteur a bien dit des choses qui font croire qu'il ne doutoit point que ce ne fut une fourberie.

Pour ce qui regarde les choses secrètes que le prétendu *Samuel* dit au Roi, & que personne ne pouvoit savoir que *Samuel* ou *Saül*, parce qu'elles s'étoient passées entr'eux deux, je ne les crois point si secrètes que tu t'imagines. En effet, à quoi se réduisent-elles ces choses ? N'est-ce pas à la réjection de *Saül* & à la désignation de *David* à la Royauté ? Or, il n'y avoit personne dans le Royaume qui pût ignorer cela, chacun

savoit que depuis l'affaire de *Hamalech* , le Prophete *Samuel* n'avoit plus vû le Roi. Ce n'étoit pas des personnes , aux démarches desquelles on ne fait aucune attention ; il seroit donc bien surprenant qu'on ne se fût pas informé de la cause de leurs brouilleries , & encore plus qu'elle fût resté secrette au point que l'on n'en eût eu aucune connoissance. La désignation de *David* à la Royauté avoit excité assez de troubles dans le Royaume, pour que chacun fût instruit qu'il devoit succéder à *Saül*. Lors donc que je fais raisonner la Pytho- nisse sur l'un & l'autre de ces points , je ne lui fais rien dire qu'une femme curieuse & adroite, comme le sont toutes celles de ce caractère, ne pût & ne dût savoir.

La dernière raison que tu as alleguée pour soutenir ton système , est tirée de la prédiction que tu prétends qui fut faite dans cette occasion. Je t'accorderai d'abord qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse prédire les futurs contingens avec certitude ; mais aussi tu ne saurois disconvenir qu'un habile politique ne puisse souvent prévoir de certaines choses , & que l'événement n'ait très-souvent justifié des prédictions de cette espece. Diras-tu que ce politique ait éyo-

qué l'ame d'un Prophete pour être instruit de ce qu'il a prédit ? Tu es trop sage pour cela ; tout ce que tu pourras dire raisonnablement , c'est qu'en combinant plusieurs circonstances qu'il connoît , il a découvert que cette combinaison devoit naturellement produire un tel effet. Or , c'est en cela que consiste toute la prophetie de cette femme ; je vais te le faire voir en l'examinant en détail.

Le faux *Samuel* dit d'abord que les Israélites seroient défaits par les Philistins. Etoit-il besoin d'être Prophete pour dire cela. La terreur s'étoit emparé de l'armée d'Israël ; depuis le Général jusqu'au simple soldat , il n'y en a aucun qui ne se croie déjà battu. Le Roi avoue que Dieu a refusé de lui répondre : la démarche qu'il fait , en consultant les Devins , est celle d'un désespéré ; & celle de quitter son armée à la veille d'une action , est celle d'un Général imprudent. En combinant ces circonstances , étoit-il difficile à une femme habile de prédire la perte de la bataille ?

Il ne lui étoit pas moins aisé de déclarer au Roi que lui & ses fils périroient dans le combat. Ce Prince avoit perdu la tramontane , il avoit de la va-

leur, ses fils n'en manquoient pas non plus ; il étoit bien à présumer qu'ils négligeroient le salut de leur vie pour rétablir leurs affaires , & que le désespoir les porteroit aux dernières extrémités, plutôt que de survivre à leur défaite. Les fils de *Saül* avoient encore une raison particulière pour ne point ménager leur vie , ils étoient bien sûrs que le Royaume étoit destiné à *David* après la mort de leur pere ; quelle honte pour eux de survivre à la perte de leur rang ! La mort leur paroissant moins rude , il étoit bien sur qu'ils la préféreroient.

Tu conviendras peut-être que les circonstances pouvoient faire former ces conjectures ; mais que sans être Prophete , on ne pouvoit pas fixer au lendemain le jour de la mort de *Saül* & de ses fils , & celui de la défaite de son armée ; ce que l'événement justifia. Mais permets moi de remarquer là-dessus qu'il y a des Interpretes qui prétendent que la bataille ne se donna pas le *lendemain* , & leur opinion n'est pas tout-à-fait déstituée de vraisemblance. D'ailleurs , le terme de l'original désigne un tems indéterminé , & peut aussi bien signifier le troisieme ou le quatrieme jour que le *lendemain* ; de sorte qu'il

n'y auroit point de précision dans cette prophétie. Enfin, *Hendor* étoit dans le voisinage des deux armées, y auroit-il quelque chose de surprennant si cette femme avoit su que les Philistins faisoient cette nuit-là même les dispositions nécessaires pour attaquer les Hébreux? Il y a apparence que *Saül* ne se déterminâ à consulter cette Nécromancienne, que parce qu'il étoit informé de la résolution des Philistins, & qu'il ne savoit quel parti prendre; c'étoit sa dernière ressource, aussi se hâta-t'il tellement pour profiter des momens qui lui restoient, qu'il ne se donna pas le tems de manger avant son départ, & qu'il refusoit de prendre quelque rafraîchissement avant de retourner à l'armée. D'où venoit cette précipitation, sinon des mouvemens qui faisoient les ennemis?

Je te salue, sage & savant Abukibak, & souhaite que mes réflexions aient le bonheur de te plaire.



L E T T R E C L X I X .

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

TU m'appris , il y a quelque tems , sage & savant Abukibak , que tu avois lû les *Lettres Juives* avec plaisir. Il m'en est tombé depuis peu une entre les mains, qui avoit échappé aux recherches de celui qui les a recueillies , aussi bien qu'à celles de celui qui nous en a donné une traduction. Dans la pensée que la lecture de celle-ci ne te fera pas moins de plaisir que celle des autres , je te l'envoie telle qu'elle m'est parvenue.

David Nunnez à Aaron Monceca.

Je t'ai écrit d'abord , mon cher Monceca , pour renouer connoissance , je le fais à présent pour renouveler l'amitié , c'est-à-dire , que je vais te rendre compte de l'état de ma fortune & de mes affaires. Personne autrefois n'en fut mieux instruit que tu l'étois ;

mais il y a 36. ans pour le moins que tu m'as perdu de vûe , & *Cardan* disoit qu'il y a trois choses qui changent extrêmement les hommes , savoir l'âge , le mariage & la fortune. J'ai passé par tout cela depuis notre séparation , aussi me trouvai-je bien différent de ce que j'ai été. Autrefois j'étois le plus enjoué des mortels , tout me divertissoit , & je divertissois tout le monde ; il ne falloit qu'un rien pour me faire rire. A présent , c'est toute autre chose , je ne saurois plus rire si la raison n'y consent ; & quand on en est logé là , ce n'est que bien rarement que l'on rit.

Tu croiras peut-être , à ce préambule , que j'ai eu beaucoup de malheurs ; mais point du tout. Il n'y a gueres d'hommes , graces au Dieu de nos Peres , qui ait été plus heureux en tout & par-tout ; je n'ai rien entrepris qui ne m'ait réussi , il n'y a que très-peu de simples Négocians qui aient acquis de plus grandes richesses. ma première épouse étoit la perle des femmes , & la seconde ne lui cède point en mérite. Dix années de notre union n'en ont diminué ni la force , ni la tendresse ; nos enfans ne nous donnent que satisfaction & que joie. S'il est donc vrai , comme

il ne l'est que trop en effet , que l'âge , le mariage , & la fortune m'aient changé , ce n'est uniquement que parce qu'il est établi dans l'ordre des choses humaines que nous ne puissions être à soixante ans ce que nous étions à vingt.

Sur ce court exposé de ma vie , tu juges bien , mon cher Monceca , que le détail en seroit ennuyeux. Je pourrois l'embellir , je pourrois faire un Roman , si je le voulois ; mais cela ne se fait point entre amis , je ne saurois m'y résoudre en t'écrivant , & tu aurois sujet de t'en plaindre. J'aime la vérité , & si je la dois à quelqu'un , c'est à toi. Il ne me reste donc qu'à t'apprendre comment je suis venu m'établir dans la *Grande-Bretagne*.

Lorsque nous nous séparâmes , tu fais que je partis pour *Lisbonne*. J'y avois des parens fort accrédités , & qui faisoient grande figure. Ils me reçurent à bras ouverts , & me mirent bientôt en état de faire une bonne maison. Leur bourse , leurs conseils , leurs amis , tout fut à ma bienfiance ; & sans en abuser , j'en tirai de grands avantages. Pour me fixer tout-à-fait parmi eux , ils songerent à me donner femme , & me proposerent un grand & riche parti. Mon cœur n'y mettoit aucun obstacle , la

personne avoit mille agrémens ; sa fortune , ses alliances , ses prétentions étoient beaucoup au-delà de ce que je croiois devoir espérer. Dans un Pays libre pour la conscience , je n'aurois pas hésité un moment ; mais un *Acte de Foi* , qui se fit sous mes yeux dans le tems même que ceci se négocioit , m'inspira tant d'aversion pour le *Portugal* , que tout m'y devint odieux. Je me représentai combien il étoit impossible que je tombasse un jour moi-même & toute ma famille entre les mains de l'*Inquisition* , & je croiois déjà voir mon épouse & mes enfans dépouillé de leur bien , pourrissant dans un infâme cachot , & n'en sortant que pour être jettés dans les flammes. Non , me dis-je alors en moi-même , j'aimerois mieux perir nud & vagabond dans les déserts de *Siberie* , que d'avoir toujours à craindre de telles horreurs dans le plus beau climat de la terre. Quelle extravagance ne seroit pas la mienne , si j'allois me marier ici , au hazard de voir un jour tout ce que j'aurois de plus cher au monde subir le sort des plus grands scélérats , & servir de jouet à des monstres d'inhumanité !

Rempli de cet objet effrayant , je ne pouvois plus entendre parler du mariage , que les cheveux ne me dressassent

à la tête. On s'en apperçut, on voulut en savoir la raison, je ne pus me dispenser de la dire. On tâcha d'abord de s'accommoder à ma foiblesse ; mes parens proposerent à ceux de la Demoiselle, qu'elle promît de me suivre en *Hollande* ou en *Angleterre*, lorsque je trouverois à propos d'y aller. Soit fierté, soit politique, ou amour de la patrie, il n'y eut pas moyen d'en obtenir cette grace ; il ne restoit donc plus qu'à guérir mon imagination, & l'on y travailla. J'avois à Lisbonne deux cousins Religieux ; l'un étoit dans le Tribunal de l'*Inquisition*, & l'autre, Jésuite, avoit été en mission dans les *Indes*. Malgré leur profession & les apparences, ils étoient l'un & l'autre aussi bons Juifs qu'il y en eût dans tout le Royaume, & le mystere de leur Religion ne m'étoit pas inconnu. Ils me parlerent, ils tâchèrent de me rassurer, ils se citerent tous deux en exemple, ils voulurent me persuader qu'il n'y avoit que des sots, ou des malheureux qui pussent être en danger. Donner tout le dehors à la Catholicité, se charger de Chapelets, acheter force Indulgences, montrer un profond respect pour les gens d'Eglise, aller dévotement aux Processions, & ne parler non plus de la Loi que si l'on ne la connoissoit

connoissoit pas , c'étoit selon eux , tout ce qu'il y avoit à faire pour n'avoir rien à craindre , & selon eux encore , rien n'étoit ni plus facile , ni plus innocent. Qu'en coute-t'il pour tromper des hommes qui veulent être trompés , & quel crime peut-il y avoir à faire exterieurement par violence ce que l'on déteste dans le fond de son cœur ?

Nos conversations sur un sujet , tout des plus intéressant pour eux & pour moi , avoient tout l'agrément que la plus parfaite liberté pouvoit y répandre. Nous parlions à cœur ouvert , il n'entroit dans notre commerce ni contrainte , ni défiance. Je leur découvrois mes plus secretes pensées , & j'étois à mon tour leur vrai confident ; j'appris par ce moyen que malgré leurs vœux & leur Prêtrise , ils étoient tous deux mariés. Je ne manquai pas de leur en marquer ma surprise , & j'en eus pour réponse qu'ils avoient pris femme par obéissance pour la Loi de *Moïse* , sur lequel est la paix ; que cette Loi étoit incontestablement supérieure à celle qui a introduit le célibat ; qu'en quelque sens que ce soit , la continence ne peut être d'obligation , quand elle est impraticable ou forcée ; qu'il y a eu des Evêques Nazaréens qui ne se sont faits

114 LETTRES CABALISTIQUES ,
aucun scrupule de joindre l'état conjugal à celui de Prêtrise ; que le fameux *Bossuet* étoit mort , laissant femme & enfans , & que l'on en donnoit de même au non moins fameux *Albani* , plus connu sous le nom de *Clément XI*. Permis à toi , mon cher Monceca , de faire le cas qu'il te plaira de ces anecdotes ; je n'y en joindrai qu'une , qui peut-être te surprendra moins que la précédente.

Un jour que j'étois en conférence avec mon cousin le Jésuite , je lui demandai en badinant , comment alloit la guerre Janséniste en Orient ? *Bon !* me dit-il du plus grand sérieux , *vraiment on s'y en met peu en peine. Là bas , comme ici , tout se termine à des disputes d'empire. Notre Compagnie a tous les autres Missionnaires , contre elle ; elle est aussi contre tous les autres. Il ne nous importe gueres ni de ce que l'on prêche , ni qui le prêche , pourvu que nous soyons les maîtres. Si dès demain les Jansénistes devenoient Molinistes , on nous verroit aussitôt Jansénistes ; & si tu veux en savoir la raison , c'est qu'il s'agit de la direction des consciences , & qu'il n'y a pas d'autre moyen de parvenir à la domination. »* Mais , lui dis-je alors de mon plus grand sérieux , est-il vrai que vos

» Peres aient fait à la *Chine* & dans le
 » *Japon* autant de Conversions & de
 » Miracles qu'ils l'ont publié ? » En es-
 su là ? me répondit-il sur le champ, &
 riant comme un fou. Je ne s'y attendois
 pas. Nos Lettres Edifiantes en peuvent-
 elles imposer à personne ? Quel scandale
 ne donneroient-elles point plutôt à tout le
 Nazaréisme, si l'on savoit à quel point
 on y joue la comédie, & combien on y ac-
 cumule de fables ? J'en ai moi-même écrit
 quelques-unes, c'étoit un vrai badinage,
 & j'y mettois hardiment toutes les imper-
 tinences dévotés qui me venoient à l'esprit
 les premières.

Cet aveu ne m'apprit rien dans le
 fond, j'étois bien persuadé de la chose
 avant qu'il me la dît ; mais je fus bien
 aise de la tenir de la bouche d'un Jé-
 suite, qui ne pouvoit m'être suspect,
 & j'y ai fait de profondes réflexions
 toutes les fois que ces prétendus Peres
 ont fait sonner haut le bruit de leurs
 conquêtes spirituelles aux *Indes*. L'au-
 tre jour encore, que je lisois l'Histoire
 du *Japon* par le P. *Charlevoix*, j'admi-
 rai l'audace qu'il a eue de faufiler les
Lettres Edifiantes dans tous les en-
 droits de son Livre, & débiter tous
 ces contes pour des vérités histori-
 ques.

Mais je crains, mon cher Monceca, que la digression ne te paroisse un peu longue, je reviens donc à mon histoire. Toute l'éloquence & toute la subtilité du *Séjuite* & de l'*Inquisiteur* ne purent venir à bout de me rassurer. J'appréhendois toujours de grossir à quelque heure le nombre des fots ou des malheureux; & ne pouvant me guerir de cette triste imagination qu'en cherchant une retraite plus sûre, il ne me restoit à choisir que la *Hollande* ou l'*Angleterre*. La dernière fut préférée, parce que j'y avois plus d'amis & de connoissances; j'y arrivai dans un tems où je faillis à me repentir mille fois d'avoir pris ce parti. Une dispute de Religion avoit divisé tous les Juifs, la discorde alloit à la fureur, on ne vouloit plus se voir ni se parler. J'eus beau dire que je voulois être neutre, les uns & les autres le trouverent mauvais; & comme je suis naturellement pacifique, je ne pouvois souffrir que l'on me tirillât éternellement des deux côtés, & me souhaitois encore de tout mon cœur à *Lisbonne*. Comme il se peut que tu n'aies jamais entendu parler de cette affaire, il est dans l'ordre que je t'en instruisse.

Un certain *Jehosuah Zarfani* avoit

accusé de Déisme , ou plutôt d'un
 Athéisme mitigé, sous le nom de *Naturalisme*, le Rabbín *David Nieto*,
 pour avoir dit dans la *Iessiva*, ou l'é-
 cole, que Dieu & la Nature étoient
 la même chose. L'affaire ayant fait éclat,
 ce Rabbín faisant un sermon le 20 No-
 vembre 1703. V. S. s'expliqua de la
 manière suivante. » On dit que j'ai dit
 » dans la *Iessiva* que Dieu & la Nature,
 » que la Nature & Dieu sont tout un,
 » je dis qu'aussi l'ai-je dit, que je l'af-
 » firme, & que je le prouverai, puis-
 » que le Roi *David* le confirme au
 » Pseaume 147. *Chantez à l'Eternel avec*
 » *actions de grâces, lequel couvre de*
 » *nuées les Cieux, lequel apprête la pluie*
 » *pour la terre, lequel fait produire le*
 » *foin dans les montagnes, lequel donne*
 » *la pâture au bétail & aux petits du*
 » *corbeau qui crient.* Il faut donc savoir
 » (Juifs, écoutez bien ceci, car c'est
 » le principal point de notre Religion)
 » que le mot *Tebah*, ou de Nature, a
 » été inventé par nos Auteurs moder-
 » nes depuis quatre à cinq cens ans,
 » puisque dans nos anciens Sages il ne
 » se trouve autre chose, si ce n'est que
 » Dieu beni fait souffler le vent, que
 » Dieu fait tomber la pluie, que Dieu
 » envoie la rosée : d'où s'ensuit que

118 LETTRES CABALISTIQUES,

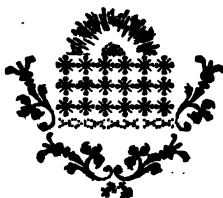
» Dieu fait tout ce que les Modernes
 » appellent la Nature ; de maniere qu'il
 » n'y a point de Nature , ou que la
 » Providence est ce que l'on appelle
 » *Tebah* , ou Nature , & c'est ce que
 » j'ai dit que Dieu & la Nature , que
 » la Nature & Dieu est tout un.
 » Cette doctrine est dévote , pieuse
 » & sainte , & ceux qui ne la croient
 » pas , sont hérétiques & Athées. »

Zarfatti & ses partisans , plus irrités
 que jamais par cette explication , en
 porterent leurs plaintes aux *Parnassim*,
 ou Conducteurs de l'Assemblée. Ils y
 furent mal reçus , on condamna l'accu-
 sateur à faire réparation d'honneur au
Rabbin qu'il avoit injustement offensé.
 Sur le refus qu'il en fit , on lui défendit
 l'entrée de la Synagogue. Cet acte d'au-
 torité rendit la querelle plus aigue. Les
Anglois commençoient à y prendre in-
 térêt ; il y en eut qui prétendirent que
 la doctrine de *David Nieto* n'étoit au-
 tre chose que ce que leurs Philosophes
 appellent le *Spinosisme* , & que le maudit
Baruch Spinoza avoit moins inventé une
 opinion nouvelle , que répandu par-
 mi les *Nazaréens* celle qu'il avoit sucée
 avec le lait dans la tradition des Juifs
 modernes. J'arrivai à *Londres* au mi-
 lieude tout ce vacarme. Heureusement

pour moi, cette division si cruelle ne fut pas de longue durée ; quelques gens sages s'interposèrent pour la faire cesser, ils obtinrent des Parties que l'on s'en rapporteroit à la décision de la *Beith Din*, ou la Maison de jugement d'*Amsterdam*. *Zevi Asquenazi* en étoit alors Président, on lui écrivit, en lui exposant le cas. La décision, signée de *Zevi* fils de *Jacob Asquenazi*, de *Salomon* fils de *Natan*, & d'*Arich* fils de *Simba*, fut en faveur de *David Nieto* ; & si la doctrine est ce que les *Nazaréens* appellent le *Spinosisme*, je ne fais si l'on peut rendre raison de ce que *Baruch-Spinosa* fut soumis à l'Anathème dans la même ville où son opinion triompha dans la suite. Porte-toi bien.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

De Londres.



L E T T R E C L X X.

*Le Silphe Oromafis, au Cabaliste
Abukibak.*

TU fais , sage & savant Abukibak , que dans les grandes villes où l'on cultive les Sciences , il s'y forme toujours diverses Sociétés de Savans qui se font un plaisir de se voir le plus fréquemment qu'il leur est possible. Ils fixent même de certains jours pour s'assembler , & se communiquer réciproquement leurs lumieres. Depuis long-tems j'avois envie d'assister à quelques-unes de ces conferences , afin de m'en faire de justes idées : l'occasion se présenta il y a quelques jours , & je la saisis avec empressement. Je me rendis invisible , & me plaçai dans un coin de la chambre où se devoit tenir l'assemblée.

Après les premiers complimens qui ne coûtèrent pas beaucoup à ces Messieurs , chacun prit sa place. On parla d'abord de nouvelles politiques , ensuite on en vint aux nouvelles litteraires. Ils
parlerent

parlerent de divers Ouvrages qui venoient de paroître , chacun en dit son sentiment avec liberté , & il y eut peu de Livres sur lesquels ils ne fussent partagés. Cependant celui sur lequel ils s'échauffèrent le plus , étoit un certain Ouvrage , intitulé , *Histoire de l'Origine & des premiers Progrès de l'Imprimerie*. Je crus voir arriver le moment où ils se prendroient au collet pour soutenir chacun son opinion ; mais heureusement j'en fus quitte pour la peur. Il faut que dans ces assemblées ils soient accoutumés à de pareilles scènes ; car on ne fut pas plutôt passé à une autre chose , qu'ils reprirent leur première tranquillité , & parlerent avec autant de sang froid que s'ils n'avoient pas prononcé un peu auparavant une parole plus haute que l'autre. Dans le feu de leur dispute , j'aurois cru qu'ils deviendroient irréconciliables ; mais elle ne fut pas plutôt terminée , qu'ils se parlerent avec cette cordialité qui n'a lieu qu'entre de véritables amis.

Tu seras peut-être curieux , sage & savant Abukibak , de connoître l'Ouvrage qui occasionna cette vive dispute , aussi-bien que les points sur lesquels elle roula. Ta curiosité est trop raisonnable pour refuser de m'y prêter , je vais tâcher de te satisfaire.

L'Auteur de cette Histoire se propose de prouver que vers l'an 1440. *Jean Guttemberg* conçut l'idée de l'Imprimerie ; qu'il la perfectionna à Mayence par le secours de *Jean Fust* & de *Pierre Schoiffer* , & que vers l'an 1450. ils parvinrent à imprimer d'assez gros Ouvrages. Depuis ce tems-là ils continuèrent à perfectionner cet Art , qui se répandit ensuite dans la plupart des villes de l'Europe. L'Auteur donne un Catalogue de celles où l'Imprimerie s'établit pendant le XV. siècle ; enfin , il termine son Ouvrage par dix pièces rares , qui sont autant de témoignages de ce qu'il a avancé dans son Histoire. Telle fut l'idée qu'on donna de ce Livre.

Mais comme tous ces Messieurs ne l'avoient pas lû , & que ce qui venoit d'être dit , étoit trop vague pour en juger sainement , l'on demanda à celui chez qui se tenoit l'assemblée , s'il n'avoit point ce Livre chez lui. Alors , sans se faire presser , il se leve , entre dans son cabinet , & l'apporte à celui qui l'avoit demandé.

Il avoit un système bien différent de celui de l'Auteur de cette Histoire sur l'origine & les premiers inventeurs de l'Imprimerie , & il n'avoit pas plutôt appris qu'il étoit pour *Guttemberg* & *Mayence* , qu'il avoit conclu que cet

Ouvrage ne pouvoit qu'être très-médiocre. Il l'ouvre avec empressement ; mais dès qu'il vit qu'il étoit écrit en François , il le rendit , disant que l'Auteur n'avoit sans doute pas écrit pour les Savans , puisqu'il n'avoit pas parlé leur Langue. S'il avoit été Savant lui-même , il auroit écrit en Latin , afin de se faire lire de tous ceux qui se piquent de Science , de quelque Nation qu'ils soient. Peut-être même qu'il n'entend que médiocrement le langage du Latium , & qu'il n'a pas voulu s'exposer à écrire dans une Langue où il auroit passé pour Barbare. Peut-être aussi s'est-il desfié de la solidité des preuves qu'il avance , & qu'il n'a pas voulu exposer son Livre à l'examen des Savans de toutes les Nations. Quoiqu'il en soit , dit-il , il ne sera pas dit que je me sois abaissé à lire un Livre où l'on traite en François un sujet qui ne doit être traité qu'en Latin.

Ces raisons étoient si pitoyables , qu'elles ne méritoient pas seulement qu'on y fit attention ; cependant quelques-uns de ces Messieurs s'empresrent à lui faire comprendre qu'il devoit avec un peu trop de précipitation ; que la Langue Françoisé est aujourd'hui presque aussi générale parmi les Savans que la Latine ; qu'il paroît tous les

124 LETTRES CABALISTIQUES ;
jours des Livres de pure science écrits
en cette Langue ; qu'il semble même
que les Savans modernes se piquent
d'écrire pour le vulgaire , aussi-bien que
pour les héros de l'érudition ; que quel-
que bien qu'on possède la Langue La-
tine, la Langue maternelle est toujours
plus familiere ; enfin , que puisqu'il s'a-
gissoit ici d'un Ouvrage qui devoit être
à l'usage des Imprimeurs & de leurs
garçons , il devoit nécessairement être
écrit dans une Langue qui leur fût fa-
miliere.

Celui qui avoit pris l'exemplaire de
cet Ouvrage , étoit occupé à en lire
quelque chose pendant cette conversa-
tion ; mais on n'eut pas plutôt fini de
parler , qu'il appuya ce qui venoit d'être
dit par de nouvelles réflexions. Je
ne doute point , dit-il , que ce ne soit par
condescendance pour le Public que l'Au-
teur a écrit dans cette Langue. On voit
bien qu'il s'est gêné pour cela , & que
son tour de phrase est plutôt Latin que
François ; il y auroit donc de l'injustice
à lui faire un crime d'une chose pour la-
quelle il mérite toutes nos louanges. Il
a sacrifié la réputation de bien écrire au
plaisir d'être utile à un plus grand nom-
bre de Lecteurs. Pour confirmer ce qu'il
venoit de dire , il lut tout de suite la

premiere phrase de la Préface. Cette Dissertation Historique & Critique touchant l'Origine & les premiers Progrès de l'Imprimerie *faisoit partie d'un Recueil d'environ soixante autres de pareil caractère, composées & retouchées à diverses fois depuis 1715. jusqu'en 1735. & je ne l'en ai détachée qu'à la sollicitation de quelques amis qui ont cru que le troisième Jubilé, ou la troisième année séculaire de l'Imprimerie, réveilleroit infailliblement la curiosité du Public touchant l'origine de ce bel art ; & que je ne devois nullement négliger une occasion si naturelle & si favorable de publier ce que j'avois recueilli à cet égard.*

La lecture de cette phrase produisit un bon effet, & réconcilia notre Savant avec un Livre qu'il avoit d'abord rejeté avec tant de mépris. Il vit bien que ce n'étoit ni l'ignorance de la Langue Latine, ni la facilité d'écrire en François, qui avoient déterminé l'Auteur à écrire dans cette dernière Langue. D'ailleurs, *un Recueil d'environ soixante autres Dissertations de pareil caractère lui fit ouvrir les yeux. Cet homme, dit-il en lui-même, doit être d'une érudition peu commune. L'on voit qu'il s'est appliqué à éclaircir les sujets les plus embrouillés, & la lecture de son Ouvrage pourra peut-*

être me fournir de nouvelles lumières. Il a vieilli dans ce genre d'étude, puisque ce Recueil a été commencé il y a environ vingt-cinq ans. Il reprit donc le Livre, & le parcourut avec empressement.

La disposition lui en parut des plus savantes. Ces longues notes, placées sous quelques lignes de texte; ce grand nombre de citations en toutes sortes de Langues, & l'air d'érudition qui reugnoit dans l'Ouvrage, attirerent les éloges. Il regarda l'Auteur comme un de ces génies extraordinaires qui ont toujours de grandes vues, il ne douta point que son dessein n'eût été d'introduire dans les Ouvrages François le bon goût qui regne dans ceux que les véritables Savans publient en Latin, il faisoit déjà ses vœux pour le succès d'un si beau dessein. La seule chose qu'il désapprouvoit, c'est que l'Auteur eût fait l'apologie de sa méthode. *Il n'y a que des ignorans, disoit-il, qui puissent le blâmer. Et des ignorans, méritent-ils qu'on se donne la peine de se justifier auprès d'eux? Quelque délicatesse qu'il trouvât dans les deux phrases où son Apologie est renfermée, il auroit bien voulu que l'Auteur se fût dispensé de la peine qu'elles ont dû lui coûter. Il lut ensuite ces deux phrases à la com-*

pagnie, & fit remarquer tout ce qu'il y avoit de fin & de délicat dans chaque expression. Je vais les copier, afin que tu puisses juger toi-même du goût de ce Savant.

» Quant aux *Corps* même des cita-
 » tions, ou aux *passages cités*, que j'ai
 » presque toujours exactement rappor-
 » tés dans la Langue des Auteurs qui
 » me les ont fournis, je ne doute nul-
 » lement que leur nombre, leur varie-
 » té, & quelquefois leur longueur, ne
 » me soient reprochés comme un grand
 » défaut & comme une bigarrure in-
 » supportable de langage, par les par-
 » tisans outrés de cette nouvelle &
 » prétendue délicatesse, souvent si af-
 » fectée & si recherchée, qu'elle en est
 » inintelligible. Mais outre que le style
 » décousu, sautillant, & quintessencié
 » de ces Ecrivains d'Epigrammes en
 » prose ne convenoit nullement à un
 » Ouvrage de discussion tel que celui-
 » ci, il est bon que ces Messieurs sa-
 » chent qu'en matiere de Faits on est
 » toujours indispensablement obligé de
 » les prouver solidement, non-seule-
 » ment par les autorités les plus incon-
 » testables, mais même dans les termes
 » les plus clairs & les moins obscurs ;
 » & c'est ce que leur apprendra un fort

128 LETTRES CABALISTIQUES,

» habile homme , qui a très-solidement
 » réfuté , il y a déjà long-tems , leur
 » frivole & peu judicieuse prétention ,
 » & dont je copierai d'autant plus vo-
 » tiers ici la Réponse , qu'il sembleroit
 » l'avoir faite exprès pour moi. »

Je serois trop long , si je voulois te faire part de tout ce qu'il dit pour faire appercevoir le sublime de ce que tu viens de lire. D'abord il pria ces Messieurs de remarquer que le tour en étoit tellement Latin , que sans y rien changer , l'on pouvoit traduire chaque mot François , & faire du total deux phrases Latines. Il en fit même un essai , qui ne réussit pas si mal ; ensuite il s'attacha à faire voir combien de soin il s'étoit donné pour éviter l'obscurité. Il auroit pu se contenter de dire simplement *le corps des citations* ; mais de peur que ce terme ne fût pas entendu de tout le monde , il s'explique plus clairement , & ajoute , ou *passages cités*. Quand il parle de la clarté des preuves qu'on doit employer pour établir des faits , il dit fort judicieusement que *les termes doivent être les plus clairs* ; & comme si ce n'étoit pas assez qu'ils fussent *les plus clairs* , il ajoute immédiatement après , qu'ils doivent encore être *les moins obscurs*. Il fit quantité d'autres

remarques de cette nature , & termina son discours par admirer le sublime des expressions que l'Auteur employe pour définir le style qu'il condamne. Il l'appelle *découfu* , *sautillant* , *quintessencié* , & ceux qui s'en servent , sont des *Ecrivains d'Épigrammes en prose*. Quelle variété d'images ! Que les idées qu'expriment ces termes , sont nobles ! Qu'elles caractérisent admirablement bien le style auquel il en veut ! Pour moi , continuait-il , il me semble que je vois un habit fait à la hâte , qui s'ouvre dans toutes les coutures dès la première fois qu'on le met ; ou bien une pie , qui sautille autour de quelque excrément ou de quelque charogne ; ou un parfumeur , occupé à tirer la quintessence de certaines fleurs qu'il distille ; ou enfin , un Poète qui fait toutes sortes de grimaces pour terminer une Épigramme à sa fantaisie. Il faut être nourri dans le style d'Homère & de Virgile , pour réussir si heureusement dans le choix de ses métaphores. Sans une connoissance parfaite de toute la Nature , il ne feroit pas possible de parler ainsi.

L'enthousiasme avec lequel il parloit , l'empêchoit d'appercevoir que plusieurs personnes de la compagnie n'entroient pas tout-à-fait dans les idées ; mais il n'eut pas de peine à le remar-

quer-lorsqu'il eut cessé de parler. Cependant, comme l'on savoit à quoi s'en tenir, & pour ne lui faire aucune peine, personne ne chercha à le contredire. Un seul lui dit, que la saine disposition de cet Ouvrage ne devoit pas être un préjugé en faveur de l'Auteur; qu'il devoit peut-être tout ce qu'il avoit de bon à cet égard à l'habileté du Copiste, & au bon goût du Correcteur. Ce n'est pas tout-à-fait sans raison que je dis cela, puisque l'Auteur lui-même avoue qu'il doit beaucoup à l'un & à l'autre de ces égards à un des Libraires qui ont imprimé son Histoire. Cette réflexion surprit quelques-uns de ces Messieurs; ils ne pouvoient pas s'imaginer qu'un Écrivain voulût s'abbaïffer à partager la gloire qui lui revient de ses Ouvrages avec le Libraire qui les a fait imprimer. Ils demanderent donc à voir l'endroit du Livre où cet aveu étoit contenu. Voici ce qu'on lut dans une seconde Préface, dont la date est postérieure de trois mois à la première.

» Je dois encore avertir que l'un
 » d'eux (des deux Libraires) savoir
 » M. Jacques Levier, jeune homme
 » d'intelligence & d'acquit, & capable
 » de quelque chose de plus que sa profession, vû la simple routine à laquelle

» elle est maintenant réduite, m'a par-
 » faitement bien secondé dans le besoin
 » que j'ai eu de lui, tant pour la Copie
 » de cet Ouvrage, que pour la Cor-
 » rection de son impression ; & que si
 » le Public le trouve exactement im-
 » primé, il lui en devra en partie l'o-
 » bligation. «

La Lecture de cet article partagea toute l'assemblée, & c'est ici où la dispute commença à s'échauffer au point de m'en faire craindre les suites. Les uns soutenoient que cet aveu étoit sincere, & les autres que c'étoit une pure ironie. Chacun alleguoit des raisons pour soutenir l'opinion qu'il avoit embrassée, & tous ensemble ils faisoient un si grand bruit, que j'avois toutes les peines du monde d'entendre ce qu'ils disoient. Je vais néanmoins tâcher de rappeler ici ce qui fut dit de part & d'autre.

Les premiers prétendoient qu'il n'y avoit rien dans cet aveu qui pût le rendre suspect d'un manque de sincérité. Au fond, les secours que l'Auteur dit avoir tirés de M. *Levier*, se réduisent à bien peu de chose. Il l'a secondé pour la Copie & la Correction de l'Ouvrage, voilà tout ; c'est-à-dire donc que M. *Levier* a copié & corrigé sous les yeux de l'Auteur, qu'il a suivi ses idées,

& que dans la révision il s'est trouvé moins de fautes que si l'Ouvrage avoit été copié & corrigé par un autre. Ces Messieurs ne voyoient rien dans tout cela qui ne pût être vrai à la lettre , & l'Auteur pouvoit fort bien l'avancer , sans rien diminuer de la gloire qui lui est dûe. Pour ce qui regarde le témoignage qu'il lui rend d'être *un jeune homme d'intelligence & d'acquit , & capable de quelque chose de plus que sa Profession* , l'on ne sauroit le rejeter avec quelque apparence de raison , puisqu'il faudroit avoir pour cela des preuves du contraire. D'ailleurs. ne voyez-vous pas , disoient-ils , que M. *Levier* est un *jeune homme* ; que l'Auteur étoit un *homme fait* , & capable de composer des Ouvrages d'érudition dès l'année 1715. que savez-vous s'il n'a point été élevé sous les yeux de l'Auteur ? Dans ce cas les éloges qu'il donne à M. *Levier* , retombant en partie sur lui , ne sauroient être suspects de manquer de sincérité.

Ceux de ces Messieurs qui regardoient tout cela comme une ironie , ne restoient pas sans réplique. Ils faisoient remarquer que la profession de M. *Levier* étoit celle de Libraire , & que si l'Auteur avoit eu réellement dessein de

lui donner des éloges , il les auroit fait
 rouler sur les talens qu'il possédoit pour
 s'en acquitter dignement. Ce ne seroit
 pas donner des éloges à un Médecin ,
 de dire qu'il est très - habile dans le
 Droit , ni à un Général d'armée qu'il
 fait fort joliment de la dentelle. Des
 panégyriques dans ce goût passeront
 toujours pour une satire. Cependant
 les éloges dont il s'agit , sont de ce ca-
 ractère ; il n'y a pas un mot de ses ta-
 lens pour la Librairie , tout roule sur
 son habileté à copier & à corriger. Ces
 deux choses pourroient encore avoir
 quelque rapport avec sa profession , s'il
 les possédoit parfaitement ; mais l'Au-
 teur se garde bien de le dire. Selon lui ,
 M. *Levier* n'est encore en état que de
 seconder un autre ; il ne fauroit tra-
 vailler seul. Semblable aux jeunes ai-
 glons qui apprennent à voler , il a be-
 soin d'être soutenu par sa mere. Une
 nouvelle raison qui leur paroissoit sans
 réplique , étoit la maniere dont l'Au-
 teur ravaloit les Libraires. Il les met
 sans façon au-dessous des Copistes &
 des Correcteurs , qui sont cependant ,
 & les uns & les autres à leurs gages.
 Ceci n'est point une exagération , qu'on
 pese les termes de l'Auteur , & l'on en
 sera convaincu, M. *Levier* , dit-il , est

capable de quelque de chose de plus que sa profession. Et de quoi est-il capable ? L'Auteur le dit sans détour ; c'est de seconder quelqu'un , tant pour la copie , que pour l'impression d'un Ouvrage. S'il avoit parlé sérieusement en donnant des éloges à ce jeune Libraire , auroit-il traité si mal les gens de sa profession ? Ce tour panégyrique seroit des plus nouveaux. Enfin , ils crurent apercevoir dans tout cet article un certain esprit de malignité , incompatible avec la sincérité que les autres y trouvoient. Un jeune Libraire , disoient-ils , devoit être encouragé dans sa profession , bien loin de la ravalier , & de la lui faire regarder comme quelque chose de fort au-dessous de ses talens. Si l'Auteur avoit eu à cœur les intérêts de M. Levrier , jamais il ne lui auroit inspiré du dégoût pour le genre de vie qu'il a embrassé. Chaque trait qu'il lance contre sa profession , fournit une preuve qu'il y a quelque chose de caché sous les éloges qu'il lui donne , & M. Levrier feroit bien de se défier de ces louanges.

Les raisons que les uns & les autres avoient alléguées pour soutenir leur opinion , donnerent naissance à un troisième sentiment. Les partisans de ce dernier prétendoient qu'il étoit l'uni-

que voie de concilier les deux autres ; ils croyoient que l'Auteur par des raisons d'amitié, de protection, & d'autres de cette nature, n'avoit pu s'empêcher de faire une mention honorable de *M. Levier*. Les petits services qu'il lui avoit rendus, lui ont paru propres à le faire connoître du plus beau côté. Il s'est imaginé que tout le monde auroit la même idée de ces services que lui, & que ce seroit le moyen de lui faire une belle réputation. Les hommes sont faits de manière qu'ils croient que ce qu'ils estiment, doit être estimé du tout le monde. L'Auteur fait sans doute beaucoup de cas d'un bon Copiste, & il croit qu'un habile Correcteur est le premier homme du monde ; faut-il être surpris s'il n'a fait entrer que ces deux idées dans les éloges qu'il a donnés à *M. Levier* ? Ceux qui ne font pas le même cas que lui d'un Copiste & d'un Correcteur, trouvent ces éloges ridicules, & y cherchent du mystère ; mais il ne faut jamais juger des idées qu'une personne attache à une chose, par celles que nous y attachons nous-mêmes. Si on le fait, on court risque de se tromper souvent.

Je me suis trop arrêté sur ces bagatelles, sage & savant Abukibak, pour

136 LETTRES CABALISTIQUES,
achever de te rendre compte dans cette
Lettre de ce qui se passa dans cette as-
semblée. J'y reviendrai dans la suite,
& cela fera le sujet de la premiere Let-
tre que je t'écrirai.

Je te salue, en *Jabamiab*, & par
Jabamiab.



LETTRE

LETTRE CLXXI.

**Le Silphe Orômafis, au sage Cabatiste
Abukibak.**

CE que l'on avoit dit jusques-là dans cette assemblée, me parut si peu important, sage & savant Abukibak, que je fus sur le point de quitter la partie. J'allois exécuter mon dessein, lorsqu'un de ces Messieurs qui n'avoit encore parlé que très-peu, prit la parole. *Il me semble, dit-il à l'assemblée, qu'il n'y a qu'une petite partie de ce qui vient d'être dit qui réponde au but de notre institution. Il vaudroit beaucoup mieux que nous examinassions le fond essentiel du Livre, que de nous arrêter à des questions accidentelles qui ne méritent pas seulement notre attention. Je l'ai lu ce Livre, & je puis vous assurer que l'Auteur met son système dans un aussi grand jour qu'il est possible. Je ne veux pas dire par-là qu'il ait touché au but, & que son opinion soit la seule véritable; au contraire j'ai bien des choses à lui opposer, & je suis persuadé que quel-*

Tome VII. *M*

ques-uns d'entre vous n'en ont pas moins. Si vous jugez à propos que nous examinions ses preuves, je vous les rapporterai l'une après l'autre. La compagnie ayant approuvé ce qu'il venoit de dire, il continua ainsi.

» Vous savez tous quel est le système
 » de l'Auteur, il n'est pas nouveau,
 » & a été soutenu par de fort habiles
 » gens; mais aucun n'en avoit encore
 » allégué autant de preuves. Elles se
 » réduisent à six principales, sans comp-
 » ter celles qu'il promet de donner dans
 » une remarque que de certaines cir-
 » constances ne lui ont pas permis de
 » joindre à ce qu'il publie aujourd'hui.
 » La première est tirée de méchans vers
 » Latins qui se trouvent à la fin des
 » *Institutions de Justinien*, imprimées
 » à Mayence par Pierre Schoiffer le 24.
 » Mai 1468. Une ancienne chronique
 » de la ville de Cologne lui fournit la
 » seconde; elle fut imprimée à Colo-
 » gne chez Jean Koelhof en 1489. La
 » troisième est un Extrait que Serra-
 » rius a donné d'une chronique manuf-
 » crite de Mayence. La quatrième, qui
 » est la plus considérable de toutes,
 » se tire du témoignage de *Trithème*.
 » Jacques Wympheling fournit la cin-
 » quième. La sixième enfin est tirée de

» *Salmuth*. A ces six preuves on peut
 » ajouter le Poëme de *Bergullanus*,
 » qui confirme tous les témoignages
 » précédens ; mais afin que vous voyiez
 » mieux l'accord qu'il y a entre l'Hif-
 » toire de *l'Origine de l'Imprimerie*,
 » telle que l'Auteur nous la donne,
 » & ce qu'en disent ces témoins, il est
 » bon que vous les entendiez, & les
 » uns & les autres. » *Là-dessus il lut ce*
 » *que dit l'Auteur, & les témoignages sur*
 » *quoi il se fonde ; ensuite il continua en ces*
 » *termes.*

» La premiere preuve qui avoit échap-
 » pé à tous les Historiens de l'Impri-
 » merie, n'est rien moins que décisive ;
 » elle est si obscure, que ce n'est qu'a-
 » vec peine qu'on apperçoit qu'il s'y
 » agit de cet Art. D'ailleurs, l'Auteur
 » de cette miserable Poësie ne nomme
 » les inventeurs de l'Imprimerie (à sup-
 » poser encore que ce soit d'eux qu'il
 » parle) que par leurs noms de Bap-
 » tême. Il ne fixe ni le lieu, ni le tems de
 » l'invention ; de sorte que cette preuve
 » n'est rien moins que satisfaisante. *La*
 » *chronique de Cologne*, d'où la seconde
 » preuve est tirée, dit expressément
 » que le *Donat* qui avoit été imprimé
 » auparavant en Hollande, donna la
 » premiere idée de l'impression à Gui-

» *Gutenberg*, qui perfectionna ce que
 » l'Imprimeur du *Donat* avoit imaginé.
 » Selon ce témoignage, toute la gloire
 » de *Gutenberg* se borne à avoir per-
 » fectionné ce qui avoit été inventé par
 » un autre. L'on ne peut rien ajouter
 » à la clarté avec laquelle la chronique
 » manuscrite de *Mayence* s'exprime ;
 » mais je demanderois volontiers à
 » ceux qui font tant de cas de son té-
 » moignage, pourquoi ils y ajoutent
 » plutôt foi qu'à la chronique manuf-
 » crite de *Strasbourg*, qui dit que *Jean*
 » *Mentel* inventa l'Imprimerie dans
 » cette ville vers l'an 1440 ? Si cette
 » dernière chronique est suspecte, par-
 » ce qu'elle est intéressée là-dedans,
 » celle de *Mayence* l'est-elle moins par
 » la même raison ? Le témoignage de
 » *Tritheme* qui forme la quatrième preu-
 » ve, a beaucoup de force. Ce n'est
 » point sur des conjectures qu'il se fon-
 » de ; mais sur la narration de *Schoif-*
 » *fer* lui-même. Or, qui pouvoit mieux
 » savoir la véritable origine de l'Im-
 » primerie, qu'un homme qui avoit
 » tant eu de part à cette invention ?
 » Je vous prie cependant de remar-
 » quer que s'il pouvoit être bien inf-
 » truit de ce fait, il étoit aussi inté-
 » ressé à s'en attribuer la gloire. D'ail-

» leurs, s'il est vrai que *Guttemberg*,
 » ou *Fust* eussent volé à un autre l'in-
 » vention de cet art, il y a fort appa-
 » rence qu'ils n'en avoient rien commu-
 » niqué à *Schoiffer*. Ce dernier pou-
 » voit donc dire de bonne foi à *Tri-*
 » *thème* que *Guttemberg* étoit l'inven-
 » teur de l'Imprimerie, & que *Fust* &
 » lui l'avoient perfectionnée. Cet Abbé
 » pouvoit aussi rapporter la même chose
 » avec autant de bonne foi que *Schoiffer*
 » le lui avoit dit. Enfin, ce témoignage
 » de *Trithème* n'a pas plus de force que
 » celui de *Junius* en faveur de *Haerlem*.
 » Il déclare que *Nicolas Galius*, son
 » Précepteur, avoit oui dire plusieurs
 » fois à un certain *Corneille*, Relieur
 » de Livres, que *Coster* avoit inventé
 » l'Imprimerie à *Haerlem*. Il faisoit le
 » détail de toute l'histoire de cette in-
 » vention, ajoutoit qu'il avoit été au
 » service de *Coster*, & qu'il avoit cou-
 » ché fort long-tems avec le nommé
 » *Jean*, qui avoit volé l'invention à
 » leur commun maître. Ledit *Cor-*
 » *neille* n'avoit pas raconté cette his-
 » toire à *Galius* seul; mais encore à d'au-
 » tres personnes, de la bouche de qui
 » *Junius* tenoit la même chose. L'on
 » conviendra sans peine que *Junius* me-
 » rite autant de creance que *Trithème*.
 » Il n'est donc question que de voir si

» le témoignage de *Corneille* est aussi
 » authentique que celui de *Schoiffer* ;
 » je le crois. *Corneille* étoit un bon
 » Relieur , qui n'avoit aucun intérêt
 » que l'Imprimerie eût été inventée à
 » *Haerlem* , ou à *Mayence* ; il lui étoit
 » indifférent que *Coster* , ou *Guttem-*
 » *berg* en eussent l'honneur. Il n'en est
 » pas de même de *Schoiffer* , les rela-
 » tions qu'il soutenoit avec *Fust* , la part
 » qu'il avoit dans toute cette affaire ,
 » forment un petit préjugé contre
 » son témoignage ; préjugé qui ne se
 » trouve point du côté de *Corneille*.
 » Pour ce qui regarde la cinquième
 » preuve , tirée du témoignage de
 » *Wympheling* , il ne me paroît pas
 » qu'on doive y faire beaucoup d'at-
 » tention. *Jacques Menet* a fait voir
 » que cet Auteur qui avoit d'abord par-
 » lé si affirmativement dans deux de ses
 » Ouvrages , ne s'exprime que d'une
 » manière douteuse dans un troisième
 » qui est postérieur à ceux-là. Sans
 » doute qu'il s'étoit mieux éclairci , &
 » que les nouvelles lumières qu'il avoit
 » acquises , l'avoient fait parler avec
 » moins de confiance. Bien loin que le
 » témoignage de *Salmuth* qui forme la
 » sixième preuve , soit de quelque poids
 » il ne fait que contredire les cinq pré-
 » cédens. Il donne toute la gloire de

» l'invention & de la perfection de l'Im-
 » primerie à *Jean Fust*, sans faire au-
 » cune mention des autres. Je me con-
 » tenterai de remarquer sur le Poëme
 » de *Bergellanus* qu'on ne doit pas y
 » faire trop de fond, parce qu'il n'avoit
 » été instruit que par ceux de *Mayence*,
 » où il avoit été Correcteur pendant
 » quelque tems. Il ne paroît pas qu'il ait
 » fait aucune recherche pour s'assurer
 » de la vérité des faits qu'il avance.
 » De toutes ces remarques, je crois
 » être en droit de conclure que l'Au-
 » teur de cette Histoire a allegué tout
 » ce que l'on peut de plus fort pour
 » établir son opinion ; mais que cepen-
 » dant il ne la met pas au-dessus de tout
 » doute. Il a produit tout ce que l'on
 » pouvoit avancer en faveur du système
 » qu'il soutient ; mais on ne peut pas
 » dire qu'il l'ait prouvé. L'on ne sauroit
 » lui en imputer la faute, il faut s'en
 » prendre aux défauts de monumens ;
 » ou bien, ce qui est encore plus vrai-
 » semblable, au malheur qu'il a eu de
 » défendre une mauvaise cause, «

On l'avoit écouté avec beaucoup d'at-
 tention jusques-là ; mais alors on l'in-
 terrompit pour lui faire remarquer que
 tout ce qu'il avoit dit ne prouvoit point
 que l'Auteur eût embrassé un mauvais

système, que s'il vouloit faire voir cela, il devoit en établir un autre qui fût appuyé sur de meilleures preuves. Il avoua que la chose n'étoit pas aisée; qu'il y avoit tant de contrariétés entre ce que l'on trouvoit dans les meilleurs Ecrivains, qu'ils n'oseroit entreprendre de le concilier. Il ajouta que s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie qui fût en état de réussir dans cette entreprise, c'étoit un tel, qu'il pria en même tems de vouloir se charger de ce soin. Tous les autres se joignirent pour lui demander la même chose; de sorte qu'il n'y eut pas moyen de reculer. Après quelques complimens, dictés par sa modestie, il commença ainsi.

» Parmi toutes les villes qui se sont
 » donné l'honneur d'avoir vû naître l'Im-
 » primerie dans leur sein, celles de
 » *Haerlem*, de *Straßbourg* & de *Mayence*
 » me paroissent les mieux fondées dans
 » leur prétention. Je crois même qu'il
 » n'est pas impossible de concilier des
 » systèmes, en apparence si opposés. Il
 » est incontestable que le premier Livre,
 » imprimé avec la date, le nom du lieu
 » & celui de l'Imprimeur que nous
 » connoissons, favorise *Mayence*. Ce
 » premier Livre est un *Pseautier*, à la
 » fin duquel on lit *qu'il a été imprimé par*
 » Jean

» Jean Fust, *Citoyen de Mayence, &*
 » *par Pierre Schoiffer de Gernsheim l'an*
 » *1457. la veille de l'Assomption.* Voilà
 » donc l'Imprimerie établie dans cette
 » ville dès cette année-là; mais selon le
 » témoignage de *Tritheme* & de la *chro-*
 » *nique de Cologne*, ces mêmes Impri-
 » meurs avoient imprimé sept ans aupa-
 » ravant dans la même ville, une Bible
 » Latine qui leur couta des sommes im-
 » menses. Ils l'imprimerent avec des
 » caracteres de fonte, mobiles, & né-
 » gligerent d'y mettre la date, le lieu
 » de l'impression & le nom des Impri-
 » meurs. On ne connoît avec certitu-
 » de aujourd'hui aucun exemplaire de
 » cette Bible. *Salmuth, Haenbruch &*
 » *Tritheme* disent que ces mêmes Im-
 » primeurs avoient imprimé à *Mayence*
 » avant ce tems-là, un *Alphabet*, un
 » *Donat*, qui est une Grammaire à l'u-
 » sage des basses Classes, & le *Catho-*
 » *licon Joannis Januensis*, qui est une
 » compilation de *Grammaire*, de *Rhé-*
 » *torique*, & de *Poétique*, suivie d'un
 » ample *Dictionnaire*; mais ils n'em-
 » ployerent point pour cela des carac-
 » teres mobiles; ce n'étoit que de sim-
 » ples planches gravées, semblables à
 » celles de la Chine & du Japon. Voici
 » donc à quoi tout se réduisoit; c'est
 » qu'on commença à imprimer à *Mayence*

» avant l'année 1450. Voyons maintenant qui furent les Imprimeurs ?

» Tous les Ecrivains qui ont examiné cette affaire avec le plus de soin , conviennent que *Jean Guttemberg* fut celui qui porta cet Art à *Mayence*. Ils ajoutent que ce fut à *Strasbourg* qu'il l'inventa ; c'est ce qu'assure positivement *Wympheling*. Après avoir conçu l'idée de l'Imprimerie dans cette dernière ville , il alla à *Mayence* , où , aidé du secours de *Fust & de Schoiffer* , il la perfectionna au point que nous l'avons vû. Il doit donc passer pour constant que *Guttemberg* apporta l'idée de l'Imprimerie de *Strasbourg* à *Mayence* ; mais comment la conçut-il cette idée ? C'est ici où les Ecrivains sont partagés.

» *Bergellanus* dit que ce fut l'empreinte de son cachet , sur laquelle il observa quelques lettres en relief , & l'attention qu'il fit à un pressoir à vin , qui lui firent naître cette idée. Mais on voit bien que ce n'est-là qu'un simple jeu poétique ; il est donc plus naturel de s'en rapporter aux annales de la ville de *Strasbourg* même. Ces sortes de pièces ne sauroient être suspectes , parce que tout ce qui se met dans les archives d'une ville passe par les mains des Magistrats , qu'on ne sauroit raisonna-

» blement soupçonner de fourberie; leur
 » témoignage est donc authentique dans
 » tout ce dont ils ont pû être informés.
 » Or, ces annales portent que *Jean Men-*
 » *tel*, Citoyen de *Straßbourg*, inventa
 » l'Imprimerie vers l'an 1440. qu'un de
 » ses domestiques découvrit le secret de
 » son maître à *Guttemberg* qui le por-
 » ta à *Mayence*. *Jerôme Gebwiler*, qui
 » vivoit environ soixante-dix ans après
 » le tems de cette invention, confirme
 » la même chose. *Schragius* ajoute
 » que *Guttemberg*, & ceux qu'il s'é-
 » toit associés à *Mayence*, ayant des
 » fonds plus considérables que *Mentel*,
 » imprimèrent plus de Livres, se firent
 » mieux connoître que lui; ce qui don-
 » na lieu de dire qu'ils étoient les inven-
 » teurs de l'Imprimerie. J'ajoute à cela
 » que l'art de *Mentel* ne consistant qu'en
 » des planches gravées, & ceux de
 » *Mayence* ayant bientôt inventé des
 » caractères de fonte mobiles, il n'est
 » pas surprenant qu'on les ait regardés
 » dans le monde comme les inventeurs
 » de la véritable Imprimerie, sans faire
 » mention de ceux qui leur en avoient
 » donné la première idée.

» En prenant pour époque certaine
 » le *Pseautier*, imprimé à *Mayence* par
 » *Fust* & *Schoiffer* l'an 1457. je suis

148 LETTRES CABALISTIQUES ,

» remonté , comme vous voyez , jus-
 » qu'à l'an 1440. qui est à peu près le
 » tems où *Menzel* commença à im-
 » primer à *Straßbourg*. Suivons la mè-
 » me méthode , & examinons si per-
 » sonne n'avoit eu cette idée avant
 » *Menzel*.

» Les cartes à jouer étoient en usa-
 » ge au commencement du XV. siècle.
 » On les fait par le moyen d'une plan-
 » che de bois gravée , sur laquelle on
 » applique le papier , après avoir lége-
 » rement enduit le bois avec une es-
 » pece d'encre. Rien n'approche autant
 » de la premiere Imprimerie que cela.
 » Les essais qu'on en trouve dans les
 » cabinets de quelques curieux , dont
 » on peut voir la notice dans les années
 » 1703. & 1707. des *Transactions Phi-*
 » *losophiques* , prouvent la grande con-
 » formité qu'il y a entre les uns &
 » les autres. Il est vrai que tous ces
 » Livres , imprimés avec des planches
 » de bois , ne portent avec eux au-
 » cune date qui fixe l'année de leur
 » impression , & qu'on n'y voit ni le
 » nom de l'Imprimeur , ni le lieu où ils
 » ont été imprimés. Si l'on avoit eu
 » cette précaution , la question que
 » nous examinons seroit bientôt dé-
 » cidée : mais il faut savoir que ces
 » premiers Imprimeurs cachotent avec

» soin leur art, parce qu'ils vendoint
 » leur impression comme une copie
 » faite à la main ; ce qu'ils n'auroient
 » pas osé faire, s'ils avoient divulgué
 » la maniere dont ils s'y prenoient.
 » Vous me demanderez sans doute s'il
 » n'y a aucun moyen de fixer le tems,
 » le lieu & le nom des Imprimeurs de
 » tous ces livres, faits avec des plan-
 » ches gravées. Je vous avouerai que
 » la chose n'est pas aisée, parce qu'ils
 » ne sont pas tous sortis de la même
 » presse, ni dans le même tems. Voici
 » cependant à quoi il me semble qu'on
 » peut s'en tenir.

» L'Auteur de la *chronique de la sain-*
 » *te ville de Cologne*, dit que *Guttem-*
 » *berg* employa depuis l'an 1440. jus-
 » qu'à l'an 1450. à perfectionner l'i-
 » dée qu'il avoit conçue de l'Imprime-
 » rie. Comme il ne savoit point que
 » cet homme eût apporté cet art de
 » *Strasbourg*, & que d'un autre côté il
 » savoit qu'avant 1440. on avoit impri-
 » mé des *Donats* en Hollande, il
 » ne balance point à assurer que c'est
 » un exemplaire de cette impression qui
 » donna à *Guttemberg* la premiere idée
 » de l'Imprimerie. Ce témoignage de
 » la *chronique de Cologne* est confirmé
 » par celui de *Mariangelus Accursius*.

150 LETTRES CABALISTIQUES ,

» Je crois donc pouvoir conclure de
 » ces deux autorités qu'on imprimoit
 » en Hollande avec des planches de bois
 » avant l'an 1440. Or, puisque ni les
 » annales de *Straßbourg*, ni ceux qui
 » ont écrit en faveur de *Mayence*, ne
 » disent point qu'on ait imprimé dans
 » ces deux villes avant 1440. il faut
 » nécessairement convenir que l'Impri-
 » merie avec des planches de bois, a
 » été en usage en Hollande avant que
 » d'être établie dans ces deux villes.
 » Voilà, Messieurs, d'où sont sortis
 » toutes ces grossières Editions qu'on
 » garde par curiosité, & qui sont sans
 » date & sans lieu d'impression. L'on
 » conserve encore deux Livres ainsi
 » imprimés à *Haerlem*; l'un en Latin,
 » & l'autre en Hollandois. La Langue
 » dans laquelle ce dernier est écrit,
 » fournit une preuve bien forte qu'il
 » a été imprimé en Hollande. Quelle
 » apparence qu'on eût imprimé en Al-
 » lemagne un Livre en Hollandois?
 » L'on ne peut pas dire qu'il ait été
 » imprimé après la rupture de *Gut-*
 » *temberg* & de ses associés, qui arriva
 » en 1455. car alors l'on n'imprimoit
 » plus avec des planches de bois; mais
 » avec des caracteres de fonte, & mo-
 » biles. Quelle époque lui assignera-t-on,

» si l'Imprimerie n'a été connue en
 » Hollande qu'après l'arrivée de *Gut-*
 » *temberg* à *Haerlem* ! L'on peut donc
 » regarder comme une chose très-pro-
 » bable , qu'on imprimoit en Hollande
 » avec des planches de bois avant l'an
 » 1440. mais dans quelle ville de ce
 » pays y avoit-il une Imprimerie ? Il
 » n'y a qu'une voix là-dessus ; tous
 » conviennent que s'il y en avoit une,
 » elle étoit à *Haerlem*, & que celui
 » qui imprimoit, se nommoit *Laurent*
 » *Coster*.

» Je viens de vous faire voir que
 » *Laurent Coster*, bourgeois de *Haer-*
 » *lem*, a imprimé avant que *Mentel*
 » imprimât à *Straßbourg*, & *Guttem-*
 » *berg* à *Mayence* : il me resteroit à
 » vous faire l'histoire de ce premier Im-
 » primeur, de la manière dont il inventa
 » cet art, & comment il fut porté
 » tout d'un coup à *Straßbourg* ; mais je
 » suis persuadé qu'il y a dans la com-
 » pagnie des personnes plus capables
 » de remplir cette tâche que moi. Ceux
 » de ces Messieurs qui se sont attachés
 » à l'examen de ce point particulier de
 » *l'Histoire de l'Imprimerie*, peuvent
 » vous en instruire beaucoup mieux
 » que je ne pourrois le faire. Je leur
 » en laisse donc le soin, persuadé

» qu'ils auront assez de complaisance
 » pour nous faire part de leurs lumie-
 » res. «

Tu juges bien, sage & savant Abukibak, que cette question étoit devenue trop intéressante pour la compagnie, pour perdre l'occasion de s'éclaircir pleinement là-dessus. On invita ceux de ces Messieurs, que celui qui venoit de parler, avoit en vûe, à achever d'approfondir cette matiere. Tous étant persuadés qu'ils ne s'acquitteroient pas moins bien de leur tâche que les précédens, l'un d'eux continua ainsi.

» Laurent *Coster* étoit d'une famille
 » Patricienne de *Haerlem*. Il étoit un
 » de ces génies profonds, à qui la moin-
 » dre ouverture fournit de grandes
 » idées. Un jour qu'il se promenoit
 » dans un bois qui est aux portes de la
 » ville, le hazard voulut qu'il ramassât
 » un morceau de l'écorce d'un hêtre.
 » Peut-être que pensant à autre chose,
 » il serra dans sa main ce qu'il venoit
 » de recueillir. Vous n'ignorez pas,
 » Messieurs, que les petites pieces d'é-
 » corce, séparée les unes des autres,
 » sont toujours raboteuses, & il y a
 » souvent des vermouluures de différen-
 » tes figures. Le même hazard qui lui
 » avoit fait ramasser cette écorce, fit

» qu'en ouvrant sa main il jetta les yeux
 » dessus, & apperçut qu'elle y avoit
 » tracé de certaines figures ; peut-être
 » représentoient - elles des Lettres.
 » Quoiqu'il en soit, ces figures lui fi-
 » rent concevoir l'idée de l'Imprime-
 » rie. Il façonna lui-même des caracte-
 » res, & fit l'essai de quelques lignes.
 » Cela lui ayant réussi, il conçut de
 » plus grandes idées. Il vit bien qu'il
 » n'étoit pas possible d'imprimer des
 » Ouvrages un peu grands avec ces
 » caractères façonnés à la main. Les
 » planches dont on se servoit pour im-
 » primer les cartes, lui firent naître l'i-
 » dée d'en graver de pareilles pour im-
 » primer des Livres. Du projet à l'exé-
 » cution il n'y a pas loin chez un hom-
 » me du caractère de *Coster*. Il fut aidé
 » dans cela par son gendre, & imprima
 » ensuite non-seulement des *Alphabets*,
 » mais encore un *Donat*, le *Miroir du*
 » *Salut humain*, & sans doute d'autres
 » Livres que nous ne connoissons pas.
 » Il me seroit difficile de fixer l'année
 » dans laquelle il fit ses premiers essais.
 » *Scriverius* & *Boxhornius* ne se sont
 » peut-être pas tant écartés du vrai
 » quand ils on dit, l'un l'an 1420. &
 » l'autre 1428. ou 1430. Ce qui est sûr,
 » c'est que comme on l'a déjà remar-

» qué , la Chronique de Cologne & *At-*
 » *cursius* attestent qu'on avoit des
 » *Donass* , imprimés en Hollande avant
 » 1440. Je ne dirai rien du témoignage
 » assez douteux d'un Rabbin , qui assu-
 » re avoir vu un Livre imprimé en
 » 1428.

» L'on a déjà rapporté ci-dessus le
 » témoignage d'un vieux Relieur de
 » *Haerlem* , qui assuroit que *Coster* avoit
 » été volé par un de ses garçons Im-
 » primeurs. Cet homme se nommoit
 » *Jean* , & se retira avec quelques-unes
 » des planches gravées de son maître,
 » dans le dessein de profiter de cette
 » invention pour son compte particu-
 » lier. L'on a soupçonné, sans beau-
 » coup de fondement cependant , que
 » ce *Jean* étoit *Fust*. Pour moi, j'ai une
 » toute autre idée , & je crois que c'é-
 » toit *Jean Mentel*. Les raisons que ce
 » vieux Relieur avoit pour croire que
 » ce voleur étoit *Fust* , n'étoient que des
 » conjectures, fondées sur le bruit qui
 » s'étoit répandu que *Jean Fust* avoit
 » inventé l'Imprimerie à *Mayence*. En
 » falloit-il davantage pour lui faire con-
 » clure que son voleur , qui s'appelloit
 » *Jean* , s'étoit retirée dans cette ville ?
 » S'il avoit sù qu'un autre *Jean* , établi
 » à *Strasbourg* , avoit exercé cet art

» avant le *Jean de Mayence*, il auroit
 » sans doute raisonné tout autrement,
 » & n'auroit pas hésité à assurer que c'é-
 » toit celui-là qui avoit volé l'honneur
 » de l'invention à son Maître.

» Si vous joignez ce que je viens de
 » dire avec les autres réflexions qui ont
 » été faites en votre présence, vous
 » verrez que l'Imprimerie a été inventée
 » à *Haerlem*, qu'elle passa ensuite à
 » *Strasbourg*, & de-là à *Mayence*. Cha-
 » cun des Imprimeurs tenant son travail
 » secret, on ne soupçonnoit pas même
 » qu'il y eût un pareil art au monde :
 » on ne l'apprit que par la rupture de
 » *Guttemberg* & de ses associés : mais
 » comme cette rupture éclata à *Mayen-*
 » *ce*, & que les Imprimeurs de cette
 » dernière ville avoient beaucoup per-
 » fectionné cet art, on ne parla d'abord
 » que d'eux, & on les regarda com-
 » me inventeurs. Ce ne fut qu'en re-
 » montant à la source, come nous avons
 » fait, qu'on se forma des idées plus
 » distinctes de toute cette affaire. On
 » ne le fit pas même d'abord ; ce qui fut
 » la cause que ceux de *Mayence* ont
 » été assez long-tems en possession de
 » cet honneur, & que bien des person-
 » nes croient encore aujourd'hui qu'on
 » ne sauroit les en priver sans injustice.

156 LETTRES CABALISTIQUES ,

» Mais j'espère qu'après les discussions
 » dans lesquels nous venons d'entrer ,
 » il n'y a personne dans cette assemblée
 » qui ne soit convaincu que cette pré-
 » tention de *Mayence* , aussi bien que
 » celle de *Strasbourg* , est très - mal
 » fondée. «

Cet homme , illustre Cabaliste , ajouta encore diverses choses pour soutenir cette opinion ; mais je ne crois pas devoir m'y arrêter. J'ajouterai seulement la réflexion qui fut faite par un de ces Messieurs , (au sujet des voyages de *Guttemberg* après la séparation de la Société. D'abord il alla à *Strasbourg* , ensuite il vint à *Haerlem*. D'où vient le choix de ces deux villes plutôt qu'aucune autre ? Il semble qu'il y ait eu du dessein en cela. Il alla à *Strasbourg* , parce qu'il crut pouvoir former un établissement avec *Mentel* , de qui il tenoit son art ; mais peut-être en fut-il rebuté , & que celui-ci ne voulut rien avoir à faire avec un homme qui étoit complice du vol qui lui avoit été fait. Quoiqu'il en soit , il quitta *Strasbourg* pour aller à *Haerlem*. Il y a apparence qu'il avoit eu le vent que *Mentel* n'avoit pas été plus fidèle à son maître , que le valet de *Mentel* ne l'avoit été au sien , & que *Haerlem* étoit le lieu où l'Imprimerie avoit pris naissance. Comme lui & ses

associés avoient beaucoup perfectionné cet art, il ne douta point qu'il ne fût bien reçu de *Coster*. On ne fait point s'il se trompa dans ses conjectures ; ce qui est bien sûr, c'est qu'il quitta encore *Haerlem*, retourna à *Mayence*, & est mort au service d'*Adolphe de Nassau*.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE CLXXII.

Ben Kiber au Cabaliste Abukibak.

DEPUIS quelques jours, mon cher Abukibak, je me suis trouvé l'humeur tout autre qu'à l'ordinaire. Tu me l'as connue autrefois enjouée, & même badine ; tout à coup elle est devenue sombre, & j'ai craint de tomber dans la mélancolie. Comme je connois la cause & les conséquences de ce dérangement, j'ai recouru promptement au remède, qui est l'unique dans ces sortes de maux. Ce remède est, comme tu le fais, le divertissement & la joie ; il opere toujours avec efficace. Personne ne l'ignore, mais tout le

monde n'en connoît pas la recette.

Le grand art de préparer ce spécifique, est de consulter le caractère & l'esprit des malades. Il y en a qui ne font que corps & que matiere. A ceux-là, quand on me consulte, j'ordonne l'exercice, le carosse, le cheval, les promenades. Un Petit-maître se guérit à cabrioler, une jeune fille à s'entendre dire des douceurs, une vieille à sermonner la jeunesse, une maîtresse à gronder sa servante, l'homme de Cour à faire le pied de grue au Palais, & le courtaut de boutique à se parer d'une épée à la Comedie.

Toute l'habileté des Médecins qui ont la vogue, consiste à savoir faire ce discernement, qui est pour eux la vraie *diagnostique*. Au lieu que les autres, séduits par l'autorité d'*Hyppocrate* & de *Galien*, s'amusent à tâter le pouls, à lire dans les yeux, à examiner les urines. Ceux-ci ne s'arrêtent qu'à étudier l'air & la contenance de leurs patients. A la maniere de porter sa perruque, de se tenir sur ses pieds; de saluer, d'ouvrir sa tabatiere, de mettre ses rubans, d'arranger sa coëffure, & de faire jouer son éventail, ils pénètrent d'abord les sources de la maladie, & les dissolvans qu'il y faut appliquer. Voyent-

ils dans la ville une Belle en langueur , la diagnostique leur dit que la Dame s'ennuie auprès d'un époux , & qu'il faut prescrire les eaux de *Bourbon*. En voyent-ils une autre qui déperit à vue d'œil en Province , ç'en est assez pour leur apprendre qu'il faut ordonner l'air de *Paris* , la fréquentation des spectacles , & l'assiduité aux *Tuilleries*.

C'est ainsi que se doit traiter cette prodigieuse quantité de pures machines qui forment la multitude dans les Sociétés humaines. Mais la méthode ne vaut rien pour des êtres qui sont d'un rang supérieur , comme toi & moi , par exemple , mon cher Abukibak ; c'est-à-dire pour de vrais Philosophes qui n'ont de goût que pour les Sciences , & qui ne tiennent à l'homme que par une misérable figure dont ils n'ont encore pû se défaire. Les gens de cette espèce , rare en tous sens , font un monde à part sur la terre. Singuliers en tout , ils ont leur façon de penser , d'agir , de parler , de s'habiller même , & de faire les choses les plus communes tout autrement que ne les fait le vulgaire. Cela fait à la vérité que la foule grossière a cru devoir établir pour maxime constante , qu'il n'y a point de grand esprit qui n'ait quelque grain de

folie. Mais est-ce aux fous à juger des sages , & ces derniers seroient-ils ce qu'ils sont , si leurs allures n'étoient pas distinguées ?

Les loix de cette singularité universelle s'étendent jusqu'aux divertissemens qui sont nécessaires pour la santé. Il en faut pour l'élite des Savans de tout autres que pour la populace qui remplit les champs & les villes. Ils s'ennuient à la mort de ce qui enchante les autres. Ils bâillent au plus beau concert de Musique : ils dorment aux conversations les plus legeres : ils tombent en défaillance à la vûe des dés & des cartes. Tout cela n'est point assez gai pour eux , parce qu'il leur paroît trop bas & trop indigne. Pour recréer leur esprit , il faut toujours quelque objet qui l'occupe , & ce n'est tout au plus qu'en descendant de la région la plus élevée des Sciences , à la moyenne ; qu'une ame , comme la leur , s'amuse & se délasse.

Je t'apprendrai , mon cher Abukibak , ce qui est arrivé depuis peu en ce genre à notre illustre & bon ami *Pharzanmelék*. Il étoit allé à *Rome* dans l'espérance d'y faire de nouvelles découvertes. N'y trouvant rien de ce qu'il y cherchoit , & ne pouvant se résoudre à perdre son
tems ,

tems , comme le font tous les étran-
 gers , à visiter les Eglises & les Palais ,
 il se promenoit tristement dans les rues.
 Le Bibliothécaire d'un Cardinal qui
 l'observoit , & qui crut voir quelque
 chose de sinistre dans sa rêverie , en fut
 touché de compassion , & crut que
 l'humanité l'engageoit à ne pas aban-
 donner ce malheureux à son désespoir.
 Prenant donc un prétexte pour l'abor-
 der , *Monsieur* , lui dit-il , *vous avez*
toute la mine de n'avoir ici que peu d'ha-
bitudes ; & si je ne me trompe à votre
air , quelque affaire chagrinante doit vous
y avoir attiré. Pardonnez ma curiosité ,
elle peut vous paroître suspecte , mais
elle n'est que généreuse. Je suis en état
de vous rendre service. Honorez-moi de
votre confiance , je vous en conjure. Ces
dernieres paroles reveillerent Pharzan-
mek , & lui firent comprendre l'équi-
voque que sa mélancolie avoit causée.
Monsieur , répondit-il , *je vous suis obli-*
gé d'une façon si prevenante , & si gra-
cieuse. Quoique je connoisse peu l'Italie ,
je me défierois de tout autre ; mais je
me suis assez attaché de tout tems à l'é-
tude de la physionomie pour lire dans
vos yeux toute la générosité de votre
cœur. Je n'ai point de mauvaises affai-
res ; il est seulement vrai que je m'ennuie

*extrêmement dans cette ville , parce que j'y suis loin de mon cabinet. De votre cabinet ! s'écria l'obligeant Italien. Il ne vous faut que des Livres ? Faites-moi l'honneur de me suivre dans ce Palais. J'ai sous ma garde ceux de son Eminence le Cardinal P***. Vous aurez à choisir. Là-dessus ils entrent tous deux , & la Bibliothèque étant ouverte , Voici , Monsieur , dit le Romain , de quoi vous contenter. Il y a de tout. Que voulez-vous ? Dans l'état où je suis , répondit le voyageur , je n'ai besoin que de quelque lecture qui me divertisse. Oh ! je vous entends , repliqua le Bibliothécaire , vous cherchez des Ouvrages de goût , d'imagination , de bel esprit. Tournez les yeux de ce côté , vous y en trouverez dans toutes les Langues. Aristophané , Cervantes , Catz , Bocace , la Bruyere , Machiavel. Fi , Monsieur , repartit brusquement Pharzanmelek ; est-ce que d'honnêtes gens se divertissent à lire ses bagatelles ? Pour desennuier des gens de mon caractère , parlez leur , par exemple , de la Polyglotte. Si vous l'aviez ici , je vous conjurerois de m'en prêter un Volume. C'est dans des Livres comme celui-là , que je reprends ma gaieté lorsque des études plus sérieuses l'ont altérée. Soit fait , répondit l'Italien en souriant ; je*

connois pourtant bien des personnes qui regarderoient un Tome de la Polyglotte comme une lecture, plus propre à nourrir la mélancolie qu'à la chasser.

Ce Bibliothécaire jugeoit trop de l'étranger par lui-même. Il ignoroit que les Savans du premier ordre ressemblent en fait de Sciences, aux *Moscovites* en fait de liqueurs. Ces derniers, accoutumés à l'eau de vie, assaisonnée d'esprit de vin & de poudre à canon, croyent descendre fort bas, & faire une grande diète, lorsqu'ils se réduisent au *Tockai* & au *Bourgogne*. Les autres, de même habitués avec le Monde élémentaire, & liés par un commerce intime avec les *Silphes* & les *Gnomes*, trouvent que pour eux; tout ce qui est au-dessous n'est que pur amusement. A peine la *Sténographie* de *Trithème*, la *Magie naturelle* de *Porta*, les *Subtilités* de *Cardan*, & tant d'autres Ouvrages pareils leur paroissent-ils mériter par amusement un regard. Un fameux *Anglois*, nommé *Hyde*, les imitoit de fort loin. Lorsque quelqu'un entroit dans la Bibliothèque publique d'*Oxford*, il se croyoit perdu de réputation, si l'on ne l'y surprenoit qu'avec un Manuscrit *Hébreu* ou *Arabe* à la main. Il falloit pour son honneur que

164 LETTRES CABALISTIQUES,
ce Manuscrit fût pour le moins *Chinois*
ou *Moungale*.

C'est dans ce goût-là , mon cher Abukibak , que je prends le grand spécifique pour ranimer les esprits. En guise d'*élixirs* & de *sels volatils* , au lieu de la Cabale Philosophique qui est notre aliment ordinaire , je me suis jetté dans la Cabale des *Juifs*. Pour des gens comme nous , ce n'est-là qu'un vrai badinage ; il ne s'y agit que de quatre ou cinq Alphabets mystérieux à étudier. Dès que l'on connoît ses lettres , & que l'on fait les compter , les peser , les transposer , les combiner , en un mot dès que l'on fait lire , il n'y a plus , ni dans la Nature , ni dans la Religion , de mysteres qui ne se dévoilent ; il n'y a plus rien qui ne soit de plein-pied.

Mais je t'avouerai que de tous ces Alphabets de la Cabale *Juive* , le plus curieux & le plus amusant est le *Céleste*. Chaque étoile est une lettre ; ces étoiles , selon leurs positions différentes , composent des mots , & chacun de ces mots forme dans le Ciel une loi , ou si l'on veut , un oracle qui décide de tout ce qui se fait sur la terre. Lors donc que l'on fait lire dans ce beau Livre , on y apprend tout ce que font les hommes , & l'on y découvre jusqu'aux cho-

ses les plus cachées. On y voit ce qui se passe dans le cabinet des Princes , dans les cercles & dans les ruelles. Quelles scènes ! Quel spectacle ! Et que les hommes sont heureux de ce qu'il y a si peu de gens assez habiles dans cet Alphabet céleste , pour y lire à Livre ouvert quand ils veulent !

Pour moi , qui ai cette habileté , je ne connois point de passe-tems plus agreable. Chaque constellation ayant sa direction sur les divers pays du Monde , je me promene légèrement de l'*Europe* en *Asie* , de la *Chine* en *Espagne* , & dans une belle nuit j'apprends tout ce que ma curiosité me suggere. Ici je vois un Philosophe , qui , tout en débitant les plus belles leçons sur le mépris des richesses , se dépite en secret de ce qu'un Financier de son voisinage peut avoir des pêches & des melons avant lui. Là j'apperçois un grand Seigneur , qui , parlant sans cesse de ses titres , de sa maison , de sa naissance , s'encanaille avec des gueuses pour la débauche , & avec des filous pour le jeu. Un moment après , j'examine l'état du Parnasse , & je ris de bon cœur de certains barbouilleurs de papier , qui se plaignent amèrement du mauvais goût de leur siècle , & qui s'obstine à se

croire de beaux-esprits , par la seule raison qu'ils auroient grande envie de le devenir. Je me donne ainsi la comédie la plus complete & la plus charmante qu'il puisse y avoir. Le Théâtre est superbe ; les décorations sont brillantes ; les personnages , tels qu'il me plaît , depuis le Sceptre & la Thiare jusqu'au Froc & la Houlette ; & les caracteres diversifiés à l'infini , quoique parfaitement naturels.

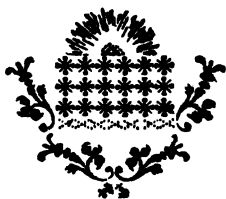
Je fais que les ignorans se moquent de cette Science Cabalistique. Ils prétendent que tout y est arbitraire , que l'Alphabet en est inventé à plaisir , que l'étoile dont on fait un A. l'on pourroit de même en faire un S. & que par conséquent on y pourroit lire de tout autres mots que ceux que l'on prétend y trouver ; mais ceux qui font cette objection , ne prennent pas garde qu'il est universellement établi dans l'usage commun , que l'on bâtit les systèmes les plus certains sur les principes les plus incertains. Entrez dans un Caffé , par exemple. A cette table on règle définitivement la paix & la guerre ; on entre en campagne ; on bat les ennemis ; on pousse jusques-là les conquêtes ; on prédit enfin tout ce qui se fera , & tout ce qui ne se fera pas dans l'année. A

cette autre on décide souverainement , & comme en dernier ressort , du mérite & du démerite des actions humaines ; on a sûre que tel négociant n'a fait banqueroute que par sa mauvaise conduite , que tel Abbé n'est devenu Evêque que pour avoir été l'intendant des menus plaisirs de quelque Princesse ; ou que telle Dame ne caresse si tendrement son bichon que faute de mieux. Mais les premiers connoissent-ils le penchant du Prince , les intentions du Ministre , les intrigues du cabinet ? Les autres ont-ils examiné les comptes du négociant , suivi tous les pas de l'Abbé , ou lû dans le cœur de la Dame ? Point du tout ; par rapport aux principes , ce n'est chez eux qu'extrême incertitude , ou qu'ignorance parfaite. Les conséquences qu'ils en tirent , ne laissent pas d'être toujours la vérité toute pure.

Ceci me rappelle , mon cher Abukibak , la question que j'ai souvent oui agiter. On demande quelle est la profession la plus répandue , & celle dont il y a le plus de gens dans le Monde ? Les uns sont pour la Théologie , les autres pour la Jurisprudence , & la plupart pour la Médecine. De tous les côtés il y a de bonnes raisons , vous

trouvez par-tout une foule de gens qui veulent assujettir la Religion des autres à la leur, ou qui viennent vous donner dans les affaires épineuses des conseils qu'on ne leur demande point, ou qui ont des remèdes infailibles pour quelque mal que ce soit. Quant à moi, je croirois que la Cabale Juive l'emporte sur toutes les professions. Il n'y a presque pas un seul homme qui ne soit Cabaliste dans sa manière de juger du prochain ; il s'y fait au gré de ses passions un système tout capricieux & tout arbitraire, il ne prononce pourtant jamais qu'avec assurance.

Je te salue, sage & savant Abukibak, porte-toi bien.



L E T T R E C L X X I I I .

Astaroth au studieux Ben Kiber.

IL faut, studieux ben Kiber, que je te fasse part d'un voyage que je viens de faire autour du Monde. Je m'y suis proposé pour fin générale, non de séduire les hommes, ou de les rendre plus méchans qu'ils ne le sont d'eux-mêmes; mais de voir s'ils sont encore ce qu'ils étoient autrefois, & si leurs vices nationaux ne sont point changés depuis quelques siècles. Avec mes dons acquis & naturels, rien ne m'est plus facile que des épreuves semblables. Je possède parfaitement toutes les Langues, & les parle de même. Dans un clin d'œil je me transporte d'un lieu à l'autre par la legereté du corps aérien qui me reste toujours lorsque je me dépouille de la figure humaine que j'avois empruntée. Quant il me plaît de reprendre cette dernière, je me fais homme ou femme, jeune ou vieux, comme cela me convient. Mes habits, faits par art de Fée, sont toujours & par-

tout à la mode ; de sorte que je ne suis étranger nulle part , à moins que je ne veuille bien l'être : & par parenthese , cela m'arrive fort rarement , car il y a peu de Nations où la qualité d'étranger ne soit pas à charge. Je ne connois même gueres que la *France* , où cela ne soit point.

Après ce que je viens de dire de ma maniere de voyager , tu conçois aisément que ma relation sera dans un tout autre goût que celle de Dampierre , de l'Abbé de Choisi , & de tant d'autres semblables. Je t'épargnerai la description des caps , des promontoires , des basses , des havres , des poissons de mer , des tempêtes & des vents alisés. Je fais que tout cela t'ennuie , & à dire le vrai , cela m'ennuyeroit aussi bien fort , si par malheur j'étois condamné à le lire. Qu'il puisse être de quelque usage , je ne voudrois pas le nier ; mais que la lecture en soit fort divertissante , c'est ce que je ne saurois penser , quelque stupide que soit le Lecteur. Toute la grace que l'on peut faire aux Auteurs qui s'amuse à ces riens-là , c'est de croire qu'ils ont écrit , ou pour marquer leur exactitude , ou pour dresser des Cartes marines.

Pour éviter un autre défaut des mé-

mes Ecrivains, je ne m'arrêterai point non plus à mille choses que d'autres ont mille & mille fois repetées. C'est, à mon avis, un désagrément insupportable de relire en cinq ou six Ouvrages la route qui mène de *Constantinople* à *Jérusalem*, ou du *Caire* à la *Mecque*, & par conséquent les Caravanferas, les Eglises, les Mosquées, les habits, & les mœurs des habitans. Comme ta Bibliothèque est bien fournie, je te suppose bien instruit de tout ce que je pourrois te dire en ce genre, & je vais uniquement me borner à quelques particularités que les coureurs qui m'ont précédé, n'ont pu savoir, ou qui ont échappé à leur diligence.

Je te dirai donc d'abord que traversant en l'air les vastes espaces de la mer du Sud, j'apperçus une isle de médiocre grandeur, que je croiois déserte, & qui me parut habitée. Je me souvenois très-bien que faisant la même route, il y a deux à trois cens ans, je n'y avois pas découvert la moindre trace de créatures humaines. Au lieu de cette ancienne solitude, je vis des champs cultivés, des bourgs, des villes, & toutes les apparences d'un petit Etat formé par des hommes. La nouveauté de l'objet me surprit, & la curiosité suivit de

172 LETTRES CABALISTIQUES,
près la surprise. Je conçus tout aussi-tôt
le dessein de considerer de près cette
colonie, & d'examiner si ce peuple,
d'une origine si récente, & par sa situa-
tion si séparé du reste du monde, res-
sembleroit à ceux du continent. Voici
de quelle maniere je m'y pris pour ten-
ter l'aventure.

Voyant, non loin de la mer, & dans
le milieu d'un petit bois, une espee de
cabane qui me paroissoit assez propre,
je crus que je ne pouvois mieux m'a-
dresser pour prendre langue, avant que
d'entrer plus avant dans le pays. Mais
comme j'appréhendai que ma présence
n'effarouchât celui qui vivoit dans cette
retraite, -si quelque raison d'humanité
ne me le rendoit pas accessible, je fei-
gnis d'être un malheureux voyageur qui
venoit de faire naufrage sur la côte pro-
chaine. Avec des habits, encore dégout-
tant de l'eau de la mer, un visage dé-
fait, des genoux tremblans, & toute
la mine extérieure d'un homme acca-
blé de fatigue & de douleur, je me
présentai à l'entrée du bosquet, où je
vis un bon vieillard qui prenoit le frais
sous ces arbres. A sa vûe je me jettai à
terre, & joignant les mains, en ac-
compagnant de tristes gemissemens une
humiliation si profonde, je lui marquai

par ces signes muets l'extrême besoin où j'étois de son assistance. Il comprit ce que je voulois lui dire, & courant pour me relever, *Frere*, me dit-il en Chinois, *Soyez le bien venu ; je vous plains. Entrez chez moi, vous y trouverez du secours. Je suis logé à l'étroit, mais quelque petite que soit ma demeure, il y a toujours place pour des infortunés comme vous.* Je le remerciai très-humblement dans la même Langue, & charmé qu'il fut de m'entendre, je crus remarquer que cette communion de langage ajouta quelque chose à la vivacité de sa compassion naturelle.

Dispenses-moi, studieux ben Kiber, de te décrire la réception qu'il me fit dans sa maisonnette. Il n'y oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus tendre & de plus gracieux pour me remettre & pour me consoler ; mais tu t'imagines aisément qu'il voulut savoir mon histoire, & que je ne pus lui refuser cette satisfaction. Je lui dis que j'étois Chinois de naissance ; que m'étant jetté de bonne heure dans le commerce, j'avois acquis par ce moyen la connoissance de quelques Européens qui m'avoient mis en tête de voyager comme eux, afin de faire une plus grande fortune ; que je m'étois embarqué dans l'un de leurs

vaisseaux qui alloit au Perou, d'où je comptois de passer en Hollande, afin de retourner ensuite à la Chine, en faisant le tour de l'Afrique; que notre vaisseau venoit de donner contre un rocher sur les côtes de cette isle; que je croyois être le seul qui se fût sauvé de tout l'équipage, & qu'en perdant tout mon bien, je m'estimois heureux d'être tombé dans une isle, dont les habitans étoient aussi humains que je le venois d'éprouver.

- La fin de mon discours l'attendrit, & je m'apperçus de quelques larmes qu'il retenoit avec peine. Je crus d'abord qu'il les donnoit beaucoup moins à mes louanges qu'à mes disgrâces; mais il ne me laissa pas long-tems dans l'erreur. *Mon Fils*, me dit-il, je vois bien que cette isle vous est encore inconnue. Les habitans n'en sont pas à beaucoup près si humains & si vertueux que vous le présumez; peut-être même n'y a-t-il point de Nation plus mechante. Ma retraite en est une preuve, je n'ai trouvé que ce seul moyen pour passer dans quelque repos le reste de mes jours. Il regne parmi nous tant de scélératesse, qu'il m'a fallu fuir pour jamais les bourgs & les villes; heureux encore si dans mon Hermitage je pouvois ignorer ce qui se fait dans le Mon-

de ! A ces mots , les larmes qu'il avoit jusqu'alors contraintes , coulerent en abondance , & saifissant avec politesse l'occasion qu'il me présentoit lui-même de le faire parler , je lui témoignai mon étonnement de ce qu'il me disoit , & le priai de m'apprendre comment il étoit possible que dans un pays qu'il me disoit si corrompu , je trouvasse pour ma première rencontre un si honnête homme. *Mon Fils* , répondit-il , *je suis à présent trop ému pour vous satisfaire ; renvoyons ce récit à demain. Vous avez besoin de repos , voilà un lit que je vous ai préparé. Dormez tranquillement ; & je tâcherai , s'il se peut , d'en faire autant dans le mien.*

Je me levai dès la pointe du jour , & trouvai mon hôte debout ; il faisoit du chocolat , & m'ayant demandé comment je me portois après les chagrins & les peines de la journée précédente , il me fit prendre avec lui deux tasses de cette liqueur. Je lui réitérai mes remerciemens , & l'assurai que je ne sentois plus d'autres maux que les siens ; que ce qu'il m'en avoit dit la veille m'avoit occupé toute la nuit , & que j'étois dans une extrême impatience d'en savoir davantage , afin que je pusse , ou le consoler , ou m'affliger autant que je

le devois avec lui, pour lui témoigner toute ma reconnoissance. *Je le veux bien*, me dit-il, *je puis le faire à cette heure avec moins d'émotion que je ne l'aurois fait hier au soir.* Et continuant son discours, il m'apprit le détail dont je te ferai le récit ; comme sortant de sa bouche.

» Il n'y a guères plus de 150. ans,
 » me dit-il, que mon basayeul transf-
 » porta ici sa famille avec un grand
 » nombre de ses compatriotes, habi-
 » tans de *Chan-Tong*. Un Mandarin de
 » cette Province, très-savant, très-
 » spirituel, & sur le tout, un des plus
 » honnêtes hommes de son tems, leur
 » en inspira le dessein. La *Chine* étoit
 » alors dans une situation violente,
 » tout y étoit dérangé. Dans le gou-
 » vernement, dans les mœurs du peu-
 » ple, dans les tribunaux de Justice il
 » ne regnoit que licence, qu'oppres-
 » sion, que tyrannie. *Van-Venq*, c'é-
 » toit le nom du Mandarin, voyoit
 » avec douleur ce désordre. Il aimoit
 » la vertu & la paix ; une vie opposée
 » à ses inclinations, lui devint amere. Il
 » en conçut un dégoût invincible, &
 » médita le projet de chercher quel-
 » que coin de la terre où il pût finir
 » ses jours d'une façon plus tranquille.

» & plus agréable. pendant qu'il s'oc-
 » cupoit de ces réflexions, il eut oc-
 » casion d'entretenir un Navigateur,
 » qui lui parla d'une isle inhabitée qu'ils
 » avoient rencontrée sur leur route,
 » & dans laquelle on pourroit faire un
 » établissement très - commode. Le
 » Mandarin frappé de ce récit, ne man-
 » qua point de faire quantité de ques-
 » tions; & s'affermissant de plus en
 » plus dans son idée, il engagea le Na-
 » vigateur par de grandes promesses à
 » se charger d'y conduire lui-même
 » une colonie. Ayant gagné ce point,
 » il ne lui fut pas difficile de faire en-
 » trer dans son plan quantité de famil-
 » les qui lui étoient attachées. Ils s'em-
 » barquerent sous sa conduite, & tout
 » ayant favorisé leur entreprise, ils ar-
 » rivèrent bientôt dans cette nouvelle
 » patrie.

» Le Chef donna ses premiers soins
 » à revêtir le gouvernement d'une for-
 » me qui en assurât le repos, en lui
 » donnant pour base la félicité du peu-
 » ple. Je ne vous parlerai ni du par-
 » tage des terres, ni de la distribu-
 » tion des habitans, ni de la fondation
 » des villes, ni de tant d'autres choses
 » que de sages Princes ne négligerent
 » jamais. A tous ces égards *Van-Venq.*

178 LETTRES GABALISTIQUES,

» profitant de tout ce qu'il y a de meil-
 » leur dans les Livres publics & dans
 » les usages de la *Chine*, & y ajoutant
 » ce qu'une longue experience, jointe
 » à de profondes réflexions, lui avoit
 » appris de plus utile pour le bien d'un
 » Etat, n'oublia rien de ce que pou-
 » voit imaginer la prudence la plus con-
 » sommée. Mais on peut dire qu'en
 » quelque sorte il se surpassa lui-même
 » dans les Loix qu'il établit pour faire
 » fleurir dans la nation la concorde, la
 » subordination, l'humanité, l'harmoni-
 » nie, & l'innocence des mœurs. Per-
 » suadé que la multitude des loix fait
 » toujours plus de mal que de bien,
 » il réduisit les siennes à deux, qui
 » lui parurent renfermer tout ce que la
 » saine raison dicte aux hommes. La
 » première étoit *d'aimer la vérité*, & la
 » seconde, *d'aimer la justice*; car, di-
 » soit-il, *la vérité & la justice sont in-*
 » *séparablement unies entre elles par la*
 » *nature même des choses*. Le mensonge
 » n'est nécessaire qu'à celui qui fait mal,
 » & celui qui fait mal, n'a de ressource
 » que dans le mensonge. Tout homme
 » qui se prescrit de ne dire que la vérité,
 » ne fera point d'action qu'il ne sauroit
 » avouer sans honte, & tout homme
 » qui ne sort point des bornes de la just-

» tice , ne sera jamais dans l'obligation
» de mentir.

» Avec ce peu de loix , animées par
» l'exemple & par l'autorité d'un Prin-
» ce très-juste & très-vrai lui-même ,
» la première génération jouit de tout
» le bonheur que la condition mortelle
» peut espérer dans ce monde ; mais
» cela ne fut pas de durée. Bientôt
» quelques mauvais Citoyens s'apper-
» çurent qu'à l'aide d'une bonne foi
» apparente on pouvoit tirer du men-
» songe mille avantages , & qu'il suf-
» fisoit des dehors de la vertu pour
» en avoir tout le mérite réel. Dans
» ce principe ils hazarderent les actions
» les plus perfides & les plus noires ;
» & comme personne ne s'en défioit,
» ils portèrent fort loin les excès de
» la fraude avant que l'on s'avisât seu-
» lement de les soupçonner de fripon-
» nerie. Quelques gens enfin ouvrirent
» les yeux , & ceci produisit deux effets
» opposés. Les uns n'en détestèrent que
» davantage le mensonge , dont la con-
» duite étoit d'autant plus infâme , que
» l'on s'en servoit contre un peuple sim-
» ple & crédule ; & les autres se lais-
» sèrent au contraire entraîner dans
» cette affreuse habitude , parce qu'ils
» la jugerent non moins commode qu'u-
» tile chez un peuple semblable.

Cette diversité de sentimens causa
 » peu-à-peu de grandes disputes. La
 » vérité toujours belle, toujours ai-
 » mable par elle-même, trouva de zé-
 » lés partisans & de puissans défenseurs.
 » Le grand nombre étoit encore pour
 » elle, & ses plus grands ennemis,
 » ne se sentant pas l'audace de fran-
 » chir toutes les bornes, faisoient pro-
 » fession d'avouer que la permission de
 » mentir n'alloit point jusqu'au mépris
 » du serment. C'étoit peu de chose;
 » mais c'étoit pourtant quelque chose;
 » mais quelles digues ne renverse point
 » un torrent qui se déborde? Deux
 » hommes acheverent l'inondation du
 » vice, & la porterent au comble. Le
 » premier, qui de mauvais Plaideur
 » devint passable Mathématicien, s'é-
 » toit acquis une grande réputation par
 » le moyen de quelques tours de passe-
 » passe qu'il savoit faire avec assez d'a-
 » dresse. Ne sachant d'ordinaire ce qu'il
 » disoit, ni ce qu'il vouloit dire, il eut
 » le bonheur de faire accroire au Pu-
 » blic qu'il pensoit mieux qu'il ne par-
 » loit, & que l'obscurité de ses dis-
 » cours n'étoit que profondeur de sa-
 » voir, ou que sublimité de génie.
 » Cet homme, tel que je viens de vous
 » le dépeindre, avoit l'air naturellement
 » grave, & artificieusement composé,

» qui le faisoit passer pour un homme
 » de bien parmi les gens qui ne le con-
 » noissoient pas. Il n'étoit donc pas sur-
 » prenant qu'il fût pour le mensonge ;
 » mais ce que je ne puis me rappeler
 » sans horreur , c'est que pour bannir
 » la vérité de la terre , il réunit l'esprit
 » de chicane qu'il avoit retenu de sa
 » première profession , avec les subtili-
 » tés que peuvent fournir les Mathé-
 » matiques , & qu'il entreprit de prou-
 » ver par l'Algebre que l'homme étant
 » un agent , non libre , mais nécessaire ,
 » il n'y a différence aucune entre le
 » vrai & le faux , parce que toutes
 » les actions humaines sont nécessités.

» Mais comme on opposoit à cela (1)
 » l'autorité de *Confucius* qui prescrit la
 » vérité pour la vertu Cardinale , un
 » *Bonze* fort accrédité parmi les femmes ,
 » & très-puissant à la Cour , leva tous
 » les scrupules. Il commenta si bien
 » cet endroit des loix du grand Légis-
 » lateur de la *Chine* , qu'il en conclut ,
 » que le respect même de la vérité au-
 » torisoit le mensonge , & qu'il n'y
 » avoit que les gens qui avoient le plus

(1) Du Halde , *Descrip. de la Chine*. Tom. II.
 pag. 393. Ed. de la Haye 1736. Dans le *Tchong-
 Yong* , Ouvrage de *Confucius* , ce Philosophe éta-
 blit que la vérité est l'essence de toute vertu.

182. LETTRES CABALISTIQUES,

» de vertu, qui fussent mentir. Il n'en
» fallut pas davantage pour ouvrir la
» porte à la licence la plus effrenée.
» Ce n'est plus dans cette isle que pié-
» ges, que dol, que parjure, que bri-
» gandage. Il y a plus de sûreté parmi
» les tygres que parmi les hommes. En
» vain aije voulu opposer ma voix à
» ce débordement, on m'a cruellement
» puni de mes sages leçons; parens,
» amis, enfans même, tout s'est sou-
» levée contre moi. Il m'a fallu enfin
» quitter la patrie, & vous me voyez
» dans cette retraite, attendant com-
» me une grace, la mort qui me déro-
» bera la connoissance de tant de mal-
» heurs. «

Une autrefois peut-être studieux
ben Kiber, je t'acheverai mon histoire;
en voilà assez pour une Lettre.

Porte-toi bien, & comptes que par-
tout les hommes ne valent pas grand
chose.



LETTRE CLXXIV.

Le Cabaliste Abukibak à Ben Kiber.

TU n'ignores pas studieux ben Kiber, qu'il y a eu des Philosophes qui ont cru que la vie n'étoit qu'un songe continuel, & qu'il n'y a pas plus de réalité dans ce que nous voyons & faisons pendant la veille, que dans les songes que nous avons pendant le sommeil. Entre les réponses qu'on leur a faites, celle-ci est regardée comme une des plus solides. On leur a dit qu'il y avoit une différence essentielle entre ce qui se passoit dans le sommeil. Tout est lié dans le premier cas; les objets se succèdent les uns aux autres toujours dans le même ordre & dans le même arrangement. Il n'en est pas de même dans le sommeil: les objets d'un songe n'ont aucun rapport les uns aux autres; ce sont des idées séparées qui n'ont aucune liaison entre elles. S'il arrive qu'il y ait quelque arrangement dans les idées qui le composent, cet arrangement ne sauroit être de durée; le songe de la nuit

suivante ne se trouve lié par quoique ce soit au précédent.

Cette raison a sans doute de la force; mais je crois qu'il faut pousser le raisonnement plus loin , & dire qu'on ne trouve point dans une succession de dix ou douze songes un arrangement entre les idées qui le composent, semblable à celui qu'on observe dans tous le cours de la vie. L'on peut faire l'histoire de la vie d'un homme , l'on peut y appercevoir en la lisant , une certaine enchaînement d'évenemens qui se succèdent les uns aux autres , & qui ont entre eux un rapport qu'il est facile de découvrir; mais si quelqu'un entreprenoit de faire l'histoire de tous ses rêves , quelle bizarrerie n'y remarqueroit-on pas ! quelle desunion dans les idées ! Ce seroit un amas confus d'objets , entassés pêle-mêle les uns sur les autres.

Un songe que j'ai eu pendant deux nuits consécutives , a occasionné cette réflexion. Les mêmes idées & la même succession d'objets occuperent mon imagination pendant ces deux songes. Le second ne fut , à parler exactement, qu'une suite du premier , puisque mon imagination saisit la seconde nuit l'idée où elle en étoit restée la première. Un rêve de cette nature ne pouvoit que
faire

LETTRÉ CLXXIV. 185

faire de fortes impressions sur mon esprit, & de se graver profondément dans ma mémoire ; mais outre la singularité de cette circonstance , il étoit encore remarquable par la nature des choses sur lesquelles il avoit roulé. Tu me permettras , studieux ben Kiber , d'user aujourd'hui du privilège de mon âge , & de t'ennuier peut-être par le récit d'une chose dont j'ai encore l'imagination toute frappée.

J'avois été occupé toute la journée à certaines opérations chymiques qui exigeoient un grand feu & une attention continuelle. Me sentant fatigué, je crus qu'une heure , employée à quelque lecture amusante , pourroit me délasser , & rétablir le calme dans mon esprit , qui se ressentoit de l'assiduité avec laquelle j'avois été obligé de me tenir auprès du feu. L'on m'avoit apporté depuis peu les pieces d'un procès Litteraire ; rien ne me parut plus propre à produire l'effet que je desirois , que la lecture d'un Ouvrage de ce genre. Comme ces sortes de pieces sont naturellement seches & peu intéressantes , leurs Auteurs qui n'ignorent pas cela , & qui veulent cependant que leurs Ecrits soient lus , ne négligent rien pour y répandre de l'enjouement. Dans cette

188 LETTRES CABALISTIQUES;

été fort curieux de voir un peu plus clair sur la nature de leurs différends ? Il me sembloit que les *Omanites* étoient moins nombreux que les autres ; cette idée me rendoit suspecte la définition que l'on avoit donnée de l'un & de l'autre parti. *S'ils sont tous des coquins , dis-fois-je , & que les autres soient tous des honnêtes gens , il faut que le nombre des gens de bien soit supérieur dans cette ville à celui des vicieux ; cependant c'est ordinairement le contraire.* D'ailleurs , les *Omanites* m'avoient paru être pour la plupart d'un rang distingué ; ils portoient sur leur front les marques d'un caractère , différent de celui qu'on m'en avoit donné. Ils avoient agi , en me demandant de quel parti j'étois , avec moins d'emportement que les autres , & aussitôt qu'ils eurent appris que j'étois étranger , ils m'avoient quitté sans m'importuner davantage. J'avois bien remarqué que parmi les *Schoquarites* il y avoit des gens de façon ; mais ils étoient en petit nombre , & tout le reste n'étoit qu'une fougueuse populace , passionnée , incapable d'entendre raison , & qui se laissoit mener par les Chefs du parti. Une autre chose non moins singulière ne m'avoit point échappé. Dans un grand peuple les mouvemens sont pour l'ordinaire

LETTRE CLXXIV. 189

confus & tumultueux ; mais je n'aperçus rien de semblable parmi celui des *Schoquarites*. Ceux qui étoient à la tête , dirigeoient tous les mouvemens des autres ; avançoient-ils , tous avançoient , prenoient-ils la droite , tous tournoient leurs pas de ce côté-là ; retournoient-ils sur la gauche , les autres en faisoient de même ; en un mot , on auroit dit que tout ce peuple n'étoit qu'un corps animé par une même ame. Celui qui me parut avoir le plus d'influence sur tous ces mouvemens , étoit un petit homme tout petillant d'esprit & de feu. Malgré cette grande vivacité , il savoit assez se modérer pour ne pas faire appercevoir d'une maniere grossiere que c'étoit lui qui étoit l'ame de cette multitude. Il avoit autour de lui un certain nombre de personnes de médiocre intelligence , auxquelles il avoit accoutumé de parler par signes ; elles entendoient jusqu'au moindre clin d'œil de cet homme. Aussitôt qu'il avoit manifesté sa pensée , ses émissaires la faisoient connoître à la multitude qui agissoit en conséquence. S'il s'abaissoit quelquefois à faire lui-même signe à d'autres qu'à ceux que je viens d'indiquer , il falloit que ce fût des personnes au-dessus du commun , qui par leur rang ou leur crédit pouvoient sou-

tenir le parti. Lorsque ceux-ci n'étoient pas dociles aux insinuations de ses ministres, il se donnoit la peine de leur faire entendre raison lui-même. Plusieurs femmes étoient du nombre de ses émissaires, elle lui étoient d'un plus grand service que les hommes, parce que n'ayant point de vocations particulières, elles ne s'employoient uniquement qu'à procurer le bien du parti. D'ailleurs, elles étoient hardies, ne se rebutoient point des difficultés, effuyoient cent affronts, plutôt que de se désister de ce qu'elles avoient résolu. C'étoient elles qui les premières m'avoient arrêté, qui m'avoient le plus pressé à me déterminer, & qui m'avoient promis la protection de leurs amis, après ma réponse équivoque. Enfin, une dernière chose qui m'avoit frappé, fut que ces gens, si unis lorsqu'il s'agissoit du point qui les divisoit d'avec les *Omanites*, étoient extrêmement partagés entr'eux sur quantité d'autres choses. Ils ne s'aimoient point, & je les entendois séparés en petites bandes, & se retirant, dire du mal les uns des autres le plus cordialement du monde.

J'étois tellement occupé de tout ce que je venois de voir, & des réflexions qui en avoient été les suites, que com-

me une statue, je restai immobile dans la place où toute cette foule m'avoit abandonné. Je sentoîs dans mes membres une certaine roideur qui ne me permettoit pas de les mouvoir, & je crus véritablement qu'il m'étoit arrivé la même chose qui étoit arrivée autrefois à la femme de Lot. J'étois dans cette triste situation, lorsqu'il me sembla appercevoir un de ces Esprits élémentaires qui s'occupent à faire du bien aux mortels, & qui étoit de ma connoissance. Aussi-tôt je l'appellai, lui racontai mon aventure, & le priai de me tirer de l'embarras où je me trouyai. Il ne me refusa point son secours, & je crus alors avoir recouvré l'usage de mes membres. En nous retirant, je lui demandai divers éclaircissemens sur les habitans de cette ville, & sur les deux factions qui les partageoient. Voici ce qu'il m'apprit.

» Deux Imans ont occasionné cette
 » division qui te surprend. L'un, après
 » avoir passé par divers états, se dé-
 » termina enfin pour l'Eglise. Il se tour-
 » na entièrement du côté de l'éloquen-
 » ce, & devint en peu de tems le plus
 » beau déclamateur de son siècle. La
 » réputation qu'il s'acquit par-là, lui
 » enfla le cœur. Il regardoit tous ses
 » confreres avec mépris, n'en parloit

592 LETTRES CABALISTIQUES;

» qu'en des termes qui manifestotent
 » la superiorité qu'il croioit avoir sur
 » eux, & ne faisoit cas que de ceux
 » qui encensoient à ses talens. Il ne
 » vouloit pour amis que des personnes
 » de la premiere distinction ; il avoit
 » pris un tel ascendant sur l'esprit de
 » plusieurs d'entr'eux , qu'ils n'au-
 » roient pas osé décider si une chose
 » étoit blanche ou noire , sans l'avoir
 » consulté auparavant. Si quelques-uns
 » étoient assez rebelles pour ne pas
 » s'en tenir à sa décision , il leur don-
 » noit le fouet sans misericorde. L'au-
 » tre étoit un homme véritablement
 » savant : ses discours étoient toujours
 » pleins d'excellentes choses , & étoient
 » autant de preuves de son érudition ;
 » mais la maniere dont il les débitoit ,
 » n'étoit pas propre à les faire valoir
 » auprès de la multitude. Il n'y avoit
 » qu'un petit nombre de personnes de
 » goût , qui , sans s'arrêter à cet ex-
 » terieur , jugeoient de ses discours
 » par les choses mêmes , plutôt que
 » par la récitation. Retiré dans son ca-
 » binet ; il faisoit ses délices de l'étude,
 » & ne se répandoit qu'autant qu'il y
 » étoit obligé par la bienveillance. On lui
 » faisoit plaisir de l'aller voir , & ja-
 » mais on ne le quittoit sans avoir ap-
 » pris quelque chose de nouveau. Il
 » étoit

» étoit aimable dans la conversation,
 » & ceux qui le connoissoient, trou-
 » voient plus de sel & plus à profiter
 » dans son commerce, que dans celui
 » de son rival. Comme il n'étoit ni
 » d'une taille aussi avantageuse, ni aussi
 » bien fait que le premier, il n'étoit pas
 » autant goûté des femmes, qui font
 » toujours grand cas de cet extérieur
 » imposant.

» Tu juges bien que lorsque ces
 » deux Imans se rencontroient, cha-
 » cun se tenoit dans son caractère. Le
 » premier, fier de sa réputation, au-
 » roit voulu que l'autre eût rampé de-
 » vant lui: le second, convaincu qu'il
 » avoit plus de lumières & plus de
 » capacité que celui-là, ne croyoit
 » point qu'il lui convint de plier de-
 » vant un homme, dont le mérite se
 » bornoit à bien déclamer. Ils se trou-
 » voient souvent d'avis contraire, &
 » dans ces petites disputes le Savant
 » l'emportoit sur le beau parleur. Ce-
 » lui-ci, étonné de trouver un homme
 » qui s'opposoit à ses décisions, le crai-
 » gnoit & fuyoit sa compagnie autant
 » que la bienséance le permettoit. Ils
 » paroissoient extérieurement bons
 » amis; mais dans le fond ils n'étoient
 » rien moins que cela. La chose en ef-

» set ne pouvoit pas être autrement ,
 » on hait les personnes que l'on craint ,
 » & l'on ne sauroit souffrir un égal qui
 » se donne des airs de supériorité &
 » d'importance. Peut-être y entroit-il
 » un peu de jalousie de métier ; mais
 » c'est ce qui n'a pas encore été bien
 » décidé. Quoiqu'il en soit , ce feu ,
 » caché assez long-tems sous la cen-
 » dre , éclata par l'occasion que je vais
 » dire. «

Dans le tems que j'en étois à cette
 partie de mon songe , & que je m'im-
 patientois de savoir le reste de cette
 histoire , un gros chat du voisinage
 étoit monté sur un toit , d'où il pou-
 voit aisément entrer dans mon grenier.
 Malheureusement la fenêtre se trouva
 ouverte ; il monte dessus , & saute dans
 ma maison. La chambre où je couchois ,
 est précisément sous le grenier. Le bruit
 qu'il fit en tombant , fut si grand que
 je m'éveillai en sursaut , & ne me remis
 du trouble que cela m'avoit causé , que
 quelques momens après. Je ne me ren-
 dormis que vers le point du jour ; mais
 je ne fus pas assez heureux pour rattrap-
 per la suite de mon songe.

Je m'occupai pendant la journée com-
 me à mon ordinaire. Lorsque la nuit fut
 venue , & que dégagé de tout embar-

ras, je me trouvai un peu plus tranquille, les idées de ce songe me revinrent à l'esprit. Je pris plaisir à repasser sur chacun des traits qui le caractérisoient, & dont j'avois encore la mémoire toute fraîche. Je ne doute point que cette application n'ait été la cause du nouveau songe que je fis, & que je t'ai déjà déclaré être une suite du premier.

Il me semble que je me trouvois encore dans la même ville, accompagné de ce Silphe, qui continuoît à m'expliquer la cause du phénomène dont j'avois été si surpris. Mais au lieu que dans le premier songe il m'avoit paru que j'étois au milieu de la place publique, je crus dans celui-ci me trouver sur un minaret, d'où je pouvois découvrir tous les quartiers de la ville. Il y avoit même ceci de singulier, c'est qu'on pouvoit de-là voir dans l'intérieur de toutes les maisons, & pénétrer dans tout ce qui s'y passoit de plus secret. Quelque envie que j'eusse d'entendre la suite du discours de mon Silphe, je ne pus résister à la tentation de jouir pour un moment du spectacle que j'avois devant les yeux. Rien ne pouvoit être ni plus varié, ni plus réjouissant. Là je voyois une assemblée, où, après s'être occupé quelques momens à mé-

dire , l'on s'appliquoit à chercher les moyens de rétablir le calme dans la ville , divisée depuis si long-tems. Le seul remède qu'on approuvoit , étoit de bannir tous les plus habiles Imans. Ici c'étoit des artisans , qui , au lieu de se mêler chacun de sa profession , decidoient en dernier ressort de la paix & de la guerre ; jugeoient du mérite de ceux qui les gouvernent , & n'épargnoient aucun des titres les plus odieux à ceux qu'ils condamnoient. Dans un autre endroit , c'étoit un marchand , qui , ne sachant comment se défaire d'une étoffe de rebut , consultoit sur les moyens de la mettre à la mode. Je n'aurois jamais fait , studieux ben Kiber , si je voulois te détailler tout ce qui me frappa dans cette circonstance. Je pourrai peut-être t'en entretenir une autrefois. Je me bornerai aujourd'hui à achever de te faire part de ce que j'appris de cet Esprit élémentaire dont j'étois accompagné.

Lorsqu'il vit que ma curiosité étoit en partie satisfaite , & que j'étois en état d'écouter avec attention ce qu'il avoit à me dire , il continua ainsi. » Ce-
 » lui de ces Imans dont j'ai t'ai parlé
 » le premier , avoit invité à dîner un
 » grand nombre de personnes , parmi

» lesquelles il n'avoit pas oublié son
 » antagoniste. Le repas fut des plus
 » splendides, & servi avec autant de
 » délicatesse que le peut être la table
 » d'un Iman ; mais rien n'attira plus
 » l'attention des convives qu'un grand
 » pâté qui étoit au milieu de la table.
 » Il avoit la figure d'un gros *in-folio*,
 » & étoit revêtu exterieurement de
 » magnifiques planches en taille-douce.
 » Le maître de la maison, voyant les
 » yeux de tous ses hôtes attachés sur
 » ce plat, leur dit : *Messieurs, le pâté*
 » *qui attire vos regards, est un plat de*
 » *ma façon. Je ne doute point qu'il ne*
 » *soit excellent ; c'est aussi pour cela que*
 » *je l'ai fait assez grand, pour que tout*
 » *le monde puisse en avoir suffisamment.*
 » *Je ne vous dirai point de quoi il est*
 » *fait ; il faut que chacun de vous le*
 » *devine, & en dise son sentiment sans*
 » *flatterie & sans déguisement. Je vous*
 » *prierai seulement de remarquer que*
 » *c'est moi qui l'ai fait, & que je le*
 » *trouve excellent.* Après avoir dit cela,
 » il semit en devoir d'en servir ses con-
 » vives. Tous faisoient de leur mieux
 » pour découvrir de quoi il étoit fait :
 » il y eut autant d'avis à cet égard
 » qu'il y avoit de personnes à ce festin ;
 » mais en général ils s'accordoient à le

» trouver excellent. Il n'y avoit sortes
 » de mets exquis auxquels ils ne com-
 » parassent ce pâté, il devenoit dans
 » la bouche de chacun d'eux, ce que
 » les Rabbins disent que la Manne étoit
 » dans la bouche de chaque Israélite ;
 » c'est-à-dire qu'il avoit le goût que
 » souhaitoit celui qui en mangeoit. No-
 » tre Iman, flatté de tant d'éloges ,
 » leur dit *qu'il étoit charmé que ce plat*
 » *fût de leur goût ; qu'il n'en avoit pres-*
 » *que pas douté, puisque dès long-tems*
 » *il s'étoit apperçu qu'il n'y avoit pres-*
 » *que point de difference entre son goût*
 » *& le leur.* En même tems il en ser-
 » vit encore à ceux dont les assiettes
 » étoient vuides , & revint ainsi plu-
 » sieurs fois à la charge. Le second
 » Iman, qui avoit été servi comme les
 » autres, n'avoit encore rien dit , ni
 » sur la composition du pâté, ni sur
 » le cas qu'il en faisoit, lorsque tous
 » ces autres Messieurs en étoient à la
 » seconde assiette. Il avoit bien lâché
 » quelques mots à l'oreille de ses voi-
 » sins pour leur déclarer qu'il ne trou-
 » voit pas cela aussi exquis que les au-
 » tres ; mais ce discours n'avoit pas
 » passé plus loin. Son assiette n'étoit
 » pas encore vuide, & il étoit occupé
 » à choisir quelques champignons, ou

» d'autres garnitures de cette espece ,
 » lorsque quelqu'un lui adressa la pa-
 » role , & lui dit qu'il sembloit ne pas
 » trouver à ce pâté le même goût que
 » les autres ; puisqu'il en étoit encore
 » à la premiere assiette. Je vous avoue-
 » rai , répondit-il , que la grande di-
 » versité de choses qui entrent dans sa
 » composition , m'arrête un peu. Je cher-
 » che à les goûter les unes après les au-
 » tres , afin de savoir précisément ce que
 » c'est ; après quoi , je jugerai si elles
 » sont toutes bien assorties ensemble.
 » Cette réponse qui n'étoit qu'une hon-
 » nête défaite , fit de la peine au maître
 » de la maison. Il seroit surprenant ,
 » dit-il , que l'Iman Ibrahim eût trou-
 » vé ce pâté de son goût ; ce seroit la
 » premiere fois qu'il lui seroit arrivé
 » d'approuver à pur & à plein quelque
 » chose de ma façon. Ainsi , Messieurs ,
 » sans vous embarrasser de ce qu'il pen-
 » se , mangez toujours , puisque vous
 » trouvez ce mets bon.

» Une réponse , aussi seche & aussi
 » pleine de mépris , piqua cet Iman.
 » Ce n'est point , dit-il , parce que je
 » trouve du plaisir à desapprouver ce
 » que vous faites , que je me suis expri-
 » mé comme je viens de faire ; au con-
 » traire , puisqu'il s'agit de parler clai-

» rement , je vous dirai que dès le pre-
 » mier morceau que j'en ai goûté , ce
 » pâté ne m'a point paru bon. Mais
 » voyant que toute la compagnie le trou-
 » voit exquis , & me défiant de mon
 » goût , je cherchois quelque chose qui
 » pût le rapprocher de celui de ces Mes-
 » sieurs ; mais je vous avoue que quel-
 » que effort que j'aie fait , il ne m'a pas
 » été possible d'en venir à bout. Quel-
 » qu'un lui ayant demandé là-dessus
 » ce qui lui déplaisoit si fort dans ce
 » mets , voici ce qu'il répondit , sans
 » se faire presser davantage. Ce qui do-
 » mine dans ce pâté , & ce qui en fait
 » l'essence , c'est des lambeaux de Sermons
 » hachés bien menu , & ensuite délayés
 » dans de la crème. On a bien battu ce
 » mélange , qui s'est enflé comme fait la
 » crème fouettée. J'avois d'abord soup-
 » çonné cela , lorsque j'y ai trouvé des
 » morceaux de papier assez grands , qui
 » n'avoient été ni bien hachés , ni assez
 » délayés. En falloit-il davantage pour
 » me donner du dégoût pour un tel mets ?
 » Ce qui vous a fait prendre à tous le
 » change , c'est la quantité d'ingrédiens
 » dont il a accompagné sa composition.
 » Vous y trouvez des productions de
 » toutes les parties du Monde ; il y a
 » même quantité de choses rares que la

» Nature ne produit plus aujourd'hui ,
 » que les Anciens ont eu soin de ramaf-
 » ser , & qui sont parvenues par ce moyen
 » jusques à nous. Il a joint tout cela aux
 » lambeaux dont je vous ai parlé , &
 » en a fait ce pâté ; c'est la raison pour-
 » quoi vous êtes si fort partagé sur le goût
 » qui y domine. Comme l'Iman Maho-
 » met , ajouta-t'il , n'est ni Epicier ni
 » Drogiste , il s'est souvent laissé trom-
 » per par ceux de qu'il a acheté les in-
 » grediens dont je vous ai parlé. Au lieu
 » de s'adresser aux Marchands qui les
 » ont de la premiere main , & qui les
 » vendent sans aucune falsification , il les
 » a achetés dans la premiere boutique ,
 » sans s'informer si ces Marchands en dé-
 » tail étoient de bonne foi ou non ; de
 » sorte qu'il a souvent été trompé , &
 » qu'il a fait entrer dans la composition
 » de son pâté bien de mauvaises drogues.
 » Si quelquefois il s'est adressé à ces gros
 » Marchands , il ne s'est pas donné la
 » peine de choisir ce qu'il y avoit de meil-
 » leur dans leur magasin ; il a pris au
 » hazard , & a employé assez souvent
 » ce qu'il pouvoit choisir de moindre.
 » D'ailleurs , je regarde comme un grand
 » défaut cet état d'incertitude dans lequel
 » il nous laisse. Aucun de nous ne sauroit
 » dire quel est précisément le goût de ce

262 LETTRES CABALISTIQUES ,

» *pâté ; cependant il est agreable de sa-*
» *voir ce qu'on mange.* Il dit encore di-
» verses autres choses , pour appuyer
» le jugement qu'il venoit de porter de
» ce pâté.

» Tous les conviés furent étonnés de
» la hardiesse avec laquelle il venoit de
» parler. Les plus sensés , qui sont tou-
» jours le plus petit nombre , approu-
» verent ses raisons ; mais la multitude
» le regarda comme un hargneux qui
» cherchoit à mordre sur tout , & qui
» n'avoit trouvé à redire à ce pâté que
» pour faire de la peine à celui qui l'a-
» voit fait. Depuis ce moment-là , ils
» devinrent ennemis déclarés , & toute
» la ville prit parti dans leur querelle.
» Il y a cinquante ans que la chose dure
» & les deux factions sont aujourd'hui
» aussi animées l'une contre l'autre ,
» qu'elles l'étoient quelques jours après
» l'aventure du pâté. Il est vrai que di-
» vers incidens sont encore venus à la
» traverse , & ont contribué à aigrir
» davantage les esprits. Ce petit hom-
» me que tu as vû à la tête du parti des
» *Schoquarites* , est aussi un Iman. La
» Mosquée qu'il sert , est une des moins
» considérables de la ville , & il sou-
» haiteroit fort. «

Mon Silphe se préparoit à en dire

d'avantage , lorsqu'il ouit une voix qui l'appelloit. Je suis , me dit-il , obligé de te quitter pour voler-là où mon devoir m'appelle. Aussi-tôt que je me serai acquitté de ce qu'on exige de moi , je te rejoindrai , & acheverai l'Histoire dont tu souhaites de voir la fin. En attendant , amuses toi à contempler ce qui s'offre à ta vue. En disant ces dernières paroles , il me quitta. Ce départ précipité causa une telle révolution au-dedans de moi , que je m'éveillai , & mis fin de cette manière à mon rêve.

Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



L E T T R E C L X X V .

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

JE réfléchissois il y a quelques jours , sage & savant Abukibak , sur les diverses choses qui entrent dans le commerce , & qui sont l'objet du négoce. Je trouvai qu'il n'y avoit aucun peuple , qui , soit directement , soit indirectement , n'y mît quelque chose du sien. Dans presque tous les pays du monde il y a du superflu , que les habitans ne sauroient entierement consommer , & dont ils font part à leurs voisins , qui leur donnent d'autres choses en échange , dont ils ont besoin. Ceux qui n'ont pas ce superflu , n'ont pas laissé de trouver le moyen de mettre quelque chose dans le commerce ; ils se sont chargés de porter dans les pays éloignés celui des Nations qui sont dans leur voisinage , & leur ramènent en échange quantité de choses , qui , si elles ne sont pas nécessaires , sont néanmoins utiles. Pour s'emparer de cette branche du commerce qui est la plus propre à enrichir , il a fallu être à portée

de recevoir sans beaucoup de frais les marchandises des autres , & de les transporter ailleurs de la même manière. Les grandes rivières d'un côté , & la mer de l'autre ont été les circonstances les plus avantageuses pour faciliter ces envois & ces retours ; mais tous les peuples n'ont pas été situés aussi avantageusement. Que pouvoient mettre dans le commerce ceux , qui n'ayant point de superflu , n'ont pas cette commodité ? Ils devoient , ou se passer des marchandises des autres Nations , ou trouver quelques moyens de se les procurer , en donnant quelque chose en échange. Il n'y en a eu qu'un petit nombre assez sage pour se contenter des productions de leur pays ; peut-être même n'y en a-t'il aucune qui ait poussé la modération jusques à ce point. Toutes ont voulu avoir du superflu des autres , & il n'y a sorte de moyens qu'elles n'aient imaginés pour avoir de quoi faire un échange. Deux entre autres m'ont paru fort singuliers.

Il y a des peuples renommés par leur valeur , leur fidélité & leur endurcissement au travail , qui ont profité habilement de cette réputation pour échanger le prêt de ces qualités contre les choses dont ils croient avoir besoin dans leurs pays. Leurs Souverains ont

206 LETTRES CABALISTIQUES,

autorisé leurs sujets à sortir de leur patrie pour un certain tems , afin d'aller chez les étrangers échanger l'usage de ces qualités contre le superflu des peuples au service desquels ils entrent. Quand ils ont fait ce commerce pendant quelques années , ils retournent dans leur patrie , où ils jouissent paisiblement du fruit de leurs travaux. Ce genre de négoce est d'autant plus lucratif , qu'il n'en coute rien de réel aux peuples qui le font ; il ne sort de leurs pays que des hommes qu'ils ne sauroient à quoi employer , & il y rentre un équivalent , propre à les mettre au large. D'ailleurs, l'exercice de ces qualités qui les font rechercher par les étrangers, fait qu'elles se fortifient par cet usage , & qu'ils sont plus propres à servir leur patrie quand ils y reviennent. Il est vrai aussi que quelquefois ils y introduisent les vices des peuples parmi lesquels ils ont vécu , & qu'ils cherchent à vivre dans leur patrie de la même manière que l'on vit dans les pays où l'abondance a fait naître le luxe , & tant d'autres choses qui en sont inséparables. C'est un mal , je l'avoue ; mais où ne trouvera - t'on pas des inconvéniens ? C'est l'affaire des Souverains de prévenir ce malheur

Plusieurs personnes regardent avec

mépris le genre de commerce que font ces peuples ; mais il me semble , sage Cabaliste , qu'ils se trompent dans leur jugement. Le commerce le plus noble , est celui que l'on fait de choses qui nous appartiennent réellement. Plus le droit de propriété que l'on a sur les choses est équivoque , moins le commerce en est noble & légitime. Celui de tous qui me paroît le plus vil , & le plus indigne du caractère d'homme , est celui d'un marchand qui négocie une chose qui ne lui appartient point. C'est le cas de tous ceux qui n'ont point de fond à mettre dans le commerce , & qui empruntent dans un pays pour aller vendre dans un autre. S'ils ne réussissent pas à vendre les marchandises qu'ils ont empruntées , ils se mettent dans la nécessité de faire perdre ceux qui ont eu assez de bonne foi pour les leur confier. Mais quel marchand peut se promettre de réussir ? Et s'ils sont dans cette incertitude , que doit-on penser de leur hardiesse à emprunter ce qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir rendre ? Il en est un peu autrement de ceux qui échangent le superflu du revenu de leurs terres ; comme elles leur appartiennent en propre , ils y ont un droit légitime , & ce qu'elles produisent est à eux. Mais si l'on vouloit rechercher comment ils sont en

possession de ces terres, de combien d'injustices ne trouveroit-on pas qu'ils se sont rendus coupables pour en acquérir la propriété? Ceux qui les ont reçues en héritage de leurs ancêtres, ne pourroient pas même être tranquilles à cet égard; tout leur droit se réduiroit à celui de la possession. La tranquillité publique exige que ce droit soit suffisant, & les Législateurs ont sagement établi que l'on ne pût inquiéter aucun de ceux qui en jouissent; mais à examiner la chose en Philosophe, cette possession donne-t-elle un droit réel? La justice & l'équité ne souffrent aucune prescription, il n'y a donc point de commerce plus noble que celui que l'on fait de ses talens, qui sont des qualités qui nous appartiennent en propre, sur lesquelles nous avons, non-seulement un droit légitime, mais encore un droit juste & fondé sur toutes les règles de l'équité. En changeant l'usage de ces talens contre d'autres choses, on troque une marchandise sur laquelle personne ne peut prétendre de droit. Il n'y a que le Souverain qui puisse en exiger l'usage; encore n'est-ce qu'en cas qu'il en ait besoin. Mais si le Souverain permet qu'on les emploie au service des étrangers, l'on est alors libre d'en user comme l'on juge à propos.

Il n'est presque pas nécessaire, sage Abukibak , de te dire que je suppose dans tout ceci qu'on ne fait de ses talens qu'un usage conforme à la probité & à la bonne foi.

La seconde espece de commerce qui m'a paru singuliere , est celle de vendre des hommes pour en faire des esclaves. Les Nations de l'Europe qui ont des établissemens en Amérique , ont besoin d'un grand nombre de personnes pour faire valoir leurs terres , & en tirer un revenu qui puisse les dédommager des dépenses qu'elles sont obligées de faire. Les François & les Anglois , qui s'établirent en 1626. à *S. Christophe* , s'aperçurent bientôt que leurs compatriotes ne suffisoient pas pour faire fleurir leurs sucreries , & qu'ils n'étoient pas en état de soutenir le travail qu'elles exigent. Il fallut chercher les moyens de remédier à cet inconvénient , rien ne leur parut plus propre que d'employer des esclaves à ce travail.

Les Anglois penserent les premiers à cela , ils avoient quelque commerce sur les côtes d'Afrique , où les différens peuples qui y habitent, se font la guerre les uns aux autres , uniquement pour faire des prisonniers dont ils font des esclaves. Ils crurent que ces Nations , qui font entre-elles commerce de ces

prisonniers , ne refuseroient pas de négocier cette marchandise avec eux ; ils ne se tromperent point. A leur retour ils amenèrent des esclaves Afriquains du Sénégal , du Cap-Verd , de la riviere de Cambie , de celle de Serrelione , & enfin de la côte de Guinée. Ce succès engagea les François à en faire autant. Depuis ce tems-là , ce commerce a été poussé plus loin , & il a été établi d'une maniere fixe & permanente dans le Royaume de Juda.

Avant ce tems-là , ce Royaume ne faisoit aucun commerce , & aucune Nation Européenne n'y avoit d'établissement comme en d'autres endroits de l'Afrique. Il étoit même assez peu considérable ; mais depuis qu'il est devenu le principal marché où l'on puisse acheter des Nègres , il s'est mis en réputation ; les peuples se sont procuré les commodités de la vie ; & l'on peut dire que les Grands du pays ont acquis par-là le moyen de vivre délicatement. *Un Etat des plus petits de la côte de Guinée , sans mines d'or ou d'autre métal , sans trafic de cuirs , d'ivoire , de maniguette , de bois , de plumes d'autruche , de gomme , ou des autres marchandises que l'on trouve dans le reste de l'Afrique , ne laisse pas de faire un Royaume très-riche , & un Roi des plus puissans*

LETTRE CLXXV. *ix*

seulement par le commerce des esclaves, qui est le plus considérable de toute la côte (1). C'est en ces termes qu'un voyageur parle du Royaume de Juda.

L'on croit communément que ces peuples qui négocient en esclaves, vendent leurs propres enfans ; mais rien n'est plus éloigné de la vérité, il n'y a point de peuple au monde qui les aime plus tendrement. D'ailleurs s'ils les vendent, leurs pays seroit bientôt dépeuplé. Il n'a que quatorze à quinze lieues d'étendue le long de la mer, & huit à neuf de largeur. Les femmes n'y sont point fertiles, & ils vendent toutes les années seize à dix-huit mille esclaves ; comment seroit-il possible qu'il subsistât ? Jamais ils n'exposent en vente des naturels du pays, à moins qu'ils n'aient été réduits en esclavage en punition de quelques fautes auxquelles les loix ont attaché ce genre de peine. Pour tenir leurs femmes dans le devoir, les loix permettent à un mari de les vendre s'il n'en est pas content. Quand le Roi a besoin d'argent, il négocie tout son ferrail, & force les Grands à le remplir de nouveau. Ils vendent aussi les enfans, nés de personnes qui sont leurs

(1) Voyage du Chevalier de Marchais en Guinée, Tom. II. p. 82. Ed. d'Amsterdam. 1732.

212 LETTRES CABALISTIQUES,
esclaves , pourvû que ni le pere , ni
la mere ne soient libres. Tout cela n'en
fourniroit pas un nombre aussi grand
que je l'ai d'abord dit ; aussi la plupart
sont amenés à Juda depuis l'intérieur
du pays , & quelquefois de plus de
cinq cens lieues avant dans les terres.
Il y en a de neuf especes de qualités dif-
férentes. Il n'est pas difficile de les re-
connoître , parce que chaque Nation se
fait des incisions particulieres sur le
corps , qui la distingue de tout au-
tre.

La maniere dont se fait ce commerce,
illustre Cabaliste , m'a paru bien sin-
guliere. Chaque vaisseau Européen qui
vient à Juda pour acheter des esclaves,
est obligé de payer de certains droits
avant de commencer son achat. La mon-
noie du pays consiste dans une espece
de coquilles qu'on pêche au Isles Mal-
dives. On les nomme des *Bouges* , ou
Cauris : on en donne mille & quatre-
vingt livres aux Rois , deux cens vingt-
cinq aux Grands , & cinq au Ton-
nelier du Roi. Après cela , il faut faire
présent d'une pinte d'eau-de-vie au
crieur public , & acheter neuf esclaves,
tant du Roi que des Grands. On n'a
pas la liberté de les examiner , & il
faut les prendre tels qu'ils sont , &
les payer tout comme les autres. Pour

l'ordinaire ils sont vieux ou malades, & meurent en route. Quand on a payé ces droits, le Roi fait annoncer à ses sujets qu'il leur accorde la liberté de négocier les esclaves avec les gens d'un tel vaisseau.

L'on ne donne point d'argent contre ces captifs, tout se paye en marchandises, ou en cette espèce de coquilles dont je t'ai parlé. La quantité qu'on en doit donner, aussi bien que des autres choses est réglée. Un homme, par exemple, coutera quatre-vingt livres de Bouges, ou bien quatre ou cinq ancras d'eau-de-vie. On payera un peu moins d'une femme; elles peuvent couster quinze à dix-huit grosses de pipes de Hollande. L'on donne aussi en échange quelques pieces de ces plus mauvaises toiles de coton des Indes, de la poudre à canon, & des fusils à proportion; de sorte que chaque esclave ne coute gueres plus qu'un porc ou un veau.

Ce que je viens de te dire du prix des enfans, n'est pas tellement fixe qu'il n'y ait aucune variation. L'âge, le sexe, & l'état de la santé y causent souvent du changement & en font rabaisser le prix. C'est quelque chose de fort comique de voir la maniere dont on les examine avant de les acheter.

224 LETTRES CABALISTIQUES,

On diroit , à voir tout ce manège , qu'on est à un marché de chevaux ; & que les acheteurs & les vendeurs font des maquignons qui cherchent à se tromper réciproquement. On fait venir des experts qui visitent ces esclaves , & examinent leurs yeux , leurs dents , leurs parties nobles. Il faut les faire marcher , courir , remuer & étendre les bras & les jambes , les faire tousser violemment , en tenant la main sur l'aîne. Il ne seroit pas difficile de connoître leur âge , si les vendeurs n'usoient pas d'artifice. On fait , par exemple , que la barbe ne croît aux Nègres qu'à vingt-quatre ans ou environ ; mais ils rasent de près ceux à qui elle a poussé , & quand le rasoir ne peut plus en tirer , ils passent dessus la peau une pierre ponce qui rend le cuir uni & doux comme s'il n'y avoit jamais eu de poil. La vue , ni le toucher n'y peuvent rien connoître ; les plus habiles barbiers y seroient trompés. Que font les Portugais ? Ils passent leur langue sur les endroits où le poil a pu croître , & ils distinguent par cet attouchement ce qui auroit échappé aux yeux , à la main , & peut-être au microscope (1).

Quand on a acheté les captifs , on leur applique une marque , comme font

(1) Ibidem , p. 105. & 106.

les marchands aux bêtes à corne. On se sert pour cela d'une lame d'argent mince, contournée de manière qu'elle représente les armes de l'acheteur ; elle a un manche d'argent ou de fer, enchaîné dans une poignée de bois. On la fait chauffer, on frotte avec du suif l'endroit où l'on veut l'appliquer, & on met dessus un papier graissé ou huilé, sur lequel on applique légèrement la plaque. La chair s'enfle d'abord ; mais elle est bientôt guérie, & alors les armes paroissent en relief, & ne s'affacent jamais. On choisit pour cette application, ou le gras du bras, ou le côté de l'estomac. A mesure qu'on achete des esclaves, on les met dans les prisons du Roi qui en répond, & à qui l'on donne pour cela en partant, une certaine quantité de marchandises, tant à lui qu'à ses Officiers. Lorsque la cargaison est prête, on les embarque dans les entre-ponts, enchaînés par un pied, deux à deux. Ils sont souvent si pressés qu'ils y étouffent, si l'on ne prend pas la précaution d'en faire sortir de tems en tems quelques-uns sur le pont pour prendre l'air. L'on est obligé de les tenir si resserrés, à cause des révoltes fréquentes qui arriveroient sans cela, & qui se sont quelquefois terminées par égorger l'équipage.

Il en meurt toujours beaucoup dans le trajet de l'Afrique en Amerique, c'est ce qui a ruiné la Compagnie d'Afrique de France; au lieu que les Génois & les Anglois qui ont fait le même commerce, y ont beaucoup gagné. Ils traitoient mieux leurs esclaves, & il en mouroit un beaucoup moins grand nombre. Les Génois premierement, ensuite les François, & enfin les Anglois ont eu l'*assiento*; c'est ainsi qu'on nomme en Espagne le droit exclusif de faire passer dans l'Amerique Espagnole les Negres qui y sont nécessaires, & avec eux des marchandises de toute espece. Les Compagnies qui ont eu cette ferme, s'engageoient à fournir chaque année quatre mille huit cens Negres, *piece d'Inde & de la mesure ordinaire*. Le Roi d'Espagne reçoit pour chacun de ces Negres trente-trois piastre & un tiers, & il permet à la Compagnie de les vendre à ses sujets des Indes autant qu'elle peut. Il est vrai que comme on suppose toujours qu'il en périt beaucoup en chemin, le Roi leur fait grace d'une partie, & se contente de la capitation de quatre mille Negres par an.

Voilà en abrégé, sage Abukibak, la nature du commerce que les hommes font de leurs semblables.

Je te salue.

LETTRE

LETTRE CLXXVI.

Astaroth, au sage Cabaliste Abukibak,

Il n'y a pas long-tems, sage Abukibak, que j'ai été faire un tour en Angleterre. J'y ai trouvé les esprits fort échauffés sur un point, dont la décision sembleroit être du ressort des Intelligences de mon ordre. La question est de savoir si nous pouvons entrer dans le corps d'un homme pour nous en emparer, & si nous avons fait quelquefois usage de ce pouvoir? Les uns sont pour l'affirmative, & les autres pour la négative. Il s'est publié divers Ecrits pour & contre, & chacun prend parti dans cette querelle avec plus ou moins de connoissance de cause. Quand ils auront beaucoup barbouillé de papier, il se trouvera à la fin que la question sera plus obscure & plus embrouillée qu'elle ne l'étoit auparavant. La raison en est évidente, chacun cherchera à faire triompher sa cause, étalera toutes ses raisons avec force, & obscurcira l'évidence de celles de son adversaire. Si l'on n'entend qu'une des parties, ou lui donnera gain

DES LETTRES CABALISTIQUES ,

de cause ; mais si on lit les pièces du procès de part & d'autre, l'on ne saura à quoi s'en tenir, l'on flottera dans l'incertitude, & l'on sera moins avancé qu'auparavant.

Ces Messieurs devroient considerer que c'est ici une question de fait, qui ne sauroit être traitée de la même manière qu'on traite celles de Droit ; ce n'est pas par des raisonnemens recherchés, & tirés de loin qu'ils pourront la décider. Comme ils ne nous connoitroient point, s'il ne leur avoit pas été révélé que nous existons, c'est à cette Révélation qu'ils doivent recourir pour trouver les principes dont ils ont besoin dans cette occasion. Il y auroit encore une autre voie : si une demi-douzaine des plus méchans Diables de nos sombres demeures se logeoient dans le corps de quelques-uns de ceux qui nient ces possessions, les tourmens qu'ils leur feroient endurer, les feroient revenir de leur opiniâtreté à nier ce fait. La chose ne feroit cependant pas infailible, parce que d'un côté ceux de ce parti, exempts de ce malheur, traiteroient ceux qui en seroient l'objet de visionnaires, & trouveroient d'abord une maladie dont ils diroient qu'ils sont affectés ; & d'un autre, les accès des possédés les empêcheroient de parler

avec le sens froid & la tranquillité nécessaire pour persuader. L'on feroit sur ce fait les mêmes raisonnemens que l'on fait sur tant d'autres d'une certitude non moins évidente. Je me rétracte donc, sage Abuk'bak, & je dis que le seul moyen de décider la question, est de l'examiner par la Révélation.

Tu ne dois pas être surpris que j'en appelle à cette preuve, nous autres Diables nous croyons à la Révélation, & en cela on peut dire que nous avons l'esprit & le jugement moins de travers que bien des hommes qui sont nés Chrétiens. L'évidence fait impression sur nous, & nous sommes capables de sentir la vérité, sans nous laisser emporter à la passion & aux préjugés. Il seroit de notre intérêt que la Révélation fût fautive; mais cet intérêt ne nous aveugle pas au point de nous porter à croire que ce qui est, n'est pas. Le jugement que nous porterions, ne changeroit point la nature des choses; & quoique nous crussions, il ne seroit pas moins vrai qu'elles seroient toujours ce qu'elles sont. Plusieurs personnes agissent bien différemment, elles se piquent de Philosophie, & veulent persuader aux autres qu'elles agissent par principe; mais comme leur conduite n'est rien moins que conforme aux prin-

cipes établis dans la Révélation, on ne manqueroit pas de leur reprocher cette inconstance. Que faire pour éviter cela ? Le plus sûr est de dire qu'on ne croit pas à la Révélation, & de substituer d'autres principes à ceux-là, auxquels leur conduite soit plus conforme. C'est ce qu'ils ont fait, chacun s'est formé un système particulier, & cela a produit autant de differens principes de conduite, qu'il y avoit de difference entre la maniere de se conduire de ceux qui les ont imaginés.

Notre conduite, sage Abukibak, approche plus de celle de ces Chrétiens qui croient à la Révélation; mais qui ne se conduisent point selon les principes qui y sont établis. Nous sentons toute l'évidence des preuves qui en établissent la certitude; mais nous ne saurions la prendre pour la regle de notre conduite; le penchant de notre cœur nous entraîne, & l'emporte sur la force de la vérité. Il en est de même de la plupart des Chrétiens, ils sont convaincus de la vérité de la Révélation; mais ils n'en suivent pas mieux les préceptes. Ils savent ce qui est bien; mais ils ne laissent pas de faire le mal, leur conduite est plus blâmable que la nôtre. La Révélation ne nous donne aucune esperance de salut; au lieu qu'el-

le leur permet de concevoir celle de tout ce que l'on peut de plus glorieux. Après cela , ne te semble-t'il pas , sage Abukibak , qu'ils sont plus criminels que nous ?

Je serois fâché que ce que je viens de te dire , devient public ; il est de notre intérêt que l'empire des méchants dont nous avons le gouvernement , s'étende autant qu'il est possible ; mais ce seroit le véritable moyen d'empêcher son aggrandissement , de faire voir aux hommes qu'un grand nombre d'entre-eux sont encore plus Diables que nous. Si nos grands Poténtats venoient à apprendre que j'ai revelé ce mystere , je serois la victime de mon imprudence , & il n'y auroit sortes de tourmens auxquels je ne dusse m'attendre. Tu es mon ami , sage Cabaliste , j'espere que tu ne me trahirās point , & que tu ne m'exposeras pas dans cette occasion. Ce n'est point uniquement la démangeaison de parler qui m'a arraché ce secret , je souffrois depuis long-tems de voir l'impudence avec laquelle les hommes parlent de notre méchanceté. A les entendre , un Diable est tout ce que l'on peut concevoir de plus abominable , & il n'y a rien qui approche parmi eux de la noirceur de notre caractère. Quoique tu nous connoisse mieux que le reste

des mortels, j'apprennois que tu ne te laiffasses aller au torrent ; j'ai eu de-voir prévenir ce malheur, & prendre de justes mefures pour l'empêcher. Je reviens à mon fujet.

Ceux qui difputent fur la réalité des poffeffions, reconnoiffent notre exiftence. Ils admettent en même tems que nous fommes des êtres immatériels, ou d'une fubftance fi fine & fi déliée, que le lieu que nous occupons, n'eft, pour ainfi dire, qu'un point. Quelle de ces deux opinions qu'on embraffe, il n'eft point impoffible que nous entrons dans le corps d'un homme pour y caufier quelques dérangemens. Il y a tant d'ouvertures par lesquelles nous pouvons y pénétrer, qu'il eft furprenant qu'on ofe nier ce fait. L'efpace que nous occuperons, après y être entré, fera fi petit que nous trouverons un million d'endroits à nous loger.

Si l'on dit que nous fommes matériels, il n'eft pas difficile de concevoir comment nous pouvons agir fur le corps d'un homme dans lequel nous fommes entrés. Les chofes matérielles agiffent les unes fur les autres par impreflion & par contract. Si l'on fe détermine pour l'immaterialité de notre fubftance, la chofe fera un peu plus difficile à concevoir ; mais elle ne fera pas impoffible.

Les hommes n'admettent-ils pas l'immaterialité de leur ame , & ne reconnoissent-ils pas son action sur le corps ? Or , si leur ame peut agir sur une substance matérielle , pourquoi n'aurions-nous pas le même privilège , puisque notre substance est de même nature que celle de leur ame ?

Je veux leur accorder qu'il est impossible que nous puissions pénétrer dans le corps d'un homme pour y établir notre domicile ; qu'en voudroient-ils conclure ? Ne pourrions-nous pas causer chez lui des dérangemens & des accidens fâcheux , sans qu'il fût nécessaire que nous entrassions pour cela dans l'intérieur de son corps ? Combien de moyens n'avons-nous pas en main pour tourmenter de cette façon les hommes ? Ceux que nous obséderions de cette manière , ne seroient-ils pas réellement possédés ? Qu'importe de la manière que la chose se fasse , pourvu que le fait soit réel.

Nous ne nions pas la possibilité Physique du fait , dira-t-on ; mais nous ne croyons pas qu'il soit de la sagesse & de la bonté de Dieu de livrer ainsi les hommes à la malice du Diable. Nous serions bien malheureux , continuent-ils , si ces malins Esprits avoient la liberté de nous tourmenter comme ils le

jugent à propos. C'est-là, sage Abukibak, un de ces raisonnemens, fondés sur la bonne opinion que les hommes ont d'eux-mêmes. Ils se croient des créatures par excellence, & nous regardent comme infiniment inférieurs à eux ; cependant je t'ai fait voir qu'il y en a un grand nombre qui sont pires que nous. S'ils ne font pas autant de mal que nous en faisons, c'est qu'ils n'ont pas autant de pouvoir. Si leur puissance égaloit la nôtre, ils bouleverseroient l'Univers, si leur Créateur ne modéroit pas leur malice. Il y en a tel à qui nous ferions beaucoup d'honneur de prendre logement chez eux ; pourquoi Dieu ne nous permettroit-il pas de les tourmenter ?

Les connoissances des hommes sont si bornées ; ils ignorent tant de choses qu'il faudroit savoir pour ne pas se tromper dans leur jugement, qu'il y a bien de la témérité à prononcer avec ces airs de hauteur. De ce qu'une chose leur paroît contraire à la bonté & à la sagesse de Dieu, s'ensuit-il qu'elle le soit réellement ? Une autre personne, qui l'envisagera d'un autre point de vûe, n'y appercevra pas la même contradiction, & portera un jugement tout opposé au premier. Que faire dans ce cas ? L'un ou l'autre se trompe, le meilleur est d'attendre de nouvelles lumieres, &

de consulter la révélation. Tandis qu'on n'en aura point d'autres , il faut suspendre son jugement.

Tu me demanderas sans doute , sage Cabaliste , si je crois que les raisons qu'on allegue pour prouver d'un côté qu'il est contraire à la sagesse & à la bonté de Dieu de permettre ces possessions ; & de l'autre , qu'en cela il n'y a rien d'opposé à ces perfections , ont un poids égal. Je te répondrai que non. Les hommes sont sujets à des maladies & à un grand nombre d'accidens ; dira-t'on qu'il est contraire à la sagesse & à la bonté de Dieu de permettre qu'ils soient exposés à ces malheurs ? Je fais bien qu'il y a eu des Philosophes qui ont été embarrassés à concilier cela avec les perfections de Dieu ; mais je fais aussi qu'on leur a fait des réponses qui devroient être satisfaisantes. Quoiqu'il en soit , ces maux sont un fait réel ; il ne l'est pas moins que ces maux existent par la permission de Dieu , & que les hommes n'y sont exposés que parce qu'il le permet. Je te demandes maintenant s'il est plus contraire à la bonté & à la sagesse de Dieu que les hommes soient tourmentés par ces maladies & par ces accidens , que par nous ?

Une tempête , un incendie , ou une inondation réduiront un homme à la

226 LETTRES CABALISTIQUES,
mendicité. Il sera si sensible à ce malheur, qu'il en contractera une maladie dangereuse, ou qu'il en perdra l'esprit. Cet événement est-il moins contraire aux perfections de Dieu, que si cet homme étoit tombé dans l'état où je le suppose, par l'action de moi, ou de quelques-uns de mes confreres? Le cas est absolument le même. Qu'importe que Dieu se serve pour affliger ou rendre malades les hommes, du ministère des autres créatures, ou du nôtre? N'est-ce pas toujours la même chose? Or, comme l'on reconnoît que dans le premier cas il n'y a rien d'opposé aux perfections de Dieu, il en faut nécessairement dire autant du second.

L'on dira peut-être que le cas n'est pas tout-à-fait le même. Nous autres Diables sommes des créatures intelligentes qui haïssons les hommes, &c. qui avons un penchant invincible à les tourmenter. Si nous avions la permission de le faire, aucun mortel ne seroit exempt de nos attaques. Je ne nierai pas tout-à-fait le principe : notre inclination nous porte assez à vous faire du mal ; mais je crois que la conséquence est fautive.

On ne peut pas dire des créatures inanimées qui causent quelquefois de grands maux aux hommes, qu'elles aient du penchant à faire mal. C'est

Dieu, qui par des loix générales, ou particuliers détermine les choses d'une façon à leur faire produire ces effets; mais tous les maux qui arrivent aux hommes n'arrivent pas par des créatures inanimées. Ils sont souvent causés par des créatures intelligentes, je veux dire les hommes eux-mêmes. Combien de maux ne se causent-ils pas les uns aux autres? Ne se haïssent-ils pas souvent autant que nous pouvons les haïr nous-mêmes? L'inclination à se faire du mal réciproquement, n'est-elle pas aussi forte chez plusieurs d'entr'eux, qu'elle l'est chez nous? Cependant on ne dit point que quand ils se cassent bras & jambes, qu'ils se font des blessures mortelles, qu'ils se tuent, qu'ils s'empoisonnent, & tant d'autres choses de cette nature, il soit contraire à la bonté & à la sagesse de Dieu de permettre cela.

Il est vrai, dira-t-on encore; mais comme la puissance des hommes est beaucoup plus bornée que celle de mes confreres & de moi, le mal qu'ils peuvent faire, est fort inférieur à celui que nous pouvons faire. La sagesse & la bonté peut permettre l'un; mais l'autre est incompatible avec ces perfections. C'est-là, sage Abukibak, un raisonnement fondé sur l'ignorance. Nous avons plus de puissance que les hommes, il est

228 LETTRES CABALISTIQUES,

vrai ; mais comment fait-on que ce pouvoir n'est point borné, quand il s'agit de vous faire du mal ? Si les personnes qui font cette difficulté, s'étoient donné la peine de réfléchir sur les exemples de possession, qui sont allégués dans la révélation, elles auroient bien vû que le mal que nous avons fait dans ces occasions, n'étoit pas l'effet de l'exercice de tout notre pouvoir. Mais cela même ne devoit-il pas leur apprendre qu'il a des bornes, quand il s'agit de vous nuire ? En réfléchissant avec attention sur ces exemples, l'on verra qu'il n'y en a aucun, où les souffrances des possédés aient excédé les maux que les hommes peuvent se faire les uns aux autres. Après cela, n'est-il pas bien singulier de vouloir qu'il soit contraire aux perfections de Dieu de nous permettre de faire une chose, qu'il peut permettre aux hommes de faire sans blesser ces mêmes perfections ? J'aimerois autant être ce démoniaque qui disoit avoir une légion de Diables dans le corps, que d'avaler un de ces poisons lents que la vengeance des hommes a inventés, qui déchirent les entrailles peu-à-peu, & font souffrir les douleurs les plus cruelles pendant long-tems.

Je te salue, en *Belsebuth*, & par *Belsebuth*.

LETTRE CLXXVII.

*Le Silphe Oromafis , au sage & savant
Abukibak.*

N'Ayant rien à faire , ni rien de nouveau à t'apprendre , je m'avisai ces jours passés , sage & savant Abukibak , d'entreprendre un voyage de plaisir. Persuadé que je trouverois quelque chose , capable de remplir le vuide de tes occupations , je pris mon essor , je fendis les airs , & descendis droit en Allemagne. De Tubinge je passai à Stutgard , où je trouva le **TRADUCTEUR** des *Lettres Juives* , occupé à prendre les arrangemens nécessaires pour son départ de cette ville. Je mis incessamment la main à l'œuvre , & je lui aidais de mon mieux , lorsque tout à coup la curiosité , ordinaire aux gens de Lettres , l'engagea à parcourir un tas de papiers qui sortoit de la boutique d'une revendeuse pour en revêtir quelques ballots. A la vûe d'une these où il étoit pris à partie , il fronça le sourcil , & se sentit animé d'un dépit que la réflexion calma presque dans l'instant. J'avois intérêt qu'il

230 LETTRES CABALISTIQUES,

changeât de conduite , je l'amenai si loin , que forcé par mes suggestions , & lassé par les importunités d'un de ses amis , il prit la plume & écrivit à son Antagoniste Théologien. Dès que la Lettre fut achevée , il en fit tirer une copie , que j'enlevai pour te la communiquer ; la voici.

L E T T R E

*Du Traducteur des Lettres Juives à
M. EBERHARD WEISMAN,
Professeur en Théologie dans l'U-
niversité de Tubinge.*

MONSIEUR ,

LE pur hazard me donne l'occasion de vous écrire. Avant d'arriver à Stutgard , où j'ai séjourné deux ou trois jours , j'ignorois si vous étiez au Monde ; & sans doute je l'eusse toujours ignoré , si je n'eusse vu dans cette ville une these que vous fîtes soutenir à deux de vos écoliers , il y environ quatre ans. Voici comment cette these est tombée dans mes mains. J'envoyai un domestique chez une

LETTRE CLXXVII. 231

revendeuse pour acheter du vieux papier qui m'étoit nécessaire pour faire couvrir quelques ballots. Parmi plusieurs Livres déchirés & à demi moisiss que la curiosité me fit parcourir, je trouvai votre these (1) *sur les louanges qu'on donnoit à Mahomet pour détruire le Christianisme*. J'en lus les trois premières pages, & ennuyé de vos raisonnemens, aussi fades que ridicules, j'allois la livrer à ceux qui faisoient mes paquets, lorsque les mots de *Lettres Juives* me frappèrent. Cela m'engagea à voir de quoi il étoit question, & par quel hazard cet Ouvrage se trouvoit nommé dans votre brochure. Je ne fus pas médiocrement surpris de voir que quelques plaisanteries que j'avois dites au sujet du Comte de BONNEVAL, & quelques éloges que j'avois donné en passant à MAHOMET sur son génie, qui fut réellement très-vaste & très-sublime, m'avoient attiré de votre part

(1.) Porismata Sapientiz & Religionis ex laudibus Mahomedi & Mahomedismo in fraudem Religionis Christiane nimis liberali mensura importatis, Deo juvante præfide Christiano Eberhardo Weismanno, Theol. D. & p. p. ord. Ecclesiz Tub. Decano, atque Ducalis Seminarii Superattendente, ad dies mensis Augusti A. D. MDCCXXXVII. &c. Tubingæ, ære Sigmundiano.

232 LETTRES CABALISTIQUES,

un torrent d'injures. D'abord vous me parûtes si méprisable, si inconnu dans le Monde, si ignorant, si stupide, que je crus qu'il y auroit de la foiblesse, & même du ridicule à vouloir me donner la peine de répondre à un personnage de votre espece. Pendant que j'étois dans cette pensée, un de mes amis survint pour me souhaiter un heureux voyage. Je lui demandai qui vous étiez, & quel étoit votre caractère; car pour votre génie, je savois déjà à qui m'en tenir, & votre Dissertation prétendue m'avoit parfaitement éclairci. Cet ami m'apprit que vous étiez un vieillard hargneux, inquiet. Il me dit que vous étiez ennemi déclaré de quiconque avoit du mérite; que vous tourmentiez sans cesse un très-habile homme qui professe la Philosophie dans l'Université où vous êtes; que vous déclamiez toute la journée contre le célèbre WOLF, l'honneur de l'Allemagne, & même de l'Europe; que vous égayez journellement votre bile par mille contes odieux que vous débitiez contre la mémoire de l'illustre LEIBNITZ. Il ajouta que je rendrois service à tous ceux qui ont à faire avec vous, si je pouvois vous donner quelque leçon qui vous rendît moins fanatique.

rique. Je répondis d'abord à cet ami que ce qu'il me demandoit me paroif-
 soit impossible; que s'il vous étoit
 permis en qualité de pedant d'injurier
 de calomnier les gens qui ne vous
 avoient jamais rien fait, & que même
 vous ne connoissiez point, il n'en
 étoit pas ainsi de moi, qui faisois pro-
 fession d'être un galant homme, & de
 ne profaner jamais la Philosophie jus-
 qu'à lui faire parler le langage des cro-
 cheteurs & des porteurs-d'eau. Mon
 ami ne se rendit point à mes raisons,
 il persista toujours dans son dessein.
 Il me représenta que dans certaines
 occasions il étoit permis pour le bien
 public de sortir de cette modération
 Philosophique, qui convient si parfaite-
 ment à un homme de Lettres; il me
 repeta à ce sujet tout ce que vos Con-
 freres ont écrit si souvent pour justi-
 fier les expressions fortes & violentes
 dont LUTHER a rempli ses Ouvra-
 ges. Voyant que je n'étois point ému
 par l'exemple de ce savant Saxon, il me
 cita celui d'un fameux Théologien
 François, dont il savoit que j'estimois
 infiniment la science, & de qui GUY
 PATIN, quoique bon Catholique,
 disoit souvent *que depuis les Apôtres,*
il n'étoit pas né un plus bel esprit; c'est
 CALVIN, dont je veux parler, qui,

attaqué insolemment & brutallement par VESTPHALE, Ministre Luthérien de Hambourg, qu'il pouvoit traiter avec aigreur ce féroce Théologien, & justifier sa conduite par l'exemple de Dieu, qui prononce *qu'il se montrera en tier envers l'homme en tier*. Pouvois-je faire autre chose là-dessus, dit CALVIN, sinon comme porte le Proverbe, *à rude âme rude ânier*, afin qu'il ne se pteuss trop en sa forcenerie ? L'exemple de CALVIN ne me déterminait point encore ; mon ami y joignit celui de Mrs ARNAUD & PASCAL contre les Jésuites, celui de DESPREAUX contre PERAULT, celui de BARBEIRAC contre le Pere DU CELIER, celui de M. de BEAUSOBRE contre les Journalistes de Frevoux, celui de M. DE LA CROZE contre le Pere HARDOUIN. Enfin il me nomma tant de fameux Savans, qui, à l'exemple de Calvin, avoient été *à rude âme rude ânier*, que je lui promis de vous traiter en *âme rude* pour le bien public. Mon ami, qui craignoit que s'il ne profitoit de la disposition dans laquelle il me voyoit, je ne changeasse de sentiment lorsque je serois parti, m'obligea à rester encore un jour à Stutgard. J'eus beau lui représenter que je n'avois avec moi

LETTRE CLXXVII. 177

ni les Livres qui pouvoient m'être nécessaires, ni le tems que demandoit une réponse en forme, il me témoigna qu'il seroit content des remarques & des citations que pourroit me fournir ma mémoire. Il me prêta un exemplaire des *Lettres Juives*, fit montrer deux feuilles de papier, les plumes & l'écritoire dont l'hôte du cabaret se sert pour régler ses comptes, & m'enferma ensuite dans ma chambre. Dans deux heures de tems je fis les remarques que je vous adresse ci-dessous. Je souhaite qu'elles rendent plus sensée votre Superintendance; car pour plus éclairée & plus spirituelle, cela est impossible. A votre âge, l'esprit se déforme, au lieu de se former; un arbre, prêt à sécher, ne sauroit donner des fruits plus doux & plus délicats que ceux qu'il produisoit dans sa jeunesse.

Votre premier reproche, Monsieur *Weisman*, est fondé sur ce que j'ai fait dire au Secrétaire du Comte de *Bonneval*. A vous ouïr, rien n'est plus dangereux, (1) rien n'est plus sé-

(1) Ponamus Autorem harum Epistolarum singularia illa monumenta ex vera & seria Traditione accepisse, quod non valde creditibile est: quanto quam maligna & seductoria est ea narrandi ratio qua hic utitur in materia longe tristissima, justoque & serio commentario hominis vere sapientis.

§36 LETTRES CABALISTIQUES,

ducteur que le discours que je lui prête. Vous gémissiez amèrement de ce que j'ose badiner sur un sujet aussi triste & aussi lugubre, vous croyez qu'il est excessivement criminel de donner quelque couleur d'apparence & de vérité aux raisons dont se servent les Mahometans pour appuyer leur opinion, & vous pensez être bien fondé à soutenir qu'il est permis non seulement de condamner tacitement les Ecrivains qui ont agi comme moi ; mais qu'il est louable de les accuser publiquement d'irréligion & de mauvaise foi. Mon Dieu ! qu'il y a dans tout ce raisonnement du pédantisme, & qu'on a raison de dire qu'un pédant est un animal ridicule ! Et depuis quel tems

tis, non dicam Christiani dignissima? sed cum figmentis ad scenam accomodatis, atque minimum pro lubitu interpolatis, similia sint, quam veræ certæque historię quænam ratio dari potest quæ homini sapienti & religioso persuadere possit, licere sibi ut tam plausibiliter de Religione Mahomedana disputet, ut sine omni necessitate & utilitate omnes nugæ hominis Mahomedani, quasi ad fallendum tempus ornet, pingat, & tantæ multitudinẽ Lectorum imprudentium & imprudentium exponat? Hoc certe præcepta meliora & solidiora nemini iisdem imbuto permittent unquam, nec injusta suspicio vocari meretur, si quis de perversa & irreligiosa intentione hujusmodi Scriptores, nostra maxime ætate, non modo apud semet ipsum, sed etiam publice accuset. *Porismata Sapientia*, &c. pag. 18,

les honnêtes gens de toutes les Religions se sont-ils fait un scrupule de lire quelques badineries ingénieuses qui défendent les systèmes les plus faux ? A-t-on traité de gens sans Religion ceux qui ont voulu peupler les planetes ? Les FONTENELLES & les HUGENS ont-ils été regardés comme des personnes de mauvaise foi parce qu'ils défendoient un ingénieux Système, & qui étoit pourtant directement contraire à tous les Dogmes Théologiques ? Les Savans, & les Petits-mâtres ont également compris que ces hommes illustres ne soutenoient leur opinion que comme un jeu d'esprit ; un peu de bon sens suffisoit pour empêcher de donner dans le ridicule où vous êtes tombé. Si vous étiez capable de penser, vous devriez bien avoir honte, vous Professeur, vous Doyen, vous Superintendant, d'avoir moins de lumiere que le plus étourdi Petit-mâitre, & la plus chetive femmelette. Dites-moi, M. le Théologien, avez-vous jamais vû qu'on ait fait un crime à l'Auteur de *l'Espion Turc dans les Cours étrangères*, d'avoir parlé dans deux cens endroits de son Ouvrage avec éloge de MAHOMET, & de la Religion de ce faux Prophete ? Connoissez-vous quelque Savant qui lui ait reproché d'avoir insulté dans plusieurs en-

279 LETTRES CABALISTIQUES,
 droits tous les Chrétiens; ce qu'il a fait
 réellement, & dont je me fais abstenir,
 & en quoi j'ai cru ne devoir point l'imi-
 ter? Il paroît que les *Lettres Persanes*
 vous sont connues, sachez-vous bien que
 ce Livre est fait par un des plus grande
 hommes qu'il y ait aujourd'hui en Eu-
 rope? Voyez combien **MAHOMET** &
HALY y sont loués, combien la Reli-
 gion Musulmane y est exaltée; consul-
 tez les endroits où il est parlé du bien
 qu'il s'ensuit dans la Société de la plura-
 lité des femmes, & de la permission de
 répudier celles qui sont stériles. Lisez
 attentivement la Lettre où l'Auteur sou-
 tient qu'un homme trop malheureux
 peut s'oter la vie. Les honnêtes gens
 ont-ils fait un crime à cet illustre Magis-
 trat de ses opinions? Ils s'en sont bien
 gardés, ils les ont regardées comme
 d'ingénieuses rêveries, faites unique-
 ment pour amuser, & qui étoient
 d'autant plus pardonnables, qu'elles
 étoient conformes au caractère d'un Per-
 san & d'un Philosophe Oriental. Vous
 semblez avoir senti ce que je vous dis,
 lorsqu'après avoir rapporté soigneuse-
 ment tous les endroits où il est parlé de
MAHOMET dans les *Lettres Juives*, vous
 dites, (1) *Si quelqu'un trouve dans un*

(1) Si quis in sanctis Libris qui titulum des *Lettres*

Lettre semblable à celui-ci, dont le titre est Lettres Persanes, de pareilles opinions, elles doivent lui paroître moins étranges, parce qu'elles sont placées dans la bouche d'un Mahometan, au caractère duquel l'Auteur a dû accommoder son style & sa façon de penser.

Il faut, ou que vous soyez le plus ignorant homme de l'Univers, ou le plus fourbe. Choisissez laquelle vous voudrez de ces deux épithètes; mais il n'y a pas à balancer, il faut absolument opter, & vous ne pouvez éviter l'une, que vous ne preniez l'autre. Dans la bouche de qui ai-je placé les discours qui vous ont si fort révolté? Est-ce dans celle d'un Juif? Point du tout. Dans celle d'un Chrétien? Encore moins; mais dans celle d'un Musulman. Ces discours ne passent pas même par la plume du Juif voyageur, il les envoie dans un Ecrit, tel qu'il l'a reçu du Musulman. Où aviez-vous vos yeux, pour ne point voir à la tête de cet Ecrit, *Mémoire de Haly, Secrétaire d'Osman Bacha, autrefois Comte de Bonneval*? Etois-je moins obligé d'accommoder mon style dans ce Mémoire au

tres Persanes habet, passa-passim inveniat loca, id ipsa minus mirum videbitur, quoniam illæ omnes in persona hominis Mahomedani suspensæ sunt, qui similis etiam styles, & per judicandis differendi que forma accomodari debuit. Id. ib. pag. 104

caractere Mahometan, que l'inimitable Auteur des *Lettres Perjanes*? Pourquoi donc voulez-vous me rendre plus criminel que lui? Je le repete, il faut choisir entre l'ignorance la plus profonde, & la mauvaise foi la plus marquée.

Mais, direz-vous, ce Secretaire d'OSMAN-Bacha avoit été Chrétien auparavant d'être Turc. J'en conviens, mais il parle dans le Mémoire selon l'état dans lequel il se trouvoit pour lors; & pour conserver plus de vérité dans le caractere que je lui donne, ISAAC ONIS avoue qu'il a été surpris de le voir si zélé pour Mahomet. Je croyois, ajoute-t-il, qu'il étoit aussi mauvais Turc qu'il avoit été mauvais Nazaréen. Il s'ensuit de-là que je devois faire parler le Secretaire comme un Turc zélé, & par conséquent qu'en lui faisant défendre, le plus ingénieusement qu'il m'a été possible, le Mahometisme, je n'ai agi ni plus criminellement, ni plus témérairement que cent autres Ecrivains qui ont fait la même chose, & qui sont aussi estimés & aussi chéris des honnêtes gens, que vous, Monsieur WEISMAN, vous méritez peu de l'être par votre ignorance, ou par votre mauvaise foi.

Je viens actuellement à l'intention que j'ai eue en composant ce prétendu Mémoire du Secrétaire du Comte de
BONNEVAL.

BONNEVAL. Loin que j'aie voulu élever la Religion Mahometane, je n'ai songé qu'à montrer que les Juifs avoient entièrement dégénéré de l'ancien Judaïsme, & que leur Religion aujourd'hui étoit presque méconnoissable (1). Voyons, dit le Proléyte Turc, si vous n'avez pas fait des changemens plus considérables. Vous avez manqué dans votre dispersion aux points les plus considérables de la Loi, vous avez cessé de circoncire en Espagne; cependant quelque crainte qu'il y eût à le faire, rien ne pouvoit vous obliger à discontinuer une cérémonie aussi essentielle. Vous avez sacrifié pendant un tems des enfans en France, que vous achetiez, & contre la volonté de Dieu vous avez arrosé les Autels que vous lui dressiez, de sang humain, quoiqu'il vous fût expressément défendu de sacrifier hors de Jérusalem. Je ne parle point de toutes les rêveries de vos Docteurs. Où avez-vous trouvé dans les Livres anciens qu'ils vous fût défendu de couper votre pain avec de certains couteaux, & qu'il ne vous fût pas permis de boire du vin que vous n'aviez point pressé? Dans quel endroit de la Genèse, du Deuteronome, des Pseaumes

(1) Lettres Juives, Tom. I. Let. IX.
Tome VII. X

242 LETTRES CABALISTIQUES,
de David avez-vous là ce principe im-
pie, que c'est un point de Religion de
tromper tous ceux qui ne sont pas de la
vôtre? Je sais que vous n'accordez pas
publiquement que vous avez ces semi-
mens. La raison en est évidente, on se-
roit beaucoup plus sur ses gardes, & vous
auriez peine à satisfaire les fonctions
de votre nouveau Judaïsme. Convenez
donc que vous n'avez des anciens Juifs
que le nom, & que les Musulmans en
ont la Religion.

Que dit à cela ISAAC ONIS! Applau-
dit-il en quelque chose à ce Mémoire?
Point du tout, il le regarda comme un
Ouvrage qui ne mérite presque pas d'être
réfuté. *Il te sera aisé*, dit-il, *mon*
cher Monceca, *de démêler le foible de*
cet Ecrit & les sophismes dont il est rem-
pli; mais je t'avouerai que j'en ai trouvé
l'idée singulière. Bien des gens nous ont
reproché d'être dans l'erreur; mais per-
sonne ne s'étoit avisé de vouloir nous
prouver que les Mahométans étoient
les véritables Juifs sous un nom diffé-
rent.

Il faut être stupide, pour ne pas
sentir quel a été mon but, & pour se
figurer que j'ai prétendu établir sé-
rieusement le Mahométisme. Il est vrai
qu'au commencement de ce Mémoire
j'ai montré la ressemblance qui se

trouve dans plusieurs choses, & même dans beaucoup, entre le Mahométisme & le Judaïsme; mais quel est l'homme, un peu versé dans l'histoire Orientale, qui ne sache que la Religion de MAHOMET n'est qu'un ramas des dogmes des Juifs & des Chrétiens, mêlés confusément ensemble; quelquefois tels qu'ils sont éras par ceux qui les professent, & quelquefois défigurés? Nous avons, nous autres Musulmans; dit le prétendu Secrétaire, les mêmes cérémonies & la même croyance que vous autres Juifs dans les points essentiels. Un seul Dieu; l'immortalité de l'ame, la punition des méchants, la récompense des bons, la circoncision, l'horreur des images, l'observation du jour du Sabbath, & nos Mosquées, ainsi que vos Synagogues, ne sont point souillées par des Idoles. Lorsque nous jeûnons, nous ne mangeons, comme vous, qu'après le Soleil couché; nous avons du respect pour la mémoire de Moïse & des Prophètes; nous regardons avec vénération la ville de Jérusalem; nous nous abstenons des viandes défendues. Voilà dans tous les points le Judaïsme ancien; voilà la foi d'Israël dans son plus grand jour; & telbe qu'elle subsistât dans le tems de David. Examinons à présent qui sont ceux qui ont le

244 LETTRES CABALISTIQUES,
plus changé & ajouté, ou de vous, ou de nous.

Après ce passage, suivent les preuves de la venue du Messie, que les Turcs croient être arrivé, ainsi que nous. Si vous étiez moins fanatique, vous auriez vu par la manière dont je m'explique dans cet endroit, quel étoit mon véritable but dans cette Lettre. Je placerai ici ce que je dis à ce sujet, pour vous en renouveler le souvenir, si tant est que vous y ayez fait déjà quelque attention ; ce que j'ai de la peine à croire, vu votre stupidité. Un des griefs que vous nous reprochez, dit le Turc, consiste dans le culte que nous rendons au Messie ; mais pourquoi ne voulez-vous pas que nous reconnoissions sa venue, lorsqu'il en est tant de preuves évidentes ? Comment réglez-vous votre attente éternelle avec les semaines de Daniel ? Vous avez perdu votre compte, & las de faire d'inutiles supputations, vous avez mieux aimé dire que c'étoit un mystère auquel vous n'entendiez plus rien. Vous vous tirez d'affaire approchant sur l'explication de cette Prophétie, dans laquelle il est dit si clairement que le Sceptre ne sera point ôté de la Maison de Juda jusqu'à l'arrivée de celui qui doit venir. Je sais que vous soutenez que ce

n'est pas du Sceptre dont il est parlé dans la prophétie , mais d'un mot qui signifie une verge de tribulation. Moyennant un tour forcé que vous donnez à ce passage , vous voulez le faire servir à votre défense ; cependant malgré toutes les ténèbres que vos Rabbins ont voulu répandre sur les Prophetes , vous savez l'histoire d'un de vos fameux Docteurs. Etant prêt à mourir , il fit assembler sa famille aujour de son lit : Mes enfans , leur dit-il , j'ai bien peur que ce JESUS DE NAZARETH que nos Peres ont crucifié , ne soit le Messie. Il mourut peu après , & quelques soins qu'on voulut apporter pour cacher au Public les doutes de ce Rabbín , on n'en put venir à bout. Mais enfin , supposons pour un instant que nous nous trompions , en croyant que le Messie soit arrivé ; voyons quels sont les changemens essentiels que cela nous a fait faire au fond du véritable Judaïsme , &c.

Ne faut-il pas avoir fait banqueroute à la raison pour se figurer , après avoir lû ce passage qui fait une grande partie du discours du Musulman , que j'ai eu dessein de nuire à la Religion ? Ne faut-il pas être stupide au suprême degré , pour ne pas comprendre que mon dessein a été de détruire les fautes raisons dont se servent les Juifs pour ex-

cufer leur aveuglement ? J'aurois bien envie , Monsieur , voyant votre peu de pénétration , de vous appliquer ce que LUTHER dit assez mal - à - propos de tous les Catholiques dans le quatrième Volume de ses Œuvres , pag. 382. *Edit. Jen. Germ. Les Papistes , écrit-il , sont tous des ânes , & restent toujours ânes , en quelque sauce qu'on les mette , bouillis , rotis , fris , trempés , pclés , battus , brisés , tournés , revirés ; ce sont toujours des ânes. Permettez qu'au mot de Papiste je substitue WEISMAN.*

Voici enfin l'endroit qui vous a le plus révolté , celui qui vous a fait tomber en convulsion , celui qui m'a attiré ce torrent d'injures , sous lesquelles vous avez prétendu m'accabler. Quel mal , dit le Turc , peut-il y avoir à honorer un Prophète , un grand homme , un Législateur , dont la morale est si belle & si utile au repos & à la tranquillité de la Société ? S'il nous a appris à ajouter quelque chose à l'ancien Judaïsme , ce sont des sentimens si épurés , qu'on voit bien qu'ils viennent du Ciel ; & si Moïse ne les inspira point aux anciens Juifs , c'est qu'il connut que la dureté de leur cœur les en rendoit incapables. Nous n'avons donc apporté d'autre changement à l'ancienne Religion , que d'épurer la morale , & de rendre à celui qui

nous la prêchoit , la gloire que nous lui devons.

Ho ! le plus imbécille des mortels ! C'est donc là ce qui a si fort ému votre bile ? C'est à cause d'un éloge badin & ironique , plutôt que réel , d'un homme dont les impostures sont connues des plus simples Chrétiens , & dont le panégyrique est regardé comme un jeu d'esprit , aussi peu dangereux & aussi peu réel que celui que fit un ancien Rhéteur du tyran PHALARIS ; c'est à cause , dis-je , de cet éloge , que vous avez sonné le tocsin , que vous avez cru la Religion attaquée jusques dans ses fondemens. N'attendez pas que je me donne la peine de répondre sérieusement à vos extravagances ; vouloir vous donner du bon sens , c'est tenter une chose impossible. J'appliquerai à celui qui voudroit l'entreprendre , ce que disoit un Savant Allemand de ceux qui vouloient prouver que PLATON avoit cru la création de la Matière. *Ces gens-là prétendent blanchir un More.* J'aimerois mieux être chargé du soin de faire changer de couleur à tous les Ethiopiens , que de celui de vous apprendre à penser. En voilà assez sur cet article , venons à un autre.

Dans la Lettre où j'ai parlé de la fermeté avec laquelle le Bacha OSMAN ,

ci-devant Comte de BONNEVAL, se vit à la veille de la mort dans une maladie dangereuse qu'il eut à Constantinople, vous trouvez extraordinaire qu'il dise à un de ses confidens : *Ma mémoire (1) sera un exemple du malheur le plus accompli & de la constance la plus ferme. Toutes les traverses que j'ai essuyées, n'ont pu me distraire du soin de me venger de mes ennemis : si je n'ai pu être assez fortuné pour voir réussir mes desseins, l'embarras & le trouble que je leur ai causés par la crainte des maux que j'ai voulu leur faire, me console de ceux dont je n'ai pu les accabler.*

Vous condamnez encore sévèrement les Lettres que ce Comte écrit à sa femme & à un Seigneur de ses amis, dans lesquelles il paroît qu'il meurt en véritable & parfait Déesse. L'indifférence (1) de ce Comte vous paroît

(1) Lettres Juives, Tom. I. Lettre XXX.

(2) Evolvamus præ cæteris elogium intrepiditatis & generositatis quod prospectanti mortem proximam profelito Mahometano cum emphasi impertitur. Suppono Christiani nominis hominem esse qui hic judicet, ut ut in persona Judæi loquatur. Suppono loqui eum ex proprio sensu, non alieno: quid enim personæ hominis Judæi quam adsumit, debeat? plane oblitus est. Quantum hoc frigus indifferentissimum est in homine qui Reli-

totalement déplacée, vous auriez souhaité que je l'eusse représenté comme un homme tremblant, croyant voir le Diable, & ayant autant de peur de ce malin Esprit, qu'en avoit LUTHER; à ce qu'il nous apprend lui-même (1), lorsqu'il disputoit avec Belsébut sur la validité de la Messe. L'expression familière dont se sert le Comte, en disant qu'il est prêt à faire son voyage, & que ses bottes (2) sont déjà graissées, vous révolte; vous en voulez furieusement à ces bottes, on voit qu'el-

gionem Christianam deseruit ex pessimis rationibus, qui ne moriturus quidem, sic enim tunc patebat, ulla hujus apostasiæ penitentia ducitur, qui in ipsa mortis janua nihil nisi vindictam spirat! *Porismata Sapientiae*, &c. pag. 18.

(1) Diabolus sua argumenta fortiter figere & urgere novit. Voce quoque gravi & forti utitur, nec longis meditationibus disputationes ejusmodi transiguntur, sed momento uno & quæstio & responsio absolvitur. SENSI EQUIDEM ET PROBE EXERTUS SUM, quam ob causam illud nonnunquam evenire soleat, ut sub auroram quidam mortui in stratis suis inveniantur. Corpus illi perimere vel jugulare potest... Credo equidem quod *Oecolamædus* & *Emserus* alique eorum similes, illiusmodi ignitis Satanae telis & hastis confossi subitanea morte perierunt. *Luther. de Missa privata*, Tom. VI. fol. 18.

(2) Qui suam promptitudinem moriendi, h. e. illam ipsam intrepiditatem cum ocreis itineris causa jam inunctis comparat. *Porismata Sapientiae*, &c. pag. 18.

les vous tiennent au cœur. Vous ne pouvez souffrir que j'aie représenté BONNEVAL bravant (1) la mort ; enfin j'ai fait dans cette occasion un crime énorme.

Il faut convenir que dans tout ce raisonnement il n'y a que de l'ignorance, & point de mauvaise foi. Ici vous n'avez pas fait comme peu auparavant ; mais si vous n'êtes pas fourbe dans cette occasion , grand Dieu ! que vous êtes stupide ! Hé quoi ! pouvez-vous ignorer qu'un Ecrivain est obligé de conserver toujours aux personnages qu'il fait parler , le caractère qu'ils ont eu réellement , & qu'il se rendoit ridicule auprès de tous les gens de goût , s'il agissoit autrement ? Que dirait-on d'un Auteur qui feroit d'*Achille* un homme timide ; de *Salmonée* , un dévot ; d'*Ajax* un Prince pieux ; de *Sixte-Quint*, un Pape pacifique ; de *François I.* un poltron ; de *Charles-Quint* , un Prince esclave de sa parole ? Ne tourneroit-on pas en ridicule un écrivain qui représenteroit si mal les gens dont il par-

(1) Tantopere laudare militarem quandam ferociam mortem contemnentem , tanquam virtutem , solis hominibus magnis propriam , nulla ratione habita Religionis , & enormium peccatum adversus prima Religionis principia , quæ hic admissa sunt. *Id. ibid.*

le? J'avois à peindre un homme qui a été connu pour être sans Religion, qui a passé toute sa vie pour un esprit fort, qui réellement a dit dans une maladie qui l'avoit réduit à l'extrémité, ce que je lui fais dire; pouvois-je donc, sans me rendre aussi ridicule que vous l'êtes, le changer en dévot, démentir la vérité, & donner au personnage que je faisois parler un caractère tout opposé à celui que le Public lui connoissoit? Je n'ai pas commis un plus grand crime en représentant *Bonneval* occupé dans ses derniers momens du soin de sa vengeance, que si j'avois dépeint *Melancthon* à l'article de la mort se félicitant de mourir, & d'être délivré des disputes & des cabales de ses confreres les Théologiens, parce que ces deux faits sont également vrais, & que s'il n'est point permis de donner à un homme un caractère qu'il n'a point eu, il l'est encore moins de déguiser la vérité, & de profaner l'Histoire par le mensonge ou la dissimulation.

Je ne trouve rien de si fanatique que ce que vous dites au sujet des Historiens (1) qui ont écrit naturellement

(1) Sed ex aliis quoque exemplis patet solere libertinos nostri temporis suorum hominum sa-

& avec candeur les vertus , les bonnes qualités qu'ont eues certains Philosophes dont on a soupçonné l'Orthodoxie. Vous ne pouvez sur-tout souffrir qu'on ait rapporté qu'ils sont morts avec beaucoup de fermeté. Vous vous emportez (1) contre un des plus honnêtes hommes qu'il y ait eu dans ces derniers tems , qui a écrit la vie de *Spinoza* , & qui étoit bien éloigné d'adopter les erreurs monstrueuses de ce Philosophe ; vous injuriez tacitement,

tionem moriendi generosam & immotam magnifice describere. Stupendam & Atheisticam sapiunt audaciam qui hanc in rem collegit *Anonymus* , Auctor libelli *des Reflexions sur les grands hommes, morts en plaisantant* , id. ibid.

(1) Cum quo si conferatur historia novissimorum *Spinoza* , *Balii* , *Collini* , *Wolstoni* , *S. Evre-monti* , (ut alios jam prætereamus) in Vitis primorum , nec minus in *Critique désintéressée des Journaux Littéraires* ; *Bibliot. Britann.* Tom. I. Part. I. pag. 241. *P. Nicéron* , *Mémoire pour servir à l'Histoire des Hommes illustres* , Tom. VII. pag. 187. seq. *Vid. & Tom. II. ejusd. Libri.* pag. 76. Discimus equidem ex his speciminibus , horum viro-rum tranquillitatem & fortitudinem in moriendo in magno prætio haberi : QUO AUTEM JURE ID FIAT , SI SALVA ESSE DEBEANT RELIGIONIS CHRISTIANÆ PRINCIPIA ? NEMO FACILE INTEL-LIGET. Aut ergo hæc negligenda & contemnenda sunt , quod tamen se facere & intendere isti pa-negyrici non fatentur aut dicendum non fortitu-dinem vel *ἰσχυρίαν* , sed Lethargiam. & *Id. ibid.*

mais grossièrement le savant M. des Maizeaux, Auteur des Vies de Bayle & de S. Evremon; vous n'épargnez pas M. de Camusat; il ne tient pas à vous que vous ne flétrissiez l'illustre Ecrivain de la *Bibliothèque Britannique*. Votre critique maussade n'épargne pas même le Pere Nicéron, & vous taxez grossièrement tous les grands hommes, dont vous n'êtes pas digne de délier les souliers, d'avoir violé les principes de la Religion Chrétienne; enfin vous souhaiteriez que ces fidèles Historiens n'eussent fait aucune mention de la fermeté des Savans dont ils écrivoient la Vie. Si un sentiment, aussi insensé que le vôtre étoit reçu, il faut avouer que nous aurions une idée bien juste du caractère de tant d'Ecrivains & de héros célèbres, dont les Ouvrages & les vertus font encore aujourd'hui l'admiration de l'Univers.

Votre fanatisme me rappelle celui d'un Théologien Catholique de l'Université de Louvain, Censeur des Livres à Malines, qui ne veut pas qu'on donne (1) des épithètes honorables à tous

(1) Illa epitheta vere sunt honorifica ac proinde delenda, quæ absolutæ, & sine limitatione laudant hominem, ut bonitatem, pietatem, &c. prædictum. v. g. vir optimus, pius, bonæ memoriæ, virtute, moribus, probitate insignis, illaque ab-

254 LETTRES CABALISTIQUES

les Ecrivains qui ne sont point de la Communion Romaine. Il soutient que par de grandes raisons on doit (1) empêcher de dire le divin *Scaliger*, le grand *Erasme*, *Melanchton* la gloire de son siècle ; il ne veut pas même qu'on appelle Théologien (2) aucun Protestant,

solute sine limitatione laudem tribuunt scientiæ & doctrinæ. H. Steuart, Ecclesiæ Metropolitanae S. Rumoldi Canonicus. Grad. &c. Decanus per Archidiecesim Mechliniensem Censor Librorum Archiepiscopalis &c. in approbatione Biblioth. Script. Belgic. J. F. Foppens, Ecclesiæ Metropolit. S. Rumoldi Canon. Graduat.

(1) V. G. doctissimus, sapientissimus, vel cum altis immodestis adulationibus : princeps eruditorum, divinus *Scaliger* ; magnus *Erasmus*, Germaniæ lumen ; *Melanchton* decus seculi nostri ; *Ocellus* doctrinæ & eruditionis &c. omnino notatu digna sunt, & magnis de causis impediri debent. *Id. ibid.*

(2) Titulos doctoris & Magistri perquam est, proprie & exacte loquendo, neminem extra Ecclesiam possidere aut mereri, quemadmodum Universitates hæreticæ, ab Apostolica Sede non confirmatæ, jus neutiquam habent gradus & titulos, qui in Ecclesia valeant, conferendi. Proinde accurate si loquaris, non debet is vocari Magister aut Doctor inter Catholicos, sed abusive tantum, ut loquitur vulgus ; & ut improprie & abusive vocantur Universitates quæ non sunt Catholicæ. Titulum Theologi non meretur, qui nescit & non sequitur veram & sonam Doctrinam Catholicam : quamvis materialiter Theologus vocari possit is, qui tractat argumenta S. Scripturæ, & controversias Religionis. *Id. ibid.*

parce que le titre de Théologien ne convient qu'à ceux qui font profession de la doctrine Catholique. Par la même raison il traite les Universités Réformées & Luthériennes de prétendues Universités. Il se récrie contre un Historien (1) Catholique qui a osé louer *Grotius*, le Clerc, & *Barbeirac*. Enfin, vous avez trouvé dans cet homme un fanatique qui vous égale; sans lui, il auroit été impossible que vous eussiez eu votre semblable, car quel est l'homme assez insensé pour soutenir qu'il ne faut pas rendre justice au mérite, qu'il faut déguiser la vérité, & qu'en parlant des hommes célèbres dont les opinions ne se sont pas accordées avec les nôtres, on doit passer sous silence toute la fermeté qu'ils auront fait pa-

(1) Plurimum, nisi fallor, displicebunt Theologis vere catholicis, ea quæ dictus Historicus habet in Præfatione sua ad Prodrum Danielicum, . . . Ut ad exemplum veniam, quis *Hugonem Grotio invidet appellationem doctissimi insignissimique Scriptoris* . . . *Joannem Clericum*, hominem socinianum, Sanctorum Patrum conspurcatorem, Pontificum Romanorum & totius Cleri calumniatorem, atque omnium fere miraculorum, quorum in Sacris Literis fit mentio, destructorem, nominat virum clarissimum, eruditissimum, & longe laboriosissimum? Neque desunt inter Catholicos, qui *Joannem Barbeirac*, Juris & Historiarum *Groningæ* Professorem, Calvinistam furiosum, epithetis exornent honorifici. Id. ibid.

256. LETTRES CABALISTIQUES,
roître ? C'est à quoi aboutit votre sen-
timent Pourquoi est-ce qu'un Catholi-
que sera obligé de convenir des bon-
nes qualités d'un Lutherien , s'il doit
dissimuler celles d'un Turc ? Ils sont
également damnés , selon lui , & même
il est obligé de croire le Luthérien plus
coupable , parce qu'il a eu plus d'oc-
casions & plus de moyens de s'éclairer.
Je vous demande , Monsieur *Weizman*,
comment jugeriez-vous d'un Historien
Catholique qui déguiseroit toutes les
particularités de la mort de *Luther* qui
peuvent lui faire honneur , ou qui tâ-
theroit d'en faire des applications ma-
lignes & flétrissantes ? Vous vous re-
crieriez sans doute sur la partialité de
cet Historien ; pourquoi ne voulez-
vous point qu'on fasse pour les autres
ce que vous exigez pour vous ? Au
reste , il est bon de remarquer ici en
passant , une nouvelle preuve de votre
bonne foi. Un honnête homme , après
avoir fait mention des sentimens qu'il
y a dans les deux Lettres écrites par
le Comte de *Bonneval* , qui lui avoient
déplu , auroit remarqué que l'Auteur
les tournoit ensuite en ridicule , faisant
soupçonner à *Isaac Oms* que *Bonneval*
ne fût Juif , & prenant de là le pré-
texte d'établir dans peu de paroles , &
mieux que vous ne le sauriez faire dans
un

un gros volume, la nécessité d'un culte établi par la Divinité. Un Juif, dit Isaac Onis, mourant dans le sein d'Israël, n'écrirait pas autrement. Quoique le Bacha ne se déclare point ouvertement, on apperçoit aisément ses sentimens. Si pourtant il étoit Juif, ce seroit une foiblesse impardonnable de n'en avoir pas fait un aveu authentique. D'ailleurs, notre Loi épurée n'admet point de pareils déguisemens. . . . Il faut nécessairement, mon cher Monceca, que Dieu ait ordonné un culte à l'homme ; & puisqu'il l'a créé pour le servir, sans doute il lui a tracé les règles & la façon dont il vouloit l'être. Quel chaos affreux ne s'ensuivroit-il pas, si chacun avoit une manière de penser différente sur le culte qu'on doit à la Divinité ? L'esprit de l'homme, sujet à s'égarer, retomberoit bientôt dans les erreurs de l'idolâtrie ; on le verroit encore l'encensoir à la main, offrir son hommage aux animaux les plus vils, désirer des oignons, & faire naître tous les jours mille Divinités dans son jardin potager.

Si vous agissez dans toutes les occasions avec autant de mauvaise foi que dans celle-ci, vous devez être l'homme du monde le plus dangereux ; & j'aimerois mieux avoir affaire avec Cartouche qu'avec vous.

258. LETTRES CABALISTIQUES,

Je viens actuellement aux reproches que vous me faites d'avoir donné de pompeux éloges au génie de *Mahomet*, & d'avoir loué certaines choses qui se trouvent dans l'Alcoran. J'ai suivi l'exemple de plusieurs grands hommes, aussi recommandables par leurs vertus, par leur piété & par leur Religion, que par leurs grandes lumières. Il y a au jugement de *M. Pascal*, non-seulement de bonnes choses dans l'Alcoran ; mais encore de très-belles prières.

Le célèbre *M. de la Croze* s'explique plus précisément & plus fortement ; voici les propres termes de ce grand homme (1). *Mahomet* avoit de fort beaux talens naturels ; il étoit agréable, poli, se faisant un plaisir d'obliger les gens, & propre à converser avec tout le monde. C'est le témoignage que lui rend un Chrétien Oriental, qui a écrit en Arabe une histoire du Mahométisme. Pour ce qui est de l'esprit de *Mahomet*, il est aisé de conclure que c'étoit un homme extraordinaire, & l'on peut s'en appercevoir aisément dans les Traductions même de l'Alcoran, quoique de l'aveu de ceux qui entendent la Langue dans

(1) Dissertation Historiques sur divers Sujets, &c. Tom. I. pag. 38.

laquelle il est écrit , elles représentent fort imparfaitement les beautés , les agrémens & la majesté de l'Original.

Voilà les agrémens & la majesté de l'Alcoran loués par un des plus grands hommes qu'il y ait eu en Europe , & dont le témoignage ne sauroit être suspect , puisqu'il entendoit parfaitement l'Arabe & toutes les Langues Orientales , & qu'il parle de même dans un Ouvrage où il réfute les Sociniens. J'ai donc pu dire , sans être traité d'homme sans foi & sans Religion , que *Mahomet* avoit donné des preuves aussi convaincantes de l'existence de Dieu & de son pouvoir immense , qu'aucun Philosophe moderne. Je suis encore fermement persuadé de ce fait , & je fais juges tous mes Lecteurs si j'ai eu tort ou raison. Sans rien ajouter à ce que j'ai déjà dit sur ce sujet , je me contenterai de les prier de jeter les yeux sur le passage des *Lettres Juives* , que je place au bas de la page (1) ils y verront cette ma-

(1) Je lis actuellement un Livre , pour lequel les Nazaréens & les Juifs nos freres ont affecté un grand mépris. Il contient pourtant d'excellentes choses , remplies de piété , & capables de donner à l'esprit une grande idée de la puissance de Dieu. Ce Livre est l'ALCORAN , écrit dans sa Langue , sans aucun Commentaire , & qu'un Arabe m'a donné. Je fais que cet Ouvrage contient plusieurs

260 LETTRES CABALISTIQUES,
jesté & ces agrémens que M. de la Croze
trouve dans l'Alcoran, & ils connoi-

erreurs contraires aux Livres que nos Prophetes nous ont laissés ; mais je ne fais point attention à certains principes de Religion. Regardant l'Alcoran comme le système d'un Philosophe , je le trouve digne de l'estime des honnêtes gens , & utile à la correction des mœurs. Il n'est aucun Philosophe , je n'excepte pas même les modernes les plus savans qui ayent donné des preuves plus convaincantes de l'existence & du pouvoir immense de la Divinité , que Mahomet. Voici comment il s'explique dans le Chapitre du *Miséricordieux* ; il fait parler la Divinité , elle même. » Nous vous » avons tous créés. Si vous ne le croyez pas , » considérez tous les biens que vous possédez , les » avez vous créés vous mêmes ? Nous avons or- » donné que vous mourrez. Nous pouvons , s'il » nous plaît , mettre d'autres créatures semblables » à vous en votre place , & vous métamorpho- » ser en une autre figure , que vous ne savez pas. » Nous avons fait entrer l'ame dans votre corps. » Si vous ne le considérez pas ; considérez vos la- » bourages Faites vous produire les fruits de la » terre , où les fais-je produire ? Si je veux , je » rendrai vos champs secs comme de la paille sans » grain. Et cependant vous êtes superbes , & vous » dites ? » *Qui ! nos grains que nous avons semés , seront perdus ! Au contraire , nous les conserverons.* » Imbécilles ! Pouvez vous parler ain- » si ? Levez les yeux au Ciel , considérez l'eau qui » en tombe , & qui sert à vous désaltérer. La fai- » tes vous descendre des nues ; ou si c'est nous » qui l'en faisons descendre ? Si nous voulons , » elle ne tombera point ; ou nous la ferons tom- » ber si mauvaise , qu'elle ne pourra servir ni à » faire fructifier vos champs , ni à vous désal- » terer. «

t que c'est avec raison que le vé-
rue Abbé de Vertot a fait un bel

te demande, mon cher Monceca, ce que tu
es de ce passage. Quelle noblesse n'y trouve-
pas ? Quelles grandes idées n'offre-t-il point
d'imagination ? Avec quelle majesté ne présente-
pas l'immense pouvoir de la Divinité ? après
voir prouvé l'existence évidemment par ce peu
de mots : *Nous vous avons tous créés. Si vous ne le
sçavez pas, considérez les biens que vous possédez :
avez vous créés vous mêmes ?* C'est là le plus in-
cible argument de la nécessité de la Divinité.
Puisque nous connoissons que nous n'avons point
de tout tems, il faut nécessairement remonter
à une cause éternelle, à un Etre supérieur, qui,
avant produit tous les êtres, les maintienne dans
l'ordre où nous les voyons. Cette règle, si belle &
sage, est une preuve perpétuelle de l'existence
de la Divinité ; c'est un argument convainquant,
qui se présente sans cesse à nos yeux. Nous ne sau-
rions les ouvrir, sans qu'ils nous représentent les
travaux d'œuvre formés par ce Tout-puissant : &
lorsque nous les tenons fermés, notre ame supplée
à leur défaut. Elle se dit à elle-même qu'un être
sensible & intelligent, tel qu'elle est, ne sauroit
concevoir la suite d'un principe ignorant & agissant sans
connoissance. Ainsi, la majesté & l'existence de
la Divinité se fait connoître aux aveugles comme
à ceux qui ont l'usage des yeux. Des qu'un hom-
me existe, il a les moyens de pouvoir le connoître,
puisque'il pense, & & qu'il peut réfléchir
sur sa pensée.

Mais si les hommes ont le bonheur de pouvoir
s'élever par eux-mêmes à la connoissance de Dieu,
ils ne doivent point pour cela prétendre à pénétrer
dans les secrets qu'il a voulu cacher à nos yeux.
Il est absurde que des créatures finies veuillent con-

262 LETTRES CABALISTIQUES ,
éloge de l'éloquence naturelle de *Mahomet*. Selon *Elmacin*, dit ce sage His-

noître parfaitement les attributs & les qualités de l'Infini. Quel ridicule n'y a-t-il pas à la créature de prétendre s'élever jusqu'au Créateur, & s'égaliser à lui ? La connoissance que nous avons de la Divinité, est le premier motif qui doit déterminer notre obéissance. Il n'est rien de plus insensé que de vouloir régler le pouvoir de Dieu, & de croire qu'une chose ne peut pas être, parce que nous ne comprenons point comment elle peut arriver. C'est-là la source des différentes erreurs qui s'élèvent dans toutes les Religions. Voyons, mon cher Monceca, comment Mahomet réfute les incrédules qui veulent borner la puissance céleste, & qui nient la possibilité de la Résurrection des corps. Quoi ! disent les *Méebans*, nous mourrons, nous serons terre, & nous retournerons au Monde ! Voilà un retour bien éloigné ! » Et pourquoi » ne ressusciteront-ils point ? Ne voyent-ils pas » le ciel au-dessus d'eux, comme nous l'avons » bâti, comme nous l'avons orné, & comme il » n'y a point de défaut ? Nous avons étendu la » terre, élevé les montagnes, & avons fait pro- » duire toutes sortes de fruits pour signe de notre » toute puissance. Nous avons envoyé la pluie » du Ciel, & nous en avons fait produire des jar- » dins, des grains agréables aux moissonneurs, » des palmiers, les uns élevés plus que les autres, » pour enrichir nos créatures. Nous avons don- » né la vie à la terre morte, sèche, & aride. Ain- » si les morts sortiront du tombeau.

Toute la Philosophie ne sauroit présenter une idée plus majestueuse du pouvoir de la Divinité. Celui, qui d'une terre sèche & aride a formé l'homme, peut sans doute le faire sortir du tombeau. Il n'est pas plus difficile à la Divinité d'ordonner

torien, Mohomet avoit l'air noble, le regard doux & modeste, l'esprit souple

à la matiere de se rejoindre de nouveau ensemble, qu'il le lui a été de l'animer, & de la mettre en mouvement. Celui qui de rien a fait toutes choses, ne peut-il pas exécuter tout ce qu'il veut ? Est-il rien qui révolte davantage notre foible raison, que de penser que de rien on puisse faire quelque chose ? Cependant non-seulement la Religion, mais la saine Philosophie nous apprend que Dieu doit avoir créé la matiere. Car si elle étoit coëternelle avec Dieu, elle seroit indépendante de lui, puisqu'elle ne lui devoit point sa création, & qu'il ne pourroit pas la détruire. Dieu alors n'étoit point tout-puissant, il y auroit un être aussi ancien que lui, qui n'en seroit point dépendant. La Divinité ne seroit plus infinie, elle seroit bornée dans son pouvoir, & l'infini doit être infini dans tous ses attributs. La matiere seroit une Divinité rivale de la premiere. Quelles absurdités ne s'ensuit-il pas du système qui admet la coëternité de la matiere avec Dieu ? Des qu'on veut faire usage de sa raison, on est forcé d'avouer que Dieu a créé de rien tous les êtres. Mais comprenons nous ce mystere ? Non sans doute. Pourquoi donc voulons nous borner le pouvoir de Dieu dans les autres choses, puisqu'il n'y a rien que sa puissance ne puisse exécuter aisément, des qu'elle a pu produire toutes choses de rien. » L'Être suprême, dit Mahomet, connoît ceux qui sont injustes. Il a en sa puissance les clefs du futur. » Personne ne le fait que lui. Il fait tout ce qui est en la terre, & en la mer. Il fait le nombre des feuilles qui tombent de dessus les arbres, & le nombre des atômes dans les ténèbres de la terre. Il n'y a rien de sec, ni de verd en la terre, qui ne soit écrit dans le Livre de lumière.

& adroit, l'abord civil & caressant, & la conversation insinuante. D'ailleurs, il ne lui manquoit aucune des qualités nécessaires dans un chef de parti, liberal jusqu'à la profusion, vif pour connoître les hommes, juste pour les mettre en usage selon leurs talens, toute la délicatesse pour agir sans se laisser jamais apercevoir, & il fit paroître depuis dans la conduite de ses desseins une fermeté & un courage supérieurs aux plus grands périls. . . . Il se faisoit écouter par la pureté de son langage, & la noblesse & le tour de ses expressions ; il excelloit sur-tout dans une certaine éloquence Orientale qui consistoit dans des paraboles & des allégories très-ingénieuse, dont il enveloppoit ses discours (1).

Vous voyez, Monsieur WEISMAN, qu'il n'est pas si extraordinaire que vous

» C'est lui qui vous fait mourir, & qui fait le mal
 » & le bien que vous avez fait... Souviens-toi du
 » jour qu'il a dit. Soit & tout a été fait... Il fait le
 » présent, le futur, & le passé. Il est très-sage, &
 » rien ne lui est caché... Abraham, voyant la
 » nuit une étoile très-claire, demanda en soi-même
 » me si c'étoit son Dieu. Non, répondit-il lui-même,
 » me, mon Dieu ne se leve pas, & ne se couche
 » pas. » Lettres Juives, Lettre LXXXIX.

(1) Histoire des Chevaliers Hospitaliers, de S. Jean de Jerusalem, appelés aujourd'hui Chevaliers de Malthe, par l'Abbé de Vertot, Amsterd. 1728. Tom. I. Liv. I. pag. 7.

le pensez, que j'aie pû comparer MAHOMET aux plus grands Philosophes modernes dans un seul point ; c'est-à-dire sur les preuves qu'il a données de l'existence & du pouvoir immense de Dieu. Et qu'ont donc ces Philosophes de si merveilleux, qu'un homme qui a eu les talens & le génie de MAHOMET, n'ait pû penser comme eux sur un article où il ne faut que lever les yeux au ciel & se contempler soi-même pour être aussi éclairé que DESCARTES ? *Cæli enarrant gloria n Dei.* Vous avez eu donc grand tort de croire qu'il y avoit apparence (1) que je riois & plaisantois lorsque je parlois de même. Je vous repete ici que je parle très-sérieusement, dussiez-vous me condamner au feu totalement, puisque vous m'avez déjà jugé digne d'une punition bien plus rigoureuse que la censure, & qu'il n'a pas tenu à vous qu'on ne regardât ce que j'avois dit de MAHOMET comme un cas qui interessoit le Magistrat. Je vous reconnois toujours dans toutes vos idées pour un fanatique outré. L'Inquisiteur le plus cruel & le plus

(1) Credibile est hunc Autorem ridere, non serio loqui ; sed quis in hoc rerum genere ridet ? Ipse derisione dignus est, si modo derisio ad pœnam promeritam sufficiat. *Porismata Sapientia & Religionis*, &c. pag. 19.

persécuteur ne se seroit pas expliqué si crûment & si violemment que vous ; mais aussi vous voyez que je vous tiens parole, & que j'observe parfaitement la maxime à *rude âne rude ânier*.

Voici encore une nouvelle marque de votre peu de sincérité. Vous dites simplement que je compare *l'Alcoran aux (1) Livres des Juifs & des Chrétiens*. Par la maniere ambigue & obscure dont vous vous expliquez, vous voudriez faire croire, s'il étoit possible, que je mets en parallele la Bible & l'Evangile avec l'Alcoran ; une pareille insinuation, aussi fausse & aussi malicieuse, mériteroit un châtement exemplaire. Pour vous couvrir de confusion, si vous êtes capable d'en avoir, je rapporterai ici le passage dont il s'agit : (2) les Lecteurs qui ne les connoissent

(1) *Vide & reliqua, ubi Judæorum & Christianorum Libris & Sententiis eodem instituto Alcoranus comparatur. Maxime vero ad scopum nostrum referenda sunt verba quæ legimus. Tom. III. pag. 43. Poësmata Sapientiæ, &c. pag. 10.*

(2) » Combien y a-t-il d'Ecrits de nos Rab-
« bins, & même des Docteurs Nazaréens, qui
» mériteroient une critique aussi vive que celle
» qu'on fait de l'Alcoran, & dont on ne dit mot ?
» Je suis du moins assuré que ces Ouvrages ne don-
» nent point de la Divinité une idée plus magni-
» fique. Si l'on examinoit avec des yeux Philoso-

point , seront bien surpris de voir qu'il n'est question que du Talmud , c'est-à-dire d'un Livre qui contient toutes les fables des Juifs , rempli d'injures , & d'invectives atroces contre J E S U S-CHRIST & le Christianisme , & de quelques misérables compilations de miracles , faites par des Moines , qui , au jugement non-seulement des Protestans , mais encore de tous les Catholiques sçavés , deshonnorent la Religion , & justifient le Cardinal BESSARION , lorsqu'il a dit que DIOGENE LAERCE avoit écrit la Vie des anciens Philoso-

» phiques les Livres de certains Docteurs Espa-
 » gnois , quelles erreurs n'y découvreroit-on pas ?
 » Combien de principes , contraires au bon sens
 » & à la droite raison , combien de maximes ,
 » pernicieuses au bien de la Société , n'y trouve-
 » roit-on pas ? Le bel Ouvrage que l'on feroit , si
 » l'on ramassoit toutes les impertinences monaca-
 » les ! Un homme , qui voudroit composer l'his-
 » toire des égaremens de l'esprit humain , ne man-
 » queroit pas de matière en travaillant sur des
 » Mémoires aussi fertiles & aussi abondans. Le
 » Talmud des Rabbins est cent fois plus ridicule
 » que l'Alcoran. Ne crois pas , mon cher Mon-
 » ceca , que l'esprit de parti détermine mon sen-
 » timent en méprisant le Talmud , j'oublie que
 » je suis Caraïte : ce n'est point comme partisan
 » & sectateur d'une croyance opposée à celle des
 » Rabbins , que je condamne ce monstrueux Ou-
 » vrage ; c'est comme Philosophe. *Lettres Juives ,*
Tom. IV.

268 LETTRES CABALISTIQUES,
phes avec plus de sagesse & de dignité,
que l'on avoit fait celle des Saints.

Me voici parvenu au dernier article
de votre fade critique. Vous dites que
j'ai voulu établir l'indifférence de Re-
ligion , & voici sur quoi vous vous
fondez. (1) *Je t'avouerai , mon cher
Monceca , que je suis tenté de regarder
le Ciel comme un palais superbe , où
l'on entre par quatre portes qui regar-
dent les quatre côtés différens du Monde.
On peut venir dans ce superbe édifice ,
de l'Orient , de l'Occident , du Septen-
trion & du Midi ; mais les chemins qui
y conduisent , ne sont pas également
beaux. Nous autres Juifs , nous mar-
chons dans celui de l'Orient , que la Di-
vinité nous a aplani ; les Nazaréens
viennent par celui de l'Occident , rabo-
reux & mauvais ; les Turcs passent par*

(1) Ad extremum si quidquam monere veli-
mus *ad ultima verba* ex his Epistolis a nobis cita-
ta , id unum dicendum arbitror , prolixo com-
mentario ad crassissimum Autoris indifferentis-
imum inde perspiciendum nequaquam opus esse ,
quem sane nisi conculcata & adunco naso suspensa
Scriptura , quæ de via & mediis salutis toto cælo
diversa docet , nemo adoptare potest. Quod Judæos
primo loco ponit , atque ad portam Orientalem ad
comicum schema pertinet , quia enim personam
Judæi adsumpserat , aliter loqui non potuit ; sed
res ipsa crude & impie proposita est. *Perismata Sa-
pientia* , &c. pag. 20.

la route du Septentrion , encore plus gâtée ; & toutes les Religions qui sont dans les Indes & dans l'Amerique , marchent dans la quatrième , remplie de boue & entourée de précipices. Beaucoup de gens se perdent dans ce chemin ; mais cependant il en est qui arrivent au Palais céleste , malgré les difficultés d'une route aussi périlleuse.

Ici il y a mauvaise foi & ignorance de votre part. Vous réunissez dans votre critique vos deux qualités ordinaires. La mauvaise foi paroît en ce que vous supprimez ce qui suit immédiatement après ce passage , qui marque que mon intention principale a été de blâmer la rigueur avec laquelle les différentes Communions Chrétiennes , & sur-tout la Romaine , condamnent celles qui lui sont opposées. Il ne faut que savoir lire pour voir quel a été mon but. Les Nazaréens Papistes & nos Rabbins condamnent ce sentiment , ils croient que Dieu ne doit point avoir pitié d'une Créature qui a tâché de le servir dans une autre Religion ; & il est tel Moine à Rome , qui consentiroit plutôt d'avouer qu'il n'est aucune Divinité , que d'accorder une place dans le Ciel à quelques Nazaréens Réformés , qui ont donné dans ce Monde des exemples de la vertu la plus parfaite.

Si ce passage ne vous a pas assez montré mes sentimens, celui où je m'explique si clairement dans une ou deux Lettres avant celle-là, devoit bien vous éclairer. Je défie qu'on puisse faire une confession de foi plus authentique sur la nécessité d'une Religion Révélée & d'un culte ordonné (1). *Il n'est pas douteux, mon cher Isaac, qu'il n'y ait un culte ordonné par Dieu même; mais il l'est pour faciliter le salut des hommes, & non pour les perdre. Heureux sont ceux à qui Dieu l'a révélé! Mais c'est une impiété, selon moi, de dire qu'il ait créé les autres hommes pour être damnés. Ils ont plus de peine à parvenir au Ciel; mais s'ils sont bons, sages & vertueux, le Tout-Puissant feroit plutôt un miracle pour les attirer à lui, que de permettre que la vertu fût payée d'un supplice éternel.*

Mais, direz-vous, c'est une erreur de croire qu'on puisse être sauvé hors du Christianisme, & les Pères n'ont jamais pu, ni ne peuvent faire encore aujourd'hui leur salut. Vous pouvez être, si vous voulez, Monsieur *Weisman*, dans cette opinion: mais moi, je pense le contraire, & j'ai pour moi

(1) Lettres Juives, Lettre XXXVI. nouvel Edit.

plusieurs Peres de l'Eglise , anciens & modernes ; cela vaut mieux que votre autorité. Si vous étiez moins emporté que vous ne l'êtes , avant de condamner mon opinion , vous l'auriez examinée ; vous auriez vu que *S. Justin*, Philosophe (1) & Martyr , a soutenu que *Socrate* & *Heraclius* avoient été Chrétiens sans être baptisés , & qu'ils avoient été justifiés par leur vertu. *Clement d'Alexandrie* (2) a jugé aussi favorablement du salut des Païens qui vivoient selon la Loi de Nature. Mais, dites-vous, ces Peres parlent des Païens qui vivoient avant la venue du Messie ; en voici d'autres qui font mention des Païens qui vivoient douze cens ans après. *S. Bernard*, écrivant à *Hugues de S. Victor*, lui dit qu'il ne sauroit croire que le Commandement de Dieu , prononcé à *Nicodeme* , *nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu Sancto , non intrabit in Regnum Cœlorum*, doive être

(1) Just. Philos. & Mart. *Apolog.* II.

(2) J'ai rapporté dans l'Edition des *Lettres Juives* qui est actuellement sous presse, les passages originaux de *S. Justin* & de *S. Clément*. Il m'est impossible , attendu le défaut des Livres , de les placer ici , & ma mémoire ne peut me les fournir. Quant à celui de *S. Justin* , il est , ainsi que je le marque ici , dans sa seconde Apologie.

pris dans toute son étendue, (1) & qu'on doive l'appliquer à ceux qui n'en ont eu aucune connoissance. Prenez garde, M. *Weifman*, que les Payens dont j'entends parler, sont précisément dans ce cas.

Si les Payens qui n'ont pas le moyen d'être instruits dans le Christianisme, peuvent être sauvés en vivant selon la Loi de Nature, qui doute que ceux qui chez les Turcs se trouvent dans le même cas, ne le puissent pas être, eux qui connoissent l'existence du véritable Dieu, & qui lui rendent hommage? Or, combien peu de Mahometans y a-t'il qui puissent être instruits? Combien de villes, combien de villages y a-t'il, où l'on ne rencontre pas, je ne dis point un seul Prêtre ou Missionnaire, mais même un seul Chretien?

Vous pourriez croire, M. *Weifman*, que le sentiment de *S. Bernard* n'a pas

(1) A vero quis nescit & alia, præter Baptismum contra originale peccatum, remedia antiquis non defuisse temporibus? Abraham quidem & semini ejus, circumcisionis Sacramentum in hoc ipsum traditum est. In Nationibus vero, quotquot inventi fideles sunt, adultos quidem fide & sacrificiis credimus expiatis, parvulis autem solum profuisse, imo & suffecisse parentum fidem. *D. Bernard.* Epist. LXXII. ad Magistrum Hugonem de Sancto Victore.

é reçu par de grands Théologiens :
 comme votre lecture est assez mince ,
 doute que *S. Thomas* vous soit fort
 connu. Ce grand Saint (1) , aussi bon
 théologien que subtil Philosophe , dit
 peu près la même chose que *S. Ber-*
ard. Un Théologien , qui passe pour
 un habile homme , & qui vivoit peu de
 ms après le Concile de Trente , a
 obtenu (2) que les anciens Payens &
 ux d'aujourd'hui pouvoient être sau-
 s en vivant justement lorsqu'ils étoient
 ns une ignorance invincible. Je vous
 mande , *M. Weisman* , si tous ces
 ints & ces grands hommes ont voulu
 blir l'indifférence de Religion ? Je
 i cependant dit que ce qu'ils ont dit ,
 soutenant , qu'il n'étoit pas douteux
 il y eût un culte ordonné par Dieu

1) Gentiles perfectius & securius salutem con-
 uebantur sub observantiis Legis , quam sub so-
 lege naturali , & ideo ad eam admittebantur ;
 et etiam nunc Laici transeunt ad Clericatum , &
 lares ad Religionem , quamvis absque hoc pos-
 salvari. *Thoma Summa*, in prim. secund. Quæst.
 VIII. Art. 5.

2) Quicumque fuerunt , aut etiam modo sunt ,
 quos non pervenit Evangelium , cum nulla via
 sana consequi potuerint Fidem Christi , tamdiu
 culpabilem illius ignorantiam habere , vel ha-
 se sunt existimandi , quamdiu caruerint Docto-
 is. *Andreas Vega de Preparatione Adultorum ad*
ficationem , Lib. VI. Cap. XVIII.

même ; mais qu'il étoit pour faciliter le salut des hommes , & non pas pour les perdre , & que c'étoit une impiété de dire qu'il eût créé des peuples immenses pour les damner ; que si ces peuples étoient vertueux , ils avoient plus de peine à parvenir à la béatitude ; mais qu'attendu leur état , ils pouvoient , en vivant selon la Loi de Nature , être sauvés.

Il est tems de finir , je n'ai que trop perdu de momens , que j'aurois pu beaucoup mieux employer qu'à vouloir vous apprendre à penser. Comment en viendrois-je à bout , puisque pendant tout le cours de votre vie vous n'avez pas même pu vous former un style passable ? Vous écrivez aussi mal & aussi ridiculement que vous pensez. Mon Dieu ! que de platitude dans vos phrases ! de quelle longueur ne sont-elles point ! J'ai pensé devenir asthmatique , en lisant les deux pages de votre Dissertation qui me regardent. Quelle affectation ridicule de faire , comme un écolier , des figures de Rhétorique dans les endroits où elles sont le plus déplacées ! Qui ne riroit , par exemple , de voir un homme d'un âge avancé s'expliquer ainsi , *quasi ad fallendum tempus ornet , pingat , & tantæ multitudini Lectorum imprudentium , & imprudentium exponat* ? La jolie chose que cette repe-

tion *imprudentium & imprudentium!*
 Que vous êtes éloquent ! En vérité on ne peut vous refuser le glorieux titre du *Demosthene & du Cicéron de la Forêt noire*. Vous allez illustrer à jamais la Souabe, vous êtes la parfaite copie du Rhétoricien dont parle *Perse*, *Bellum hoc, hoc bellum laudat in antithesi doctas posuisse figuras*. Allons, je veux vous faire la même grace que *Perse* fait à celui dont il parle ; je dirai avec ce Poète *laudatur*. Que M. *Weisman* soit loué, qu'il soit par-tout prôné comme le Phénix des Professeurs ! Ho ! que j'aurois souhaité de vous voir assis sur ce théâtre, vos deux élèves à vos pieds, disputant gravement sur le crime qu'il y a à louer Mahomet dans ce qu'il peut avoir eu de bon ! Un ancien Père de l'Eglise souhaitoit d'avoir vu trois choses, Rome dans sa gloire, *Cicéron* plaidant, *S. Paul* prêchant ; & moi, je préférerois à tout cela de voir M. *Weisman*, *in cathedra*, & de lui entendre dire d'une voix rauque & enrhumée, *tantæ multitudini Lectorum imprudentium, & imprudentium exponat*. Chacun à son goût, l'un aime le tragique, l'autre le comique ; pour moi, je me figure que vous devez être un homme aussi divertissant dans une action publique, que le *Salinbanque* le plus amusant. Si

le Public connoissoit , ainsi que moi , votre mérite , vous n'auriez plus de sujet de vous plaindre de son goût , & de vous recrier sur le favorable accueil qu'il a fait (1) aux *Lettres Persannes* , aux *Lettres Juives* , & à quelques autres Ouvrages de cette espece , tandis qu'il traite de beaux *Livres* , comme les vôtres , de *réveries de vieillard*. Ce sont vos termes , & l'on voit bien que quoique vous ne vous nommiez pas , vous vous rangez tacitement dans le nombre de ces illustres pedans dont vous plaignez le sort. Mais aussi vous prenez bien votre revanche ; car vous taxez tous ceux qui aiment mes Ecrits & ceux de l'inimitable Auteur des *Lettres Persannes* , de *Catulle* & de *Lesbies*. Savez-vous bien que vous me faites cependant plus d'honneur que vous ne pensez , & que j'aimerois mieux l'approbation d'un Auteur aussi spirituel , aussi galant & aussi ingénieux que Ca-

(1) Certe negari non potest Scripta hujus generis nostra ætate mirifica cum aviditate , applausu maximo , excipi , & pro utilissima non minus ac amænissima censura vitorum generis humani haberi , præ quibus seriæ & graves aliorum Chartæ , si vel mille Scripturis plenæ essent , nihil sunt aliud quam *rumores senum sciorum* , quos *Catulli* & *Lesbie* nostri temporis nullius æstimant assis. *Perisphanta Sapientia* , &c. pag. 17.

LETTRE CLXXVIII. 277

nulle, que celle de huit mille Théologiens de votre espèce ? Je craindrois bien, si malheureusement j'avois votre estime, de ne voir pourrir mes Livres dans la boutique du Libraire. Je suis votre &c.

Je souhaite, sage & savant Abukibak, que cette Lettre puisse t'amuser.

Porte-toi bien.

LETTRE CLXXVIII.

*Le Silphe Oromasis, au sage & savant,
Abukibak.*

JE suppose, sage & savant Abukibak, qu'avec l'empressement que tu as toujours marqué de connoître tout ce qui paroît de bon, de médiocre & de mauvais dans la République des Lettres, tu n'auras pas manqué de lire les pièces satyriques que l'envie & la sotte vanité ont mises au jour contre le TRADUCTEUR des *Lettres Juives*. Il n'y eut peut-être jamais d'Auteur plus maltraité, & moins animé contre ses ennemis. Il les écoute avec mépris, il les regarde avec pitié, & ne se souvient d'eux que pour les plaindre & les oublier. Je con-

viens que ce parti est équitable , & qu'on ne sauroit mieux punir la folie qu'en lui opposant la raison ; mais enfin l'intérêt est-il compté pour rien ? Il n'est pas impossible qu'on se méprenne à un trait lancé par une main injuste & maligne , il peut arriver qu'un Lecteur non prévenu , & qui ne juge d'ordinaire que par les apparences , croye l'innocent coupable des censures dont on le charge. Je ne fais si je pense mal ; mais il me semble que je raisonne assez conséquemment. En effet , si l'homme est vertueux dès qu'il est juste , sera-t-il vicieux en dévoilant l'injustice , ou en décelant la vérité ? On pourroit me dire que c'est faire trop d'honneur aux mauvais Critiques que de leur reprocher leurs bevues ; mais conçoit-on qu'ils en retirent moins qu'ils y perdent , & qu'ils y gagnent toujours quand on leur laisse champ libre ? Il en est de cela comme des Marchandises de contrebande ; au-delà de certaines bornes , elles tournent au profit de celui qui a osé les risquer. J'entrevois une autre excuse , fondée sur le peu de cas que l'on fait communément de ceux qui ont l'esprit caustique , & qui n'ont d'autre métier que celui de mordre ; mais qui me sera garant qu'un fanatique en Allemagne , qu'un visionnaire en Suisse , qu'un menteur en Fran-

ce , qu'un imposteur en Espagne , qu'un fourbe en Italie , qu'un pédant fiefé en Hollande sont connus de tout le monde pour ce qu'ils sont réellement ? Non , non , si jamais il m'étoit permis de devenir Auteur , j'en agirois bien autrement que celui en faveur de qui je parle. J'écrirois , je fulminerois , je couvrirois mes adversaires de honte & de confusion , en un mot je ferois le Diable à quatre , sous les auspices de la raison , de la vérité & de la justice. Ces voies sont toutes légitimes , il ne me manque que celle de la persuasion pour les faire valoir. Tu as vû par ma dernière Lettre , sage Abukibak , ce qu'il m'en a coûté pour engager le *Traducteur des Lettres Juives* à prendre sa propre défense , il faudroit aujourd'hui je ne fais quoi pour obtenir de lui cette faveur. Heureusement il y a des gens qui pensent autrement , j'en ai trouvé plusieurs , & en quittant la Souabe pour me transporter dans les Pays-Bas , j'ai eu une vraie satisfaction d'apprendre qu'on y avoit tout le respect qu'on ne peut se dispenser d'avoir pour le mérite. La Lettre que je t'ai communiquée en dernier lieu , ne t'est parvenue que par un tour de souplesse , tu recevras celle-ci comme un présent dont je te fais part.

L E T T R E

A Messieurs les Auteurs de la nouvelle Bibliothèque (1).

MESSIEURS,

IL a paru dans le *Journal Helvétique* diverses petites pieces contre M. le Marquis d'Argens. Les Auteurs ménagent assez peu un homme qui mérite quelque chose de plus que des injures. La dernière de ces satyres qui est parvenue à ma connoissance, est signée G . . W . . . elle est de la même main que celle qui avoit paru dans la *Bibliothèque Germanique*. Le but de l'Auteur est de repliquer à la réponse que M. d'Argens lui avoit faite dans la *Préface* de sa dernière édition des *Lettres Juives*. Permettez, Messieurs, que je me serve

(1) Cette pièce ayant été envoyée au Libraire pour être insérée dans la *Nouvelle Bibliothèque*, il a cru qu'il convenoit mieux de la placer ici à la suite de la Lettre au Professeur Weisman, comme en étant un autre qui renferme des réflexions sur les raisons d'un nouveau Critique du même Ouvrage.

de

de votre *Journal* pour faire part à M. G... W... des réflexions que sa Lettre m'a fait faire. Comme il n'a jugé à propos de se faire connoître que par les Lettres initiales de son nom, je n'ai d'autre voie pour répondre à son obligeante Lettre que celle des *Journaux*.

Son zèle est assurément louable. Il n'y a point de bon patriote qui ne doive se faire un devoir de défendre sa patrie contre les attaques de ses ennemis ; c'est-là un principe, qui, je crois, se trouve dans toutes les ames bien nées. M. le Marquis d'Argens s'étoit exprimé, en parlant des Suisses, d'une manière qui avoit blessé la délicatesse de plusieurs particuliers de cette Nation. L'Ouvrage dans lequel il l'avoit fait, étoit entre les mains de tout le monde : chacun le lisoit avec empressement ; il étoit à craindre que les Lecteurs ne se formassent des idées qui auroient pu nuire à un peuple aussi estimable. Il n'est donc point surprenant de voir un Suisse prendre en main la défense de sa patrie, tout cela est dans l'ordre.

Quel est donc le sujet du démêlé entre M. le Marquis d'Argens & l'Anonyme ? Le voici. Le premier a prétendu que la Lettre dans laquelle l'Anonyme s'étoit déclaré le Don Quichotte de la Nation Helvétique, avoit été insérée

182 LETTRES CABALISTIQUES,
furtivement dans la *Bibliothèque Ger-
manique* ; que les Auteurs de ce *Jour-
nal* la défavouoient ; qu'ils avoient été
mortifiés & surpris de l'y voir , & qu'il
étoit charmé que cette rapsodie eût été
publiée , puisqu'elle lui avoit attiré une
Lettre des plus obligeantes de la part
de l'illustre M. de Beausobre. Il a prou-
vé les premières de ces prétentions ,
en produisant la Lettre de ce Savant ,
qui contient un désaveu formel d'avoir
aucune part à cette pièce , & il a suffi-
samment fait connoître la satisfaction
qu'il éprouvoit de ce que cette Lettre
avoit vû le jour , par la manière dont il
s'est exprimé dans sa *Préface* de la der-
nière édition des *Lettres Juives*.

De quoi se plaint donc l'Anonyme ?
Il désapprouve le mépris que M. le Mar-
quis d'Argens a fait de sa Lettre , & ne
sauroit digérer les épithètes injurieuses
dont il s'imagine qu'on l'a chargé. Il y
a deux voies de justification pour l'Au-
teur des *Lettres Juives* : la première
est de soutenir qu'il a eu raison de
s'exprimer comme l'Anonyme prétend
qu'il a fait ; & la seconde , de faire voir
qu'on prête trop à ses expressions , &
que M. G. . . . W. . . . s'applique des
choses qui n'ont point été dites pour
lui. Je vais faire usage de l'une & de
l'autre pour faire l'apologie d'une per-

homme qui mérite l'estime des honnêtes gens autant par les talens de son esprit, que par les beaux sentimens de son cœur.

Dans une Lettre que le Voyageur Juif écrit de Lausanne à son ami, on lui fait dire que cette ville est la capitale du pays de Vaux dans le Canton de Berne. Cela n'est pas pardonnable, dit le Censeur, parce que c'est faire aller de pair un Baillage avec la Ville de Berne, en qui réside la souveraineté du Canton. Mais qui lui a appris que M. le Marquis d'Argens ait voulu dire que la Ville de Lausanne eût la souveraineté du pays de Vaux, comme Berne l'a sur le pays Allemand? Qui lui a appris qu'une ville capitale fût toujours une ville souveraine? N'arrive-t'il pas tous les jours aux meilleurs Ecrivains de donner ce nom à la principale ville d'un pays ou d'une province, quoiqu'elle n'ait aucune juridiction sur celle des environs? Le moindre petit Traité de Géographie peut apprendre cela. Tout ce que l'Auteur de cette Lettre a donc prétendu dire, se réduit à ceci; que Lausanne est la principale ville du pays de Vaux. N'a-t'il pas en raison de s'exprimer ainsi? J'en appelle à tous ceux qui ont quelque connoissance de cette partie de la Suisse.

En relevant une prétendue faute, M. G.... W.... en fait une réelle. *Messieurs de Berne*, dit-il, *ne seroient pas médiocrement étonnés s'ils apprenoient qu'il les fait aller de pair avec un de leurs Bailliages ?* Il y a, il est vrai, un Baillif à Lausanne ; mais il ne suit point de là que la ville de Lausanne soit un Bailliage. La juridiction du Baillif & celle de la ville sont absolument indépendantes : celle-ci exerce une espèce de souveraineté chez elle & sur les villages de son ressort, sans que le Baillif ait aucun droit de se mêler de ses affaires ; elle ne prétend point relever de lui, ce n'est donc pas un Bailliage. (1)

En tournant les expressions de Jacob Brito à sa fantaisie, l'Anonyme vient à bout de lui faire dire que tous les endroits de la Suisse sont d'une égale fertilité & produisent les mêmes choses. J'avoue que ce seroit une faute ; mais M. d'Argens l'a-t'il faite ? Il y a lieu d'en douter, si l'on fait attention qu'il n'a point ignoré que la Suisse étoit remplie de montagnes, & que les produc-

(1) Cette Lettre a aussi paru dans le *Journal Helvétique*. Et comme l'Auteur a donné ensuite dans le même *Journal* des éclaircissements sur cet article de sa Lettre, il est bon d'avertir que l'on prend ici ses expressions dans le sens qu'il les a lui-même expliquées. *Note de l'Editeur.*

tions du terroir devoient varier à proportion que le terrain est plus ou moins élevé. En effet, il faudroit connoître bien peu la Suisse, pour dire qu'il y a des vignes dans tous les differens quartiers de ce pays ; que le sommet des Alpes n'en est pas même dégarni. Or, je pense que personne ne sera assez dépourvû de bon sens pour accuser M. le Marquis d'Argens d'être assez ignorant en Géographie, pour ne pas savoir que la Suisse est un pays rempli de montagnes. C'est un fait, dira l'Anonyme, tous vos raisonnemens, tirés du Droit, ne peuvent point l'invalider. Il est vrai, c'est un fait qui se voit dans la Lettre ; mais il ne le trouve point dans celle du Juif. Cet ingenieux Ecrivain ne dit point que toute la Suisse soit un terroir propre à produire du vin ; il n'en a jamais eu la pensée. Il parle du pays de Vaux, & il nous apprend que l'on y vit plus à la Françoise que dans les autres parties de la Suisse ; mais que cependant les habitans ont en général les manieres & les modes de leurs confreres. Cela ne doit pas paroître surprenant, puisqu'ils ne cherchent pas à se distinguer des autres. En fait de modes, ce pays ne produit que ce que produisent les autres Cantons. Une preuve que c'est-là le vrai sens de l'Auteur,

186 LETTRES CABALISTIQUES ,
c'est qu'immédiatement après il vient à parler des productions de la terre & des eaux qui le distinguent des autres quartiers de la Suisse. Ne seroit-ce pas une manifeste contradiction de dire dans une ligne que le terrain de la Suisse produit par-tout les mêmes fruits , & de dire dans la suivante que le pays de Vaux produit en particulier du vin assez bon , & que les lacs fournissent de bons poissons ? Je conclus donc que l'Anonyme a eu tort de relever cet endroit , & que le ton railleur qu'il prend , n'est point à sa place ; mais continuons.

Les éloges que votre Correspondant donne aux Suisses , sont assez justes , & ne s'accordent pas mal avec ce qu'en dit Jules César dans ses Commentaires ; il seroit seulement à souhaiter que les temps eussent moins changé. C'est insinuer assez clairement que les Suisses modernes ne méritent pas les éloges que leur a donnés M. le Marquis d'Argens ; qu'ils ont tellement dégénéré , qu'ils ne ressemblent plus à leurs ancêtres , & que ces exemples de frugalité , d'endurcissement au travail , &c. ne se trouvent plus que chez les montagnards & les habitants de la campagne. M. G... W... oublie ici son rôle , il ne pense pas qu'il doit soutenir l'honneur de la Nation Helvétique pour prévenir les mau-

vaises impressions que la relation de M.
 d'Argens en avoit données ; il fait beau-
 coup plus de mal que celui qu'il re-
 dresse. Le premier faisoit l'honneur aux
 Suisses de croire qu'ils conservoient en-
 core ces antiques vertus , héritage pré-
 cieux de leurs ancêtres ; mais le der-
 nier les en prive cruellement. Ce n'est
 point ce qu'on avoit lieu d'attendre d'un
 homme qui prend une Nation entière
 sous sa protection. Il ne sauroit préten-
 dre que ses vñes ont moins été de dé-
 fendre les Suisses , que la vérité qui pa-
 roissoit peu respectée dans ce tableau :
 car il est incontestable que ce que M.
 d'Argens dit des mœurs des Suisses ,
 est vrai à la lettre. On en conviendra ,
 si l'on fait attention qu'il ne s'est point
 proposé de donner une relation détail-
 lée de la Suisse. Son Juif passe à Lau-
 sanne , cela lui donne occasion de dire
 un mot de la Nation Helvétique : il dit
 en général qu'elle est frugale , capable
 de supporter les incommodités les plus
 grandes , & ennemie du luxe ; cela ne
 veut pas dire qu'il n'y ait quelques par-
 ticuliers & quelques villes qui s'écár-
 tent d'un genre de vie aussi sage. Il
 suffit , pour l'autoriser à s'exprimer
 comme il a fait , que la plus grande
 partie de la Nation conserve encore les
 mœurs de leurs ancêtres. Or , c'est ce

qui est vrai à la lettre : car je suis persuadé qu'il n'y a pas la cinquantième partie de ce peuple qui se soit laissé corrompre par le luxe & la mollesse ; les Commentaires de César paroissent donc ici sur la scène fort mal à propos.

Je viens à une accusation grave. Les *Suisses sont yvrognes au souverain degré*, dit le spirituel Auteur des *Lettres Juives*, & l'on ne peut espérer de briller parmi eux que par la quantité de vin qu'on fait avaler. L'Anonyme desaprouve ces expressions, elles le choquent beaucoup ; cependant il avoue qu'il se feroit siffler de toute la terre s'il entreprenoit de disculper les Suisses du reproche d'aimer le vin. Quoi ! un bon Suisse craindrait de devenir la risée du Public s'il prenoit la défense de sa Nation sur cet article, & il ose blâmer un François de ne l'avoir pas fait ! Auroit-il donc voulu que M. d'Argens eût sacrifié sa réputation pour un peuple avec lequel il ne soutient aucune relation particulière, tandis que lui, qui est obligé en qualité de bon patriote de le défendre, ne veut point faire le sacrifice de la sienne pour cela ? J'avoue que je ne me serois pas attendu à un pareil raisonnement, & que je n'aurois jamais cru qu'on fût assez injuste pour exiger qu'un étranger fit pour la Suisse

ce qu'un particulier de la Nation refuse le faire. Il est fâcheux pour le Corps Helvétique qu'une pièce, faite pour le défendre, fortifie autant les soupçons qu'on a conçus depuis long-tems contre leur pénétration. Il est donc évident, & l'Anonyme ne le nie pas, qu'à moins de se faire siffler, M. le Marquis d'Argens ne pouvoit pas dire que les Suisses ne fussent yvrognes.

Mais il a dit qu'ils étoient *yvrognes au souverain degré*. Cette expression est trop forte, dit-on, & ce qu'il avance n'est pas vrai dans tout son contenu, parce qu'il y a des peuples à qui ce superlatif odieux n'est gueres moins applicable qu'aux Suisses, parce que chez eux un yvrogne est méprisé parmi les honnêtes gens, & qu'on le censure en public, sur-tout dans les endroits où l'on professe la Religion Protestante. Admirable défense! Il y a des peuples qui ne sont gueres moins yvrognes que les Suisses; donc les Suisses ne sont pas yvrognes au souverain degré. J'en appelle à toute personne qui a la moindre teinture de justesse de raisonnement, la conséquence leur paroît-elle bien tirée? Les Suisses ne peuvent-ils pas être yvrognes au souverain degré, quoiqu'il y ait des peuples qui le soient autant qu'eux? Deux Nations

ne peuvent-elles pas être vicieuses ou vertueuses au même degré ? Et si ce degré est le plus haut, ne peut-on pas dire, en parlant de l'une, qu'elle possède ce vice ou cette vertu au plus haut degré, sans prétendre exclure les autres du droit de posséder ou l'un, ou l'autre ? D'ailleurs, de l'aveu même du censeur, les autres peuples qu'on pourroit faire aller de pair avec les Suisses, ne poussent pas l'amour du vin aussi loin qu'eux. *Ce superlatif odieux, dit-il, n'est gueres plus applicable aux Suisses qu'à beaucoup d'autres peuples.*

Le second argument n'est pas plus solide que le premier. En effet, ce défaut peut être évité par les honnêtes gens, il peut être censuré publiquement dans les Cantons Protestans, & il peut être vrai en même tems que les Suisses sont yvrognes au souverain degré. Pour le prouver, je rappelle une raison que j'ai déjà employée. Quand on trace le caractère général d'un peuple, c'est celui du gros de la Nation qu'on donne, & non celui de quelques particuliers. Si l'ivrognerie est condamnée en Suisse par les honnêtes gens des Cantons Protestans, cela ne fait qu'une petite partie de la Suisse, dont M. le Marquis d'Argens faisoit pour le coup abstraction pour ne parler que du

gros de ce peuple que le Critique lui abandonne. Les voilà donc d'accord sur ce point.

Ces termes, *Chapelle & S. Eyremont n'eussent été en Suisse que deux misérables faquins, indignes des bonnes compagnies*, ont encore eu le malheur de déplaire au Censeur. J'avoue que je n'en vois pas la raison ; car enfin de quel côté qu'on veuille se donner la peine d'envisager le caractère de ces deux hommes, on trouvera qu'il ne devoit pas trop convenir avec celui de la plus grande partie des Suisses. Si on les prend pour des personnes à qui il n'arrivoit jamais de faire d'excès dans le vin, les Suisses, même les plus honnêtes gens, n'auroient pas fort agréé cette retenue, puisqu'ils ne regardent pas comme un mal de s'y livrer un peu, pourvu qu'on n'en fasse pas une habitude. Si on les prend pour d'agréables débauchés qui rafinoient trop sur les plaisirs, en particulier sur la qualité des vins, cette délicatesse auroit encore déplu aux meilleures compagnies, où l'on se contente du vin du pays. En un mot, je ne voudrois pas que M. G.... W.... se fût fâché de ce qu'on a dit que les Suisses n'auroient pas goûté le caractère de Chapelle & de S. Eyremont.

292 LETTRES CABALISTIQUES,

La dernière chose qui fait l'objet de la critique de l'Anonyme , regarde le caractère des Suisses par rapport à l'esprit & aux Scieuces. *On peut dire des Suisses* , dit l'Auteur des *Lettres Juives*, *qu'ils ont beaucoup de bon sens ; mais pour l'esprit , il est tombé en partage à leurs voisins.* Cette décision , j'en suis sûr , contentera la quatre-vingt & dix-neuvième partie de la Nation ; il n'y aura qu'un petit nombre de personnes , qui plus amoureuses du brillant que du solide , trouveront que M. d'Argens leur fait une injure atroce. Ils sont semblables aux enfans , qui pleurent lorsqu'on leur ôte quelque jouet qu'ils estiment beaucoup : on a beau leur donner en échange une chose d'un prix infiniment supérieur , cela ne tarit point leurs larmes ; ils veulent absolument leur jouet. La bizarrerie est encore ici plus grande : elles ne possèdent ce jouet qu'en imagination , on leur fait ouvrir les yeux , & on leur fait remarquer que c'est une illusion ; que ce jouet n'a aucune réalité , mais qu'au fond cela ne doit leur faire aucune peine , puisqu'elles possèdent réellement quelque chose d'infiniment plus précieux. Disons la chose comme elle est. M. d'Argens a eu tort de troubler le repos de ces visionnaires ; ils étoient contents , parce qu'ils

s'imaginoient d'être riches en esprit. Il leur dit qu'il n'en croit rien, cela n'est pas dans l'ordre; il devoit un peu mieux ménager leur foiblesse.

Mais n'y a-t'il pourtant aucune personne d'esprit en Suisse? Je suis persuadé que M. d'Argens n'est pas dans cette idée; mais il ne croit pas qu'il y ait autant de personnes qui se piquent de briller de ce côté-là, qu'il y a en France, toute proportion gardée. C'est-là tout ce qu'il a prétendu; eh! n'a-t'il pas raison? Qu'on ramasse toutes les pièces dans ce genre qui ont paru en Suisse, & qu'on compare cette collection avec ce qui paroît tous les jours en France, & l'on s'en assurera. L'on avoit tort de s'imaginer, comme fait l'Anonyme, que M. d'Argens en prend occasion de relever sa Nation aux dépens de celle des Suisses; il a trop de goût & de bon sens pour cela. Il se connoît en Ouvrages d'esprit; mais il se connoît aussi en Ouvrages de bon sens, & il fait donner à chacun d'eux leur prix. S'il a dit que la Suisse n'avoit pas produit beaucoup d'Auteurs dans le premier genre, il n'a pas eu intention de nier qu'elle n'ait été assez fertile en grands hommes pour ce qui regarde les Sciences. Il auroit pû en dresser un Catalogue beaucoup plus complet que son

Censeur, si cela étoit entré dans son plan. Il n'est pas assez neuf en fait de Littérature pour ignorer cela ; je pense qu'il n'est pas nécessaire d'en convaincre le Public.

Les griefs de M. G...W... tels qu'il les a exposés dans la *Bibliothèque Germanique*, étant si peu fondés, l'on ne sauroit que désapprouver toutes les railleries qu'il fait à ce sujet sur M. le Marquis d'Argens. La manière dont il s'exprime, est tout-à-fait désobligeante, & ne pouvoit qu'offenser un honnête homme qui se sent innocent de toutes les vûes qu'on lui prête avec tant de libéralité. Quelque modération qu'on ait, l'on est homme, & l'on se sent tenté de répondre vivement à ceux qui nous attaquent sans sujet. C'est en suivant ces premiers mouvemens qu'il répondit avec vivacité à tout ce qui avoit été avancé contre lui dans cette Lettre : Tout cela est fort pardonnable, & l'on ne sauroit b'âmer une personne qui se défend quand on l'attaque.

Voilà la première voye de justification que j'ai cru devoir mettre en usage pour faire paroître toute l'innocence de la réponse que M. le Marquis d'Argens a insérée dans sa *Préface* de la dernière Edition des *Lettres Juives*, con-

tre l'Auteur de la Lettre qui a paru dans la *Bibliothèque Germanique*. Elle la met dans tout son jour, & je me flatte que toute personne qui aura lu avec attention ce que je viens de dire, trouvera qu'il a été en droit de parler à son adversaire dans les termes qu'il prétend qu'il a fait; mais je vais plus loin. Je veux prouver qu'il a eu assez de modération pour ne pas user de son droit, & qu'il n'a répondu qu'avec politesse à cet Ecrivain qui le ménageoit si peu. Pour mettre cette preuve en évidence, je dois exposer d'un côté ce qui se lit dans la Lettre anonyme, & de l'autre la défense de M. d'Argens. Je ferai cette exposition avec toute l'impartialité possible; après quoi, je laisserai au lecteur à décider quel de ces deux Messieurs est le plus coupable.

Lorsqu'on veut se mêler de décrire un pays, dit M. G. . . W. . . & de parler de tout un peuple, on ne sauroit, ce me semble, y apporter trop de précision, trop d'examen & trop d'impartialité; sages précautions, que je ne trouve nullement dans la Lettre que vous venez de nous lire. Autant ces maximes sont sages, autant il est injurieux à une personne d'être accusée de les avoir négligées. C'est lui dire en termes couverts qu'il a agi en étourdi, sans s'in-

former si ce qu'il disoit étoit vrai ou non ; c'est l'accuser d'avoir violé les loix de la justice & de l'équité en parlant des Suisses , & d'avoir relevé les François à leurs dépens. N'est-ce pas attaquer un honnête homme par des endroits sensibles , & ne vaudroit-il pas autant lui avoir dit qu'il est une cervelle légère qui se fait un jeu de ravalier une Nation pour rehausser le mérite d'une autre , en avançant impudemment des choses fausses ? Il faut avoir un fond de patience bien grand pour souffrir de pareilles invectives sans rien dire.

La méthode de voyager dans Moreri , continue-t'il , est , à tout prendre , moins mauvaise que celle de donner des descriptions vagues , fondées sur des ouï-dire , ou sur des mémoires que l'on tronque & qu'on ajuste à sa manière. Et afin qu'on ne croie pas que ces expressions vagues désignent une autre personne que l'Auteur des Lettres Juives , on fait un renvoi à une note , où l'on trouve que l'on n'auroit point fait cette remarque , s'il avoit agi d'un autre Ouvrage que celui de M. d'Argens ; mais il ne doit point y avoir de petites fautes pour un Ecrivain qui se mêle de parler de tout d'un ton d'Oracle. Je ne prétends point relever ce qu'il y a de faux dans cette réflexion , je remarque seulement qu'elle est très-

offensante pour la personne qu'on a en vûe ; on l'accuse de mauvaise foi dans l'usage qu'il fait des mémoires qu'on lui fournit. Cela est sensible pour un homme de probité , qui n'est pas accoutumé à s'entendre dire de pareilles duretés impunément. On le représente comme un homme d'un orgueil & d'un faste insupportable , qui veut faire aller de pair les décisions avec des Oracles. Appellera-t'on cela des douceurs ? Que dirai-je de l'accusation qu'il lui fait de *manquer de politesse , de vouloir du mal aux Suisses* , d'avoir eu l'ame assez basse pour voir *d'un œil jaloux* les applaudissemens qu'avoient mérités les Lettres de *M. de Murali* ? Que doit-il avoir pensé , en voyant qu'on le taxoit de *s'encenser lui-même* , quoique son Ouvrage se bornât à nous apprendre que *les François sont inconstans , les Milanois assassins , & les Italiens en général jaloux & superstitieux ; que Théodore est un phantôme de Roi ; que les Jésuites sont des ambitieux & des hypocrites , les Convulsionnaires des extravagans , & ainti du reste* ? Assurément il n'a pas pû lire tout cela de sang froid , & il a dû être irrité contre un homme qui l'injurioit aussi cruellement , & qui cherchoit à déchirer un Ouvrage que le

298 LETTRES CABALISTIQUES,
public avoit honoré de son approba-
tion.

Ne connoissant point son Critique, il n'a pû juger de son caractère que par la nature de l'Écrit qu'il avoit lâché contre lui. Après ce que nous en avons dit jusques ici, vous jugerez aisément, Messieurs, qu'il ne pouvoit pas en concevoir une fort haute idée. Je crois avoir démontré que sa critique est peu juste, & qu'il a injurié sans beaucoup de ménagement l'Auteur qu'il censure. En faut-il davantage pour autoriser M. d'Argens à nommer cette piece une *raffodie* ? L'épithete de plate n'est point inutile, elle caractérise assez bien la Lettre, qui quoique longue, ne contient que fort peu de chose.

Cette Lettre a paru dans un *Journal*, auquel l'Auteur anonyme ne travaille assurément pas. Doit-on trouver mauvais qu'il l'ait appelé *Auteur subalterne* ? Son but ayant été de décrier les Ouvrages de l'ingénieux Auteur dont je prens la défense, sans y avoir cependant réussi, pouvoit-il mieux faire connoître cet *Auteur subalterne* qu'en le désignant par celui qui a prétendu décrier ses *Ouvrages*.

Voilà tout ce que M. d'Argens a répondu à cette Lettre, jugez mainte-

nant, Messieurs, quel des deux est le plus coupable ? On attaque cruellement un homme ; & il se défend sans sortir des bornes que la modération prescrit à toute personne qui se pique d'écrire poliment. Condamnez-vous l'attaqué, qui, pour toute défense, dit, qu'il *fait un gré infini à l'Auteur subalterne qui a prétendu décrier ses Ouvrages dans une plate rapsodie, insérée dans la Bibliothèque Germanique, parce qu'elle lui a valu l'honneur inestimable de recevoir une Lettre de M. Beaufobre?* Ce Savant, dont le jugement sera toujours préférable à celui de l'Anonyme, lui rend un témoignage bien différent de celui de ce dernier. C'est à quoi il s'entient & après avoir remporté le suffrage d'un si grand homme, il se croit en droit de mépriser tous les Grimauds du Parnasse, & il se croiroit indigne de l'honneur qu'il a reçu, s'il faisoit la moindre attention à des personnages aussi fots que ridicules, dont il ne doit se venger que par un parfait mépris. Renverrez-vous absous celui qui a été l'agresseur ; celui qui l'a accusé d'étourdi & d'homme partial ; d'avoir violé les regles de la justice & de la bonne foi ; d'être vain, jaloux de la gloire d'autrui ; de vouloir du mal à une Nation qui ne lui en

300 LETTRES CABALISTIQUES ,
a point fait , & d'écrire des Ouvrages
où il n'y a rien à apprendre ? Je vous crois
juges trop éclairés pour hésiter à pro-
noncer sur un cas , où la justice est aussi
évidemment du côté de la personne que
je défends.

Il n'y a que M. G. . . W. . . qui se
croira en droit d'appeler de cette sen-
tence , j'en juge par la Lettre qu'il a
insérée dans le *Journal Helvétique* &
qui a occasionné celle-ci. Il n'est point
d'humeur d'imiter la modération de son
adversaire , il le prend sur un ton si
haut , que les personnes qui n'auroient
vû que sa Lettre , s'imagineroient qu'il
a raison de s'exprimer comme il fait.
Quoi ! diroient-elles , M. d'Argens l'a
traité de *Grimaud du Parnasse* , d'avoir
écrit contre lui une plate rapsodie ,
digne de *Pradon* & de *Bonnetcorse* , &
d'être aussi sot que ridicule ! & il ne lui
fera pas permis de répondre injure pour
injure ? De quel droit l'Auteur des *Let-
tres Juives* voudroit-il se servir pour au-
toriser son chimérique privilège de dire
des invectives impunément ?

J'avoue que le raisonnement de ces
personnes a quelques choses d'éblouis-
sant ; mais rien de plus , car enfin où
a-t'il trouvé que M. d'Argens lui ait
donné tous ces glorieux titres ? L'en-

droit où il les a insérés , ne le regarde point ; pour s'en assurer , il n'y a qu'à le lire. Il parle si généralement , que M. G... W... n'auroit pas dû se mettre dans l'esprit que cela le regardât. *Il ne se venge des Grimauds aussi fots que ridicule* , dont il parle , qu'en ne faisant aucune attention à leurs *Ecrits*. Mais l'Anonyme peut-il dire qu'il n'a fait aucune attention au sien ? N'y a-t'il pas répondu , en produisant la Lettre de N. de Beausobre ? Est-ce là garder le silence ? Est-ce ne faire aucune attention à son Ouvrage ? Est-ce en un mot le comprendre dans la classe des Grimauds ? Encore une fois , Messieurs , jugez si sur un fondement aussi léger , M. G... W... a été en droit d'écrire contre M. d'Argens dans les termes qu'il a fait.

Si jamais il prend envie à l'Auteur des *Lettres Juives* de répondre à cette nouvelle piece , il trouvera bien des raisons dans l'Ouvrage de son Antagoniste pour justifier le titre qu'il s' imagine qu'on lui a donné. En effet , qu'est-ce qu'un *Grimaud du Parnasse* ? On conviendra que c'est un mauvais Poète qui s'avise de rimailier. Hé ! qui mérite mieux ce titre , qu'un homme qui écrit en vers sans entendre seulement

302 LETTRES CABALISTIQUES,
les élémens de la Poësie? *Pradon & Bonnecorſe* ont paſſé pour de mauvais Poëtes ; mais ils auroient été bien fâchés, j'en ſuis sûr , qu'on leur eût attribué d'auffi chetives pieces que celle dont il ſ'agit. En faut-il davantage pour répandre du ridicule ſur une perſonne? Il ne me reſte qu'à examiner ſi le mot de *ſot* lui convient ; mais diſpenſez-moi , Meſſieurs de cette diſcuſſion, elle n'eſt point de mon caractère. Je n'aimerois pas à convaincre M. G... W... d'avoir mérité cette épithète , je le laiſſe tel qu'il eſt , & ne veux point gêner les ſuffrages ſur l'idée qu'on doit ſe former de lui à la lecture de ſa Lettre.

J'ai été beaucoup plus long que je ne penſois ; je vous en demande pardon, Meſſieurs, j'eſpere que vous me l'accorderez aiſément en faveur de la cauſe dont j'ai pris la défenſe. Un honnête homme eſt toujours charmé de voir mettre l'innocence des accusés dans tout ſon jour ; je vous prie cependant de donner encore un moment d'attention à une ou deux réflexions que je crois devoir ajouter pour achever cette apologie.

Quoique j'aie fait voir que M. le Marquis d'Argens n'a rien avancé , en parlant des Suiffes , qu'on ne puiſſe juſti-

fier selon les règles de la plus saine critique ; cependant il n'eut pas plutôt appris que sa Lettre avoit déplu à plusieurs particuliers de cette Nation , qu'il leur donna toute la satisfaction qu'on peut attendre d'un galant homme. Il s'explique sur leur sujet dans sa nouvelle édition des *Lettres Juives* , d'une manière qui fait évidemment connoître qu'il n'a eu aucune intention de leur faire de la peine. Non content de cela , toutes les fois qu'il a eu occasion de parler de ce peuple , il l'a toujours fait dans des termes qui font connoître qu'il est plein d'estime & de respect pour leurs vertus. Qu'on ne croie point qu'il chante la palinodie , on se tromperoit assurément. Il a toujours pensé sur la Nation Helvétique comme il pense aujourd'hui : toute la différence qu'il y a entre ses anciens sentimens & les modernes , c'est que les premiers étoient le fruit de ses lectures : au lieu que les derniers sont celui de l'habitude qu'il a eue avec plusieurs particuliers de cette Nation. Le caractère de probité , de sagesse & de bons sens qu'il a remarqué en eux , lui a appris que les relations étoient encore bien au-dessous de la réalité , & que cette Nation qu'il estimoit déjà sur le rapport d'autrui , méritoit quelque

chose de plus qu'une simple estime. Je me fais un devoir de vous le dire, Messieurs, je suis garand de tout ce que j'avance. Les diverses conversations que j'ai eues avec M. d'Argens, ne me permettent pas de douter de la réalité & de la sincérité de ses sentimens.

La satisfaction que cet ingenieux Auteur leur a donnée ne pouvant être plus authentique, puisqu'elle est imprimée en plusieurs endroits de ses Ouvrages, il est assez surprenant de voir renouveler à chaque instant des reproches superflus. Il est tems de cesser une guerre ennuyeuse pour le Public, & peu propre à l'instruire du véritable caractère des Suisses. Je crois l'avoir suffisamment éclaircie dans cette Lettre, sans qu'il soit encore nécessaire de revenir à la charge. Si les adversaires de M. d'Argens veulent l'attaquer de nouveau, qu'ils choisissent un sujet moins usé, & plus propre à amuser les Lecteurs. Ses Ouvrages sont en grand nombre, il y a un vaste champ à leur critique. Il est bien éloigné de les croire tous exempts de fautes ; il leur en montreroit lui-même plusieurs, s'ils ont besoin de guide. Qu'ils s'exercent là-dessus ; mais qu'ils évitent ces personnalités, odieuses à tout Lecteur poli. Si leur critique
est

est juste , il se fera un devoir de le reconnoître ; si elle est fausse , il en fera voir la futilité avec la modération qu'il convient.

Au reste , permettez , Messieurs , que je finisse cette Lettre en priant M. le Marquis d'Argens de ne point trouver mauvais que j'aie entrepris sa défense. Il m'a paru qu'on l'attaquoit injustement , il me sembloit que je pouvois démontrer l'injustice de cette attaque , j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un honnête homme de le faire. Si je n'ai pas réussi , l'on ne doit point imputer le mauvais succès que j'ai eu , à la cause que je défends : elle est juste ; mais la manière dont je l'aurai défendue , sera foible. Qu'on en rejette donc toute la faute sur moi. Un autre auroit pû mieux faire ; mais personne n'auroit eu de meilleures intentions. Tout pénétré du mérite de l'Auteur que j'ai défendu , ébloui de l'éclat des raisons qui le justifient , j'ai été assez téméraire pour penser que je pourrois les faire sentir aussi bien aux autres , comme je les sentoís moi-même. Je l'ai fait , c'est-là toute ma faute. S'il trouve que c'en soit une , je le prie de me la pardonner.

Je suis , Messieurs , &c. à Tournai ,

20. Juillet 1739.

Tome VII.

Cc

306 LETTRES CABALISTIQUES, &c

Je souhaite, sage & savant Abukibak, que cette Lettre te procure le même plaisir que j'en ai eu, & qu'autant par estime pour l'Auteur critique, que par reconnoissance pour son Apologiste, tu la places au nombre de ces excellens morceaux qui tiennent le premier rang dans ton cabinet.

Je te salue, porte-toi bien.

Fin des Lettres Cabalistiques.

TABLE



T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

*Les Lettres a. b. c. d. e. f. & g. marquent
les Tomes I. II. III. IV. &c.*

A.

A *Bjuration* : formule de celle usitée chez les Latins par rapport au Manichéisme. *b.* 31.

Abukihak, découvre à ben Kiber les mystères les plus augustes de la Cabale. *a.* 38. & *suiv.* Réflexions de ce Cabaliste sur la condamnation de Charles-Quint. *a.* 130. Expose à son Disciple les défauts des femmes. 170. Les forfaits des principaux Héros Romains, 198. & *suiv.* Combat ses doutes sur la possibilité de l'art transmutatoire, 259. Rejette l'opinion des

anciens & des modernes sur la fortune, *b.* 155. Lui fait part de l'entretien de deux Nouvelistes, *c.* 29. Ses réflexions sur les desirs frivoles que forment les hommes, 169. Communique à ben Kiber ce qu'il trouve de bizarre & d'insensé dans les coutumes des Egyptiens, 246. Ridicule qu'il trouvoit dans la maniere dont les Ethiopiens éliſoient leurs Rois, 251. Conformité qu'il trouve entre les Ethiopiens & les Allemands dans leur maniere de faire la guerre, 265. Entre les Catholiques Romains & les Ethiopiens qui habitoient au-deſſus de Méroé, dans les différentes Divinités qu'ils s'imaginoient, 266. Entre les Européens & les Ethiopiens par rapport aux raisons qui les engagent à choisir un Roi, 272. Examine les coutumes des Lybiens Nomades, en les comparant avec celles des Israélites & celles des Anglois, 274. Ce qu'il pense des mœurs & des coutumes des Perses, 284. Extravagances qu'il y découvre, 291. Compare les mœurs des François avec celles des anciens Gaulois 295. *& suiv.* Répond à ben Kiber en faveur d'Agrippa & des Magiciens, *d.* 282. *& suiv.* Examine la fin tragique des Prince cruels, *e.* 158. *& suiv.*

DES MATIERES. 309

Eneas Silvius, le premier qui ait osé révoquer en doute l'existence de la Papesse Jeanne, *d.* 76.

Aix, fait particulier que l'Auteur de ces *Lettres* assure avoir vû dans l'hôpital des Insensés, *c.* 294.

Agrippa, cité sur la vénalité de la Sorbonne, *c.* 268.

Albani (ou *Clement XI.*) accusé d'avoir été marié, *g.* 114.

Alchimie, définition de cet Art, *a.* 234.

Alegambe, ce qu'a publié ce Jésuite de la chasteté de son confrere Mariana, *a.* 53. Avantage qui en revenoit à la Société. *a.* 55.

Alexandre, aveu que fit ce Roi en admirant Diogene, *a.* 160. Ce qu'il faisoit des pays qu'il avoit conquis, *c.* 207. Empoisonné par ses Généraux, *c.* 180.

Alphabets, mysteres & utilité de la Cabale des Juifs, *g.* 164. Lequel de tous est le plus curieux. *ibid.*

Ambroise, sentiment de ce Pere sur le sort des ames humaines dans l'autre vie, *b.* 77.

Ame, differens sentimens des Peres de l'Eglise sur sa nature, *b.* 70. & suiv. Rien de plus mortifiant que sa mortalité, *c.* 146. Ceux qui la désireroient, *ibid.* Funestes effets de cette croyance, *c.* 150. 151. Preuve de son immortalité, *c.* 152.

Amelot de la Houssaie, son passage sur la méchante opinion que les peuples ont de la conduite des Princes, *c.* 198.

Amour, égale tous les hommes, *a.* 172. Danger qu'il y a d'excéder dans ses plaisirs, 279. & *suiv.* Exemples de ses caprices, *f.* 127. & *suiv.*

Anabaptiste, se moque des Jésuites, des Protestans, & des Luthériens, *b.* 144.

Anacréon, ce qui lui causa la mort, *c.* 328.

Anchise, obtient les dernières faveurs d'une Nymphé, viole le secret, & faillit d'en être puni de mort, *a.* 65.

Anciens, idée qu'ils avoient de la fortune, *b.* 146. Trouvent des imitateurs de leurs folies & de leur négligence parmi les modernes, *c.* 305. Sur quoi ils fondoient la crainte qu'ils avoient des années climateriques, *c.* 204. L'année qu'ils redoutoient le plus, 206.

Andromaque, complaisance de cette femme pour Hector son mari, *a.* 170.

Anges, la source de leur chute mal expliquée, *a.* 40. Développée & éclaircie, 41. Crus corporels & amoureux, & par quels Peres de l'Eglise, *b.* 78.

Anchipatie, causes auxquelles les anciens Philosophes l'ont attribuée, *f.* 76. & *suiv.*

Antisthene, qu'il a été le chef & le fondateur de la Secte des Cyniques, *a.* 162.

Antonin Empereur, présent qu'il fit à *Arien* pour son Histoire Grecque, *d.* 149.

Arabes, vie errante & délicate de ces peuples, *b.* 113. 114. Regardent le vol comme une chose innocente, *d.* 5.

Aratus, son système sur l'Univers, *b.* 46.

Argentiere, combien le Sexe est voluptueux dans cette Isle, *b.* 167.

Aristote, raillé par *Bacon* sur son cinquième élément, *b.* 11. Par *S. Justin* sur son orgueil à combattre les dogmes de *Platon*, 50. Ses ouvrages pleins d'histoires absurdes, *e.* 55. Quel étoit son caractère, *ibid.* Pourquoi il fut banni, *e.* 59. Considérable présent que lui fit *Alexandre* pour son Histoire des animaux, 148.

Arnaud, accusé d'avoir écrit avec trop d'aigreur contre les Jésuites, *a.* 29. Taxé d'avoir composé un Libelle diffamatoire contre *Guillaume III.* 35. Son arrêt en conséquence, 36. Réflexion sur sa condamnation, *e.* 267. & suiv.

Arnohe, opinion qu'il avoit des Sacrifices, *b.* 66. Et de l'ame humaine, 72.

Astaroth, informe *Abukibak* d'une ques-

- tion agitée en Angleterre , g. 217.
 Rend compte au Cabaliste Abukibak
 d'une conversation entre Cartouche
 & le Pere Guignard , a. 14. 15. &
suiv. D'une entre Spinosa & le Pere
 Mariana , 49. D'une entre Diogene &
 le Jésuite Girard , 156. De l'entre-
 tien d'un Libraire Parisien & d'un Li-
 braire Hollandois , c. 1. 2. & *suiv.*
Astages , privé du thrône par Harpage ,
 a. 176.
Astres , leur influence ne sert de rien à
 l'antipathie ou à la sympathie , f. 88.
Astrologie judiciaire , ceux qui sont pré-
 venus en sa faveur , où ils vont re-
 chercher la cause de l'antipathie & de
 sympathie , f. 85.
Athées , absurdité de leurs opinions , f.
 208. & *suiv.*
Athénagore , son sentiment sur le péché
 des Anges , b. 79. Contredit par Cy-
 rille d'Alexandrie , 81.
Auguste , surpris par Ovide dans les
 embrassemens de la Sylphide Héhu-
 gaste , a. 68. Suite de l'indignation
 de cette Nymphé contre l'Empereur
 son amant , 69. Celle du ressentiment
 de celui-ci contre Ovide qui divul-
 gua le mystere , 70. Réponse judi-
 cieuse que lui fit un jeune homme qui
 lui ressembloit beaucoup , c. 216.
Augustin , a quoi il fut redevable de sa
 conversion ,

DES MATIERES. 312

conversion, *a.* 183. Raison du mauvais succès de celle qu'il entreprit à l'égard des Manichéens & des Donatistes, *b.* 15. Combat l'opinion d'Origene à l'égard de l'ame, 70. Quelle est la sienne sur l'état des enfans morts sans Baptême, 77. Et sur les Lymbes, 78. La prédestination, 85. Le mensonge officieux, 87. Son sentiment sur la fortune, 158. Cité sur les Divinités en qui les Troyens avoient le plus de confiance, *c.* 268. Passage sur ce qui rend les Rois véritablement estimables; *e.* 6. 7. 8. 9. Cité touchant l'impudicité, *f.* 118. 119. Avis salutaires qu'il donne aux gens de guerre, *f.* 165.

lugelle, ce qu'il rapporte à l'occasion des années climatiques, *e.* 206. 207.

verroës, maniere dont il s'explique sur le moyen de la génération, *a.* 274. *vicenne*, pourquoi il veut que les femmes soient plus sensibles aux plaisirs de l'amour que les hommes, *a.* 274. Ses préceptes en fait d'amour, *b.* 119. Son passage sur les alimens qui excitent les desirs impurs, *ibid.* Prétend que le vin est contraire aux enfans; *e.* 323. Et qu'il est salutaire de s'enivrer quelquefois, 324.

ocats, cas qu'on doit faire de leurs
Tome VII. D d

Ouvrages, *c.* 311. Badinage de Rabelais à leur sujet, 312. Mauvais usage qu'ils font de leur éloquence, *ibid.*

B.

B *Arthélemi* (S.) particularités de la vie & de la mort de cet Apôtre, *b.* 37.

Basile (S.) Ce qu'il enseigne des péchés & de leur punition, *b.* 88.

Bayle, Cité à l'occasion de la Papesse Jeanne, *d.* 77. Regarde son histoire comme fautive, *ibid.* Insuffisance de ses preuves, 78. Regarde cet fable comme une invention des Moines, *ibid.* Son éloge, *c.* 319.

Beausobre, (M. de) idée de son Histoire de Manichée & du Manichéisme, *b.* 14. & *suiv.* Attaqué & outragé par quels Ecrivains, *b.* 39.

Beauté, comment elle étoit regardée chez les Éliens, *f.* 91. De quoi les Princes lui sont redevables, 99.

Ben Kiber, doutes de ce Cabaliste sur la réalité de la pierre Philosophale, *a.* 224. & *suiv.* Préfère les avantages de l'amour à ceux que promet la Cabale, 271. Genre d'amusement qu'il se choisit, *b.* 11. Passe en revue les contradictions des anciens Philosophes, *b.* 39. & *suiv.* S'érige en Cri-

DES MATIERES. 315

ique des sentimens des Peres de l'Eglise, 57. *Et suiv.* Utilité de ses idées Philosophiques dans la lecture des Voyageurs, 180. Examine la source des égaremens des plus grands génies, 104. Ses réflexions sur les folies des plus grands hommes, c. 15. *Et suiv.* Idée qu'il se forme d'un Officier qui a les membres mutilés, 224. Comment il regarde un homme de robe, *ibid.* Ne trouve pas un Ecclésiastique plus heureux qu'un Magistrat, 226. Rapporte à Abukibak les différentes folies des insensés qu'il a vûs aux Petites-maisons, 234. *Et suiv.* Comparaison qu'il fait entre le bonheur d'un homme qui fait d'agréables songes, & celui d'un homme qui veille, d. 44. 45. *Et suiv.* Difficultés qu'il trouve dans l'origine qu'on donne à l'histoire de la Papesse Jeanne, 79. *Et suiv.* Mépris qu'il a pour la Magie, 217. Rapporte à Abukibak les demandes proposées à l'Université de Montpellier lors de la possession des Religieuses de Loudan, & les réponses qu'y fit ce corps fertile en grands hommes. c. 70. 71. 72. *Et suiv.* Lui expose ses doutes sur la réalité de l'évocation des Esprits, g. 88. *Et suiv.* Lui envoie une Lettre. *suiv.* 108.

Bernard, suite des prétendues révélations de ce Moine; *a.* 211. Prétexte dont il excusa le mauvais succès de ses prophéties; 213. Passage contre l'oisiveté; *fs.* 12.

Bernier, doutoit de bien des choses; *b.* 137. Comment il regardoit le système de Gassendi son maître; *d.* 121.

Bétes, differens sentimens des Philosophes sur la nature de leur ame; *e.* 282. Découvertes que l'on pourroit faire là-dessus; si l'on s'y prenoit bien; 282. 283. Leur science égale à celle des Payfans; 284. Obligations qu'on leur a; 285. Instructions que les hommes reçoivent d'elles; 287. 288. Comment elles peuves se parler quelquefois; 289. Histoire singulière qui prouve leur bon cœur; 290. 291.

Bibliothèque Française, entretien critique sur ce Journal & sur l'habileté de ses Auteurs; *g.* 67. & *suiv.*

Bissy, (le Cardinal de) Prélat doué d'excellentes qualités; *e.* 87.

Boileau, passage de ce Poëte sur la vertu des femmes; *a.* 177. Autre passage sur la bêtise des hommes; *d.* 53. Passage sur l'effet que produisent sur l'esprit d'une dévote les conseils séducteurs d'un Directeur efféminé; *d.* 263.

Bonarstius, priere de ce Jésuite, par laquelle il béatifie le Pere Guignard; *a.* 18. 19.

orgia, (François de) ce qu'il a publié de sa révelation, *a.* 186.

ssuet, (M. de) accusé d'avoir eu femme & enfans. *g.* 114.

urdaloue, maniere noble dont il traite l'arrivée de S. François Xavier au Japon, *d.* 195. Beau passage de ce Jésuite à la louange de S. François de Sales, 202. Doué d'un discernement & d'un goût délicat, *d.* 214.

yle, ce que c'étoit que sa fondation, *c.* 188. & *suiv.* Eloge qu'en fait ben Kiber, 190.

antôme, passage de cet Historien sur le jugement rendu par l'Inquisition contre le corps de Charles V. *a.* 136.

Autre passage de cet Auteur sur la Courtisane Flora, 178. Repris d'en avoir fait un pompeux panégyrique, *ibid.* & *suiv.* Passage touchant la cruauté de Charles IX. *e.* 138.

owin, (Thom.) cité sur le malheur des hommes en ce qui regarde la procréation, *a.* 46.

utus, caractère de ce Consul, *a.* 203. Effet de sa haine pour les Tarquins, *ibid.* & *suiv.* Motif qui lui fit sacrifier ses deux enfans, *a.* 205. Réflexions critiques sur son héroïsme, 207.

ssy Rabutin, sa vanité & sa bassesse d'ame, *g.* 15. Sa ridicule maniere de se consoler dans les disgrâces, 18.

C.

- C Abale**, ses myſteres les plus cachés, *a.* 39. Conſéquence qu'il y a de les taire, *a.* 63. & *ſuiv.* En quoi conſiſte celle des Juifs, *g.* 164.
- Cabalistes**, renoncent entièrement aux femmes d'un commun accord, *a.* 41. Ce qu'il faut fuir & embraffer pour être de leur nombre, *42.* Inconveniens attachés à leur ſyſtème, 273. Comparés aux Moines, 276.
- Cadiere**, (la) maniere dont elle ſuccomba aux deſirs voluptueux du Pere Girard, *a.* 164.
- Caffés**, multitude de ceux de Londres, *g.* 60.
- Calvin**, exemple qu'il ſuivit pour répondre à Weſtphale, *g.* 233. 234.
- Cardan**, ſa vie, tiſſu de ſes folies, *c.* 22. & *ſuiv.* Singulier remede qu'il propoſa contre l'amour, *f.* 131. & *ſuiv.* Paſſage ſur les differens deſirs que ſentent les femmes enceintes, *f.* 280.
- Cartes à jouer**, en uſage depuis quel tems, *g.* 148. Maniere dont on les fait. *ibid.*
- Cartouche**, Dialogue entre ce Voleur & le Pere Guignard, *a.* 15.
- Catilla**, genre de mort qu'il ſubit, *c.* 181. 182.

DES MATIERES. 319

on , ce qu'il faisoit pour cultiver sa
mémoire , d. 133.

ou & Rouillé , (les PP.) idée de
leur *Histoire Romaine* , b. 38. 39.

Iodore , cité sur l'utilité des Scien-
ces , d. 169.

monial , celui qu'on observe dans
le Ciel à l'arrivée d'un Jésuite , a.

87. & suiv. Quelle est sa réception
en Enfer. 189.

cles IX. particularités à sa mort , c.
87.

cles-Quint , sacage Rome , & tient
le Pape Clément VII. en prison au

Château S. Ange , a. 11. Institue des
prières publiques pour la délivrance

du Pontife , *ibid.* Exige quarante
mille écus d'or pour sa liberté , *ibid.*

A quoi on doit attribuer la précau-
tion qu'eut l'Empereur de ne le point

forcer dans sa prison , 12. Jugement
sur ce Prince après sa mort , 130. Exa-

men de ses faits les plus glorieux , en
égard à François I. *ibid.* But de sa

conduite envers les Lutheriens & les
Protestans , 132. Son abdication à la

Couronne , 135. Sa retraite dans la
solitude , 134. Mort dans quels sen-

timens , *ibid.* Injures faites à sa mé-
moire par son propre fils , *ibid.*

astéré , ce que les Peres ont entendu
par ce mot , a. 47. Celle des Moines

- ridicule & nuisible , 48. Ce que la plupart des femmes pensent de cette vertu , 175.
- Cheminais* , (le P.) grand amateur d'antithèses , d. 197.
- Chevreuil* , sa chair contraire à la chasteté , b. 119.
- Chimistes* , quel est leur fort , a. 224. Exemples de leurs fourberies , 225. & suiv. La pâleur de leur visage dément la vertu de leurs remèdes , f. 139. Quelle est la cause de leurs maladies , 142. Obligation qu'on leur doit avoir , 143. Leur voisinage pernicieux , *ibid.* & suiv.
- Chinois* , opposition entre eux & les Européens en fait de noces , a. 238. Raisons des uns & des autres , *ibid.*
- Chrétiens* , plus éclairés sur la nature divine que les Philosophes , & pourquoi , b. 49.
- Chrysostome* , doctrine de ce Père touchant l'état des enfans morts sans baptême , 86.
- Cicéron* , caractère qu'il donne des Philosophes , b. 131. à la note 1. Reproche à Platon son indécision sur la nature des Dieux , 134. Son passage à ce sujet , *ibid.* Passage sur l'immortalité de l'ame , c. 149. Cité contre ceux qui regardent les Sciences comme inutiles pour former les grands

hommes, *d.* 175. Cité sur l'influence
que les qualités du corps ont sur l'es-
prit, 317. Cité touchant l'ivrogne-
rie de Marc-Antoine, *e.* 325. Son
sentiment sur l'antipathie & la sym-
pathie, *f.* 77. à la note. Les louanges
qu'il donne à Jules-César au-dessus
de Pompée, le rendent méprisable}

. 13.

us, doué d'une prodigieuse mémoi-
e, *d.* 134.

ude, fortune qu'eût cet Empereur
près sa mort, *g.* 78. D'un mauvais
caractere, *d.* 139.

ment VII. L'ame de ce Pape rele-
vée dans la demeure des Gnomes
jusqu'au jour du Jugement, *a.* 7.
Quelle fut l'avarice de ce Pontife,
ibid. & 8. Raison qu'il eut de refuser
l'Allemagne, & d'empêcher la ten-
ue d'un Concile National, 10. Em-
prisonné au Château S. Ange, & par
ui, 11. Somme qu'il lui en couta
pour sa liberté, *ibid.*

opatre, ses charmes, vainqueurs de
Jules-César & de Marc-Antoine,
. 312.

gè, ses ambitieuses prétentions, *b.*
74.

amentateurs, quel grand sottifier
on pourroit faire de leurs Livres,
. 237.

Concubinage, clameurs inutiles d'un grand nombre d'Hérétiques contre celui des Prêtres, *a.* 74.

Condé, (Prince de) sa science & son amour pour les Savans, *d.* 179. Les Commentaires de César, son Livre favori, *f.* 177. à la note.

Commerce, d'où il vient, & comment il se fait, *g.* 204. Moyens qui le facilitent, *ibid.* Ceux qu'ont imaginés certains peuples, 205. Celui des qualités personnelles combien avantageux dans un sens, & combien nuisible dans l'autre, 206. Combien noble, 207. Quel est le commerce le plus vil de tous, *ibid.* Remarques sur celui des esclaves, 209. Inventé par quel peuple, & imité par quelles autres Nations, *ibid.* & suiv.

Conseiller, honte qu'a celui au Parlement de passer pour studieux, *c.* 80.

Constance, (Concile de) combien sa décision défavorable à la Papauté, *a.* 10. Qu'il ne faudroit que trois Assemblées, pareilles à celle-là, pour lui faire autant de mal que Luther lui en a fait, *ibid.*

Coquettes, l'avidité de toutes celles de l'Europe plus aisée à contenter que celle du plus petit Prélat Romain, *a.* 13. Folie de ceux qui s'y attachent, *c.* 93. 94.

DES MATIERES. 323

neille , le plus sublime des Poëtes François , *d.* 149. Ses vers trop beaux pour une si petite récompense , *ibid.*

ler , (Laurent) anecdotes sur la naissance de cet Imprimeur sur l'invention de son art , sur l'époque de l'usage qu'il en fit , *g.* 152. 153. Livres sortis de ses mains , 153. Remarques sur la personne qui lui vola son secret , & sur les suites de ce vol , 154. 55. Donné pour le premier inventeur de l'Imprimerie , 156.

trayer , (le Pere le) bontés remarquables de la Reine d'Angleterre à son égard , *d.* 179.

uès , épouse *Hipparkia* , & consumme son mariage sous le portique , *a.* 79. *mwel* , servi dans ses passions par son épouse , *a.* 171.

rien , comment il interprétoit la chute des Anges , *a.* 40.

ille d'Alexandrie , son système sur les Anges , *b.* 81. 82. 83. 84. Son passage contre l'Empereur Julien , 108. 209.

D,

Amien , (le Cardinal) à quoi il attribue les avortemens , *f.* 187. Passage à ce sujet , *ibid.*

Défense de la Religion, &c. utilité de ce Livre, f. 188. Quel est le plan de l'Auteur, 192. & suiv. Réponses aux objections qu'on lui fait, 201. 202. & suiv.

Democrite, plus comique que ceux dont il rioit, c. 16.

Demons, jaloux du bonheur des Silphides, a. 73. Efforts inutiles qu'ils ont faits pour les en frustrer, 74. Crus corporels, & par qui, b. 78.

Démosthène, exemple remarquable de son grand cœur, d. 69.

Denis (Tyran de Siracuse), profit qu'il tira de l'étude de la Philosophie, a. 171.

Descartes, sa Philosophie toute fondée sur le doute, b. 142. Répand l'esprit systématique dans les endroits mêmes où il a erré, *ibid.* Passage sur les raisons de douter, *ibid.* Effet que produit son sentiment sur l'essence de la matière, 268. Repris par M. Huet sur le peu de fruit qu'il a tiré du doute, d. 109. Son éloge, e. 319.

Desmarte, quels furent les amours de cette Comédienne avec le Duc Régent, a. 172. & suiv.

Devins, caractère de ceux des Indes & de l'Europe, a. 235, & suiv.

Diable, s'il peut s'emparer d'un corps ou non, g. 217, & suiv.

alogue, celui entre un Gnome & le
 pape Clément VII. a. 7. Entre Car-
 ouche & le Pere Guignard, 15. En-
 tre Spirósa & Mariana, 50. Entre le
 ilphe Oromasís & l'ame d'un Ma-
 iltrat, 88. Entre lui, Hercule &
 hésée, 106. Entre le même Silphé,
 ean François de Regis, Vincent de
 paul, Julienne Falconieri, & Ca-
 herine Fieschi Adorno. 147. *& suiv.*
 Entre Ignace de Loyola & Luther,
 153. Entre Diogene le Cynique &
 e Jésuite Girard, 157. Entre Asta-
 oth & un Théologien Jésuite, 185.
 Entre le Moine Bernard & le Mini-
 tre Jurieu, 211. Entre deux Avan-
 uriers. Auteurs, 247. Entre deux
 ollandois, b. 94. Entre l'Aretin &
 anchez Jésuite, b. 289. Entre M.
 chocolardin & Mad. Babichon, 292.
& suiv. Entre les Avanturiers Pas-
 erano & la Hode, c. 34. *& suiv.*
 Entre le Cardinal de Bissy & l'Evê-
 ue de Montpellier, c. 91. *& suiv.*
 Entre le Jésuite Hardouin & le Jé-
 uite Jérôme Xavier, f. 117. *& suiv.*
 uite du même entre les mêmes Igna-
 iens, 27. *& suiv.* Le même dialo-
 gue continué par les mêmes person-
 ages, 36. *& suiv.* Encore une suite
 du même dialogue, 46. *& suiv.* Fin
 du dialogue entre Hardouin & Jé-

rôme Xavier, 55. & *suiv.* Entre les Cardinaux Mazarin & Richelieu, 66. & *suiv.*

Dieu. idée qu'en ont eue les anciens Philosophes, b. 43. & *suiv.* D'où sont venues leurs erreurs, 48. Evitées par les Chrétiens, & par quelles lumieres, 49. Cru matériel par plusieurs Peres de l'Eglise, & combien de tems, 60, 61. Sa volonté, seule & unique fortune, b. 158.

Diocletien, obligé de s'empoisonner lui-même, c. 175.

Diodore de Sicile, passage sur l'amour excessif que les anciens habitans des Isles Baléares avoient pour le Sexe, d. 6. A qui il attribuoit l'invention du vin, c. 299.

Diogene, pourquoi condamné aux Enfers, a. 156. Orgueil & extravagances de ce Philosophe Cynique, 159. Réception qu'il fit à Alexandre le Grand, *ibid.* Son impudicité, 161. Raisons dont il la justifioit, 162. Prédilection qu'eut pour lui la courtisane Laïs, 163. Sa conformité avec S. François d'Assise, c. 18. Sa conduite justifie celle des Petits-mâtres, 20.

Diogene Laërce, cité sur la pauvreté de Democrite après ses voyages, c. 123. Sur les Métémpsychoses de Pythagore, 124. Cité sur le bizarre parti que

rit Héraclite plutôt que de vivre
 avec les hommes, *d.* 23. Cité sur la
 difficulté de découvrir la vérité, 115.
 Cité touchant les impertinences que
 l'amour fit commettre à Aristote &
 Socrate à l'égard de leurs femmes ,
 106. 107.

Cours merveilleux de la vie de Cath.
e Medicis, cité touchant le soin que
 cette Reine prit de son premier fils
 François II. *e.* 136. 137. Passage sur
 le massacre de la S. Barthelemy, 138.
Unité suprême, la miséricorde égale
 son pouvoir, *a.* 39. Effet de son
 alliance avec l'homme, *ibid.*

Leus, à quoi il attribue les maladies
 des Savans, *f.* 219. Préceptes qu'il
 sur donne sur la nourriture qu'ils
 doivent prendre, 227. *Et suiv.* Cité
 sur l'exercice qu'ils doivent prendre ,
 31. Sur l'usage qu'ils doivent faire
 des bains, 232. Sur l'heure qui est la
 plus propre pour vaquer à l'étude.
ibid. Sur l'utilité d'un sommeil mo-
 déré, & sur ses mauvais effets quand
 est trop prolongé, 233.

mitien, les statues brisées par le peu-
 ple après la mort, *c.* 197. Poignardé
 en punition de ses cruautés, *a.* 179.
els, comment on peut allier sur cet
 article les loix de l'honneur avec celles
 de la Religion, *f.* 158. 159. 160.

E.

Ecclesiastiques, très-entendus, très-réservés en amour, & pourquoi, a. 72. Prétextes sous lesquels ils satisfont commodement leur ardeur, *ibid.*
 • & *suiv.* Utilité qu'ils tireroient de la Métempsychose, b. 189. 190. Ils entrent mal dans leurs intérêts, 190. Leur but semblable à celui des Prêtres Indiens, *ibid.* Trouvent toujours des dupes, 191. S'élèvent contre l'Histoire critique de la Philosophie, 274. Se détruisent mutuellement, *ibid.* Guerres plus raisonnables qu'un Officier sur la manière dont il juge des Sciences, c. 78. Titres ridicules qu'ils se donnent, e. 193. 194. Ecueils qui leur sont le plus funestes, f. 163. *Ecriture Sainte*, abus qu'on en fait, b. 56.

Ecrivains, absurdités que commettent les Ecrivains modernes par l'ignorance des mystères de la Cabale, a. 68. Ceux d'aujourd'hui plutôt Critiques que Panegyristes, 108. Pourquoi ils se sont élevés contre les préjugés en faveur de la Noblesse, b. 282. Les Anciens mieux récompensés que les Modernes, d. 147. Exemples, *ibid.* & *suiv.*

Education,

catian, elle nous séduit aisément ,

144.

nens, combien en admettent les Al-
 ymistes , *a.* 162. Quel est leur cin-
 nième , *b.* 9. D'où ils l'ont pris , 10.
n, cité sur la coutume de certains
 uples à l'égard du vin , *e.* 321. Ce
 il rapporte de plusieurs autres Na-
 ons à l'occasion du vin , 330. Passa-
 e à ce sujet , 331. Cité sur l'amour
 u'un jeune Grec avoit pour une sta-
 e , *f.* 128. 129.

gabale, ses vices exagérés , *c.* 157.
 ccusé d'avoir débauché une Vesta-
 , 161. D'avoir été trop somptueux
 ans ses repas . 162. Justement con-
 amné pour les libertés qu'il prenoit
 vec les bouffons & les farceurs , 163.
 able qu'on rapporte à son sujet ,
 64.

pedoole, son sentiment sur les voyes
 ui conduisent à la vérité , *b.* 131.

ans, leur procréation, seul & uni-
 ue but du mariage ; *b.* 124.

aminondas, aussi brave guerrier que
 ivant homme , *d.* 171.

ieure, contraire à l'immortalité de
 ame , *c.* 152. Dernieres paroles de
 on Testament , *ibid.*

iphane, (S.) faussetés de cet Evê-
 ue à l'occasion de la mort de Mani-
 hée , *b.* 35. & suiv.

Tom. VII.

E e

Erasme, habile Hollandois, f. 256.
 Judicieux sentiment de cet illustre
 Auteur touchant les Ouvrages des
 Peres de l'Eglise, *ibid.*

Erreurs, d'où elles découlent, c. 237.

Espagnols, leur ressemblance avec les
 Celtibériens dans ce qui regarde les
 armes, c. 313. Leur foloperie, 314.
 Leur ridicule superstition, d. 14. 15.
 Quelle est la source des maux que la
 superstition leur fait essuyer, 16.
 Comparaison qu'en fait Abukibak
 avec les anciens Egyptiens, 24. 25.
 & suiv. Accusés de peu de génie,
 f. 310. D'ignorer le Latin, 311. Et
 sur quel fondement, 312. De n'avoir
 eu que depuis peu quelque teinture
 des Belles-Lettres, 313. D'avoir
 produit des Théologiens supersti-
 tieux, 316. Des Philosophes insen-
 sés, 317. & des Historiens prévenus
 en faveur de leur patrie, 318. De
 s'être alliés à des gens qu'ils avoient
 haïs souverainement, 320.

Esprits élémentaires, quels sont ces
 peuples, a. 38. Leurs ames mortel-
 les comme celles des simples animaux,
ibid. Rentreront un jour dans le néant
 dont ils sont sortis, *ibid.* Peuvent
 parvenir à l'immortalité, & comment,
 39. Source de l'erreur des Ecrivains
 du premier siècle, *ibid.* Mis au rang

DES MATIÈRES 331

les chimeres par ben Kiber , *b.* 117.
impes , (la Duchesse d') ses mauvais
 offices envers François I. *a.* 95. Maux
 qu'elle a causés à la France , *ibid.*
opéens , leur opinion sur la Métemp-
 sychose la même que celle des In-
 diens , *b.* 181. Leur Purgatoire plus
 doux que celui des Indiens , 183.
 Plus facile à eux d'en sortir qu'aux
 Indiens de celui qu'ils imaginent ,
ibid. & suiv.
sebe , portrait que ce Pere fait de
 Manichée , *b.* 20.
ocation , examen de celle de l'ame
 de Samuel par la Pythonisse , *g.* 89.
& suiv. Sentimens des Interprètes
 sur cette histoire , 91. Lequel de tous
 est le plus probable , 94. Raisons en
 conséquence , 95. *& suiv.*
periences chymiques , nuisibles à la
 santé , *f.* 138.

F.

Alcomeri , (Julienne) pourquoi
 condamnée à séjourner parmi les
 Gnômes , *a.* 146. Idée d'un de ses
 miracles , 151. Plaisanterie sur sa ca-
 nonisation , 155.
atisme , crime plus grand que l'ava-
 rice & la débauche , *a.* 24. Inclina-
 tion que les peuples ont eue de tout

tems pour lui, *f.* 242. & *suiv.*

Fatalité, matiere épineuse, *b.* 151. Bien de grands hommes ont donné dans l'erreur à son sujet, *ibid.* Erreur particuliere qu'on peut reprocher à ses partisans, 167.

Faunes, poursuites qu'ils faisoient aux Afriquaines pour en jouir, *a.* 40.

Quel étoit leur but, 41.

Faustine, amoureuse d'un gladiateur, *f.* 35. Ce que Marc-Aurele son mari fit pour la guerir de sa passion, 136.

Felicité, qu'il n'y en a point de parfaite sur la terre, *g.* 49. Ce qui en approche le plus, 50.

Femmes, qu'il faut renoncer pour toujours à elles, si l'on veut être véritablement sage, *a.* 42. Quels sont leurs principaux défauts, 170. & *suiv.* Plus sensibles aux plaisirs de l'amour que les hommes, & pourquoi, *a.* 274. Comparées à de belles fleurs, *ibid.* Obligations que les plus grands hommes ont eues quelquefois aux leurs, *f.* 119. Propres à adoucir le caractere des hommes les plus sauvages, 120.

Ferdinand, Roi d'Espagne, aventures que sa laideur lui fit essuyer, *f.* 93.

94.

Fernel, ce qu'il dit de l'hypochondrie, à laquelle les Savans sont ordinairement sujets, *f.* 213. & *suiv.*

DES MATIÈRES. 333

Fléury, (le Cardinal de) plus profitable à la France que le Cardinal de Richelieu , c. 300.

Flora, extraction de cette Courtisane , a. 178. Son choix , sa générosité , sa beauté , ses parures , sa suite , sa réputation , ses richesses , 179. 180. Temple consacré à sa mémoire , 180.
Folard , travers où cet ingénieux Auteur a donné , f. 179. & suiv. à la note. Excellence de ses Commentaires sur Polybe , 179.

Fontenelle , les reproches qu'il fait à Homère , dignes de risée , b. 233. Accusé d'avoir été en cela la dupe de ses préjugés , *ibid.* Regardé comme l'élite des beaux génies de Paris , c. 91.

Fortune , abus que les hommes font de son nom , b. 145. Erreur de ceux qui la prennent pour un être réel , 146. Comment on doit considérer ses faveurs , c. 100. & suiv. Exemples remarquables des revers que les favoris ont essayés , 102. & suiv.

France , quels sont les six plus grands hommes qu'elle a produits , c. 309.

François , leur parallèle avec les anciens Gaulois , c. 282. Conformité qui se trouve entre eux & les Persans , 287. & suiv. d. 27. & suiv. Leur supériorité de génie sur tous les autres

peuples , *f.* 321. Leurs Théologiens accusés injustement d'être peu profonds , 323. Leurs Poëtes accusés d'obscénité , 326. Fausseté de cette imputation , *ibid.* & *suiv.* Autres accusations fausses qu'on forme contre toute la Nation , 329. & *suiv.*

François I. Circonstances de l'arrêt de ce Prince après sa mort , *a.* 95. & *suiv.* Accusé de négligence & de foiblesse , 95. Puni de ses débauches , 96. Usage pernicieux qu'il autorise , *ibid.* Cruautés qu'il exerce au sujet des nouvelles opinions , 98. Excès contraires où il tombe , *ibid.* Ses bonnes qualités , 100. & *suiv.* Rappella dans son Royaume les belles Lettres d'où elles avoient été exilées , *b.* 178. Quelle fut sa fin , *e.* 187.

G.

Gabalus , (le Comte de) les *Entresiens* sur les Sciences secrètes , cités sur l'union des Cabalistes avec les Silphides , *a.* 99. & *suiv.*

Galien , jugement de ce Docteur sur les excès en amour , *a.* 180. Regles qu'il prescrivit pour cet usage , *ibid.*

Galilée , système qui le fit emprisonner par l'Inquisition , *b.* 65.

Gassendi , favorise le Pyrrhonisme dans

DES MATIERES. 315

es Ouvrages , *b.* 137. Reproche qu'il
fait à Descartes, *ibid.* à la note 1. Cité
sur l'embarras où se trouvent les Ma-
thématiciens pour passer des abstrac-
tions à la réalité , *d.* 126. 127. Son
éloge , *e.* 318.

ulois , leur vénération pour leurs
théologiens , transmise aux Fran-
çois , *e.* 306.

omernie , guerres plus certaine que les
autres Sciences , *d.* 123. Peu de cas
qu'en a fait M. Pascal sur la fin de sa
vie , *ibid.*

nefe , citée sur la menace que Dieu
fait aux homicides , *e.* 19. Sur l'o-
bligation où sont tous les hommes
de travailler , 20. Sur l'ivresse de
Noé , 302. 303.

rard , (le Pere) condamné aux En-
fers , *a.* 156. Vanité excessive de ce
Jésuite , 157. Son hypocrisie & son
motif , 159. Ses crimes , 163. & *suiv.*
Portrait de ce Pere , 163. Accusé de
fourberie , de sodomie , 165. & d'A-
théisme , 166. Châtiment qu'il mé-
ritoit , 167. 168. Celui qu'il essuya ,
169.

iron , (Dom Juan) ressemblance qui
se trouvoit entre lui & son frere ,
e. 126.

nome , amoureux d'une Parisienne , *a.*
2. Veut se rendre visible à sa Belle ,

& ne fait sous quelle forme paroître ;
ibid. Choisit celle d'un riche Abbé,
 3. Comble sa maîtresse de présens &
 la perd, 6.

Gracian Empereur, récompense qu'il
 donna au Poëte Ausone pour ses Ou-
 vrages, *d.* 149.

Grand, mauvais usage qu'on fait de
 cette épithete, *c.* 4.

Grand-œuvre, voyez *Philosophie trans-*
mutatoire.

Grecs, ce qui les a séparés de l'Eglise,
b. 92. à la note. Ce que les honnêtes
 gens eurent à souffrir du tems de leurs
 disputes avec les Princes Occiden-
 taux, *e.* 249. Respect qu'ils avoient
 pour les génies distingués, *d.* 146.

Gregoire de Nazianze, cas que ce Pere
 faisoit des Conciles, *b.* 92.

Gregoire le Grand, louanges excessives
 qu'il a prodiguées à Brunchaud., *e.*
 154.

Grotius, (Hugo) cité sur les avantages
 qu'ont les hommes au-dessus des bê-
 tes, *c.* 130. Passage sur l'autorité que
 Barclay donne au peuple, *e.* 121.
 122. Réflexion sur cet endroit, 123.
 124.

Guignard, pendu & brûlé, *a.* 25. Son
 obstination à mourir sans avoir voulu
 demander pardon au Roi, 25. Justifié
 témérairement par ses confreres, 16.

Invocé

5. Invoqué comme un Saint, 118.
 remberg, (Jean) le premier qui
 porta l'art de l'Imprimerie à Mayen-
 , g. 146. Differens sentimens des
 uteurs sur ce qui lui en fit naître
 dée, *ibid.* & 149.
 laume III. Sa réputation injuste-
 ent déchirée par Arnaud, a. 35.
 justice rendue à ce Prince, *ibid.*

H.

[Aerlem, en quel tems on commen-
 ça à imprimer en Hollande, g.
 19. Preuves de cette recherche,
ibid. Qui étoit l'Imprimeur, *ibid.*
 douin, extravagant Jésuite (chose
 eu surprenante,) d. 239. Accusé d'A-
 néisme les plus respectables François
 e ces derniers tems, 240. & *suiv.*
 es impertinences & ses atroces ca-
 omnies relevées par main de maître,
 47. & *suiv.* Appellé avec juste raison
 Pere éternel des petites-maisons, 249.
 es Remarques sur l'Eneïde de Vir-
 ile & sur les Odes d'Horace, prou-
 ent évidemment le délire de son es-
 prit, 266. & *suiv.* Découvertes de
 on imagination creuse, 275. 276. &
suiv. Folie de son sentiment sur les
 Ouvrages des Peres, f. 303.
 Tome VII. F f

Hébé, quelle est cette Déesse, & mariée avec quel Dieu, *a.* 155.

Hébugaste, (la Silphide) abandonne pour toujours l'Empereur Auguste, pour n'avoir pas été assez prévoyant dans leur commerce amoureux, *a.* 69.

Henri III. convenance de sa fin avec ses crimes, *c.* 189.

Henri IV. rang distingué qu'il tient dans la demeure des Silphes, *b.* 251. Difficulté qu'il eut d'y parvenir, *ibid.* Reproches qu'il eut à effuyer de l'Ange accusateur, *ibid.* Redevable à ses vertus de la place qu'il occupa; 254. Innocent de plusieurs crimes qu'on lui imputoit, *ibid.* Sa cause défendue par un de ses favoris, 255. Excusé sur l'amour qu'il avoit pour le sexe, 258. Sa docilité à écouter ses favoris, 259. Sa conversation avec Rôni, *ibid.* & *suiv.* Chagrins qu'il essuya dans la compagnie de la Princesse de Medicis, 262. Raisons de l'amour qu'il avoit pour les Sciences, *d.* 178. Comparé aux plus fameux Héros de l'antiquité, *ibid.*

Héraclite, guerres plus sage que Démocrite, *c.* 17.

Hercule, divinisé mal à propos, *a.* 105. Ses exploits, 106. Mis à bas prix, 107. Mariage que contracta ce Dieu après son Apothéose, 155.

Hermes, préceptes de ce Philosophe sur la pierre philosophale, *a.* 260.

Expressions énigmatiques dont il se sert, *b.* 2. Idée de sa Science & de ses Ouvrages, 7.

Hermias, ses railleries sur la multitude d'opinions des anciens Philosophes, *b.* 27. & *suiv.*

Hérode, utilité que les mauvais Princes pourroient tirer de sa cruelle mort, *c.* 180.

Hérodote. son passage sur les mœurs des Egyptiens, *c.* 246. & *suiv.* Autre passage touchant les coutumes des Perses, 285. Passage sur les coutumes des Lybiens Nomades, 293. 294. Passage sur celles des Nasomènes, *d.* 8. Passage touchant les Auses, 10. Passage sur l'ignorance du peuple, 74. Caprices de la fortune à l'égard d'un certain tyran dont il parle, *e.* 102. Passage où il montre la cruauté d'Astiages à l'égard d'Harpage, 116. 117. & *suiv.* Réflexion de ben Kiber sur cet endroit, 120. 121. Passage sur la maniere dont Astyages fut dépouillé de ce Royaume, 177. 178. Cité touchant ce que disoit Xerxès en passant son armée en revue, 250.

Héros, règle pour décider équitablement de leur différent mérite, *a.* 209.

Qu'il y en a autant parmi eux qui sont nés dans un état abject que dans un rang illustre , c. 213. Exemples tirés des Grecs , des Romains , des Anciens & des Modernes de chaque Nation , *ibid.* & *suiv.*

Hipparkia , sujet d'une dispute entre elle & *Marie* , Courtisane Egyptienne , a. 76. & *suiv.* Condamnation de cette Philosophe Cynique , & ce qui l'a occasionnée , 75. Plaide sa Cause contre son Adversaire , 80. & *suiv.* Vue qu'elle eut en épousant Crates , 78. Traits de sa lascivité , *ibid.* Quel fut sa fin , 79.

Hippocrate , double avantage qu'il reçut de la Nature , b. 109.

Hippolite , son indifférence pour les charmes de Phédre , d. 312. Son caractère rendu plus naturel par les Poètes modernes que par les anciens , 314. 315.

Histoire Critique de la Philosophie , livre excellent , b. 263. De quoi l'Auteur y traite , *ibid.* Comparaison des Cyniques avec les Sectes Chrétiennes 270. Passage à l'occasion de M. Newton , 271. Peintures qu'il fait des guerres des Théologiens , 275.

Histoire Critique de Manichée & du Manichéisme , éloge de cet Ouvrage & de son Auteur , b. 32. & *suiv.*

histoire des Tromperies des Prêtres & les Moines, rapportée sur l'abus que les Jésuites font des choses les plus saintes, *f.* 245.

bbes, peur qu'il avoit des Diables, . 25.

mere, garant du triste sort arrivé à Anchise, pour avoir divulgué ses mœurs avec une Nymphé, *a.* 64. Ridicule de celui qui a critiqué son style, *b.* 232.

emme de Lettres, difficulté qu'il a de se dépouiller de ses anciens préjugés, *b.* 204. Préjudice qu'il porte in temperament tendre, *f.* 102. & *suiv.*

emme de Robe, aussi indiscret dans les intrigues galantes que l'Officier & le Bourgeois, *a.* 71.

emmes, comment ils décident du mérite des Souverains, *a.* 130. Leur aveuglement à déifier leurs semblables, 143. De tout tems craintifs & superstitieux, 144. Causes principales des desordres du beau sexe; 181. D'où vient leur penchant pour les femmes, 276. Utilité de l'étude de leurs caractères. *b.* 284. Trouvent les risques & des revers même dans l'accomplissement de leurs souhaits, . 169. Exemples de cette vérité, 170. 171. & *suiv.* Peu de fonds qu'ils

devroient faire sur la lumiere naturelle, *d.* 39. Malheur de la plupart, *f.* 191. Pires que les Diables, *g.* 224. *Honnête homme*, rien de si difficile que d'en trouver, *e.* 227. & *suiv.*

Horace, trait satyrique de ce Poëte sur la superstition, *a.* 144. Cité sur le vrai bonheur de l'homme, *c.* 56. Sur la constance des Philosophes persécutés, 57. Sur les remords de la conscience, *e.* 255. Sur l'empire que la mort a sur les Rois, *g.* 7.

Huet, (M.) traitement qu'il essaya à l'occasion du Ministre Jurieu, *a.* 221. 222. Son Ouvrage sur l'incertitude des connoissances humaines, *b.* 138. Reprend Descartes sur le peu de fruit qu'il a tiré du doute, *e.* 109. 110.

Hyde, folle ambition de ce Savant Anglois, *g.* 163.

I.

Inance, utilité qu'il tira du penchant que les peuples ont au fanatisme, *f.* 247. & *suiv.*

Image du premier siècle de la Société, &c. Absurdités contenues dans ce Livre, *a.* 185. & *suiv.*

Immortalité, efforts que font les plus grands hommes pour courir après ce phantôme, *c.* 49. Vanité de cette poursuite, 50.

DES MATIERES. 345

primerie, differens sentimens & témoignages sur le premier Inventeur de cet Art, *g.* 139. & *suiv.* Quelles illes s'attribuent la gloire de l'invention avec le plus de justice, 144. & *suiv.*

puéricité, maux qu'elle cause, *f.* 113. *mens*, croient la Métempsychose, *b.* 80. Leur opinion sur les ames séparées de leurs corps, 181. Utilité qu'ils retirent de cette croyance, 182. Leur systême aussi effrayant que celui des Européens, *ibid.* Plus utile à la Société, 184.

différence, (liberté d') subterfuges de ceux qui la combattent, *b.* 154. 155. Ses effets, 164.

l'igence, très-propre à faire des Philosophes, *e.* 252.

l'ulgences, vendues par avarice, & appréciées par une foule de vagabonds & de fainéans pour tromper les imbécilles, *a.* 8.

l'quisition, jugement de ce Tribunal, injurieux à la mémoire de Charles V. *a.* 135. Autre jugement plus odieux, & sous quel prétexte, 136.

l'itus, sort de ce Prince, *a.* 106. 107. *l'enée*, galimatias de ce Pere dans la définition de l'ame, *b.* 75.

l'iac, ce que dit ce Médecin de la né-

cessité de l'amour des hommes pour les femmes , *a.* 273.

Italien , pieux assassin , *d.* 13. Son caractère semblable à celui des anciens Grecs , 24.

J.

J *Ansénistes*, leur doctrine sur la grace ordinaire , *b.* 116. Ennemis déclarés des Jésuites , 129. Ont tâché de mettre à la mode les idées des Peres de l'Eglise sur le mariage , *f.* 292.

Jeanne , existence de cette Papesse , combattue & soutenue par differens Auteurs , *d.* 76. 77.

Jehosuah Zarfatti, affaire qu'il suscita au Rabbin David Nieto , *g.* 116. & suiv. Décidée à son desavantage , 118. Suites du refus qu'il fit de se soumettre à la décision , *ibid.* Sa condamnation confirmée à Amsterdam , 119.

Jerôme , sentiment de ce Pere sur les connoissances de Dieu , *b.* 86. Sur les secondes nûces , 87. Et sur le mensonge officieux , *ibid.* Passage sur l'effet que produisoit en lui le souvenir des Dames Romaines , *f.* 110, 111. Remede qu'il employoit contre les ardeurs de la concupiscence , 111. A quoi il la comparoit , 114. Passage

u sujet du devoir conjugal que se
roient rendu Adam & Eve, s'ils
'avoient point péché, *f.* 265. Com-
raison qu'il fait de l'accouplement
es bêtes avec le mariage, 275. Mau-
aise explication qu'il donne d'un pas-
age de S. Paul aux Thessaliens sur
la chasteté, 288. 289. *& suiv.*

ites, conséquences de leur système
sur le culte rendu à *Confucius*, *a.* 30.
Croyent se justifier en niant effron-
nement leurs excès, 31. Dignes de
l'ouet selon Pascal, 34. Font de leur
fondateur un personnage miracu-
eux, & à quelle intention, 121.
22. Accusés de friponnerie, 150.
Leur tentative pour rétablir la mé-
moire de leur Confrere Girard, 168.
Quel est leur Cérémonial dans le
Ciel & en Enfer, 187. *& suiv.* Leur
doctrines, 192. Esprit qu'ils appor-
tent à l'étude de la Philosophie, *b.*
67. Leur nom aussi odieux dans les
Enfers que sur Terre, *f.* 16. Ce que
auvera un jour leur puissance énor-
me, 146. Conformité qu'il y a entre
eux & les Templiers, *ibid.* *& suiv.*
Crimes dont on les accuse, 153. *&*
iv. Toujours attachés à blâmer
aveuglement ce qui vient de leurs
ennemis, 308.

phé, erreur de ce mauvaia Cabaliste

à l'occasion de la chute des Anges,
a. 40. Cité sur l'origine du vin, c.
301. 302.

Journal des choses mémorables &c. cité
sur une farce ridicule que joua Henri
III. à Avignon, c. 143. 144. Passage
sur la dissimulation de ce Roi. 145.
Et sur la mort du Duc & du Cardi-
nal de Guise, 146. 147.

Journal de la vie de Henri III. cité sur
la mort de Catherine de Medicis,
c. 185. 186. Passage touchant le fé-
ditieux Lincestre, 240. Passage sur
l'effet que produisirent les sermons
sur l'esprit des Parisiens, 241. & suiv.
Passage touchant le serment de fide-
lité, dont la Sorbonne dispensa les
François, 262. 263.

*Journal Historique des Assemblées, te-
nues en Sorbonne, pour condamner les
Mémoires de la Chine, du Pere le
Comte, cité sur la manière ridicule
dont on s'assemble en Sorbonne, c.
270.*

*Jovianus Pontanus, absurdité de son
opinion sur la fatalité, b. 155. &
suiv.*

*Juda, par quel endroit ce Royaume est
devenu opulent, g. 210. Erreur où
l'on est sur le Commerce de ses peu-
ples, 211. Manière dont ils le font,
ibid. Leurs Loix à l'égard de leurs*

emmes , *ibid.* Ressource de leur Prince dans le besoin , *ibid.*

claris , événement qu'il pretend être arrivé à la naissance de Louis XIII.

g. 12. Son passage ridiculement paraphrasé par un autre insigne flatteur , *ibid.* & *suiv.*

ien Empereur , passionné pour les faux Dieux , *b.* 207. Ce qu'en ont dit certains Peres de l'Eglise , *ibid.* Sa cause défendue , 208. Extravagance de sa Religion , 209.

vier , comment se métamorphosa ce Dieu pour séduire Danaë , *a.* 275.

ieu , condamnation de ce Ministre , & ce qui y a donné lieu , *a.* 211.

Fausseté de ses Prophéties , 215. Impertinence de ses Commentaires sur l'Apocalypse ; *ibid.* & *suiv.* Sa fureur

contre ses collègues , 221.

lin , cet Historien cité sur la ressemblance qu'il y avoit entre Ninus & la Reine Sémiramis , *e.* 213.

lin Martyr , ce qu'il pensoit de la chute des Anges , *a.* 39. Idée qu'il

avoit du mariage , *f.* 258. Passage à ce sujet , *ibid.* & *suiv.* Réflexion sur

sa fausseté de ses idées , 259.

venal , cité au sujet de la fortune , *b.* 147.

K.

K *Akuka*, détail que fait cet Ondin à Abukibak des circonstances de la condamnation des Ecrivains de Port-Royal, *a.* 27. & *suiv.* Avis qu'il demande à ce Cabaliste sur une cause singulière, 75.

L.

L *Adance*, idée qu'il avoit du terme d'esprit, *b.* 67. Passage de ce Pere sur la pluralité des Dieux & la différence de leur sexe, *ibid* & *suiv.* Ce qu'il pensoit de la nature de l'ame, 75.

Lais, goût que cette Courtisane avoit pour Diogène, *a.* 161. Prodigue de ses faveurs, 178. Comment elle s'en faisoit payer, 179.

Lami, (Le P.) cité sur l'effet que produisent les mots ampoulés, *d.* 208.

Langeai, comment cet Envoyé justifia François I. aux dépens de Charles-Quint, *a.* 137. 138.

Langues mortes, l'impossibilité qu'il y a d'en connoître toutes les beautés, *b.* 229.

Lazarus Riverius, passage sur l'inconvénient qu'il y a de refuser à une fem-

me enceinte les devoirs du mariage ,
f. 282. 283.

ibnitz, suit le sentiment des Spino-
istes , *b.* 149. Méprise des Hano-
vriens , *d.* 19. Particularité de ses funé-
railles , *ibid.*

meri, (Nicolas) Passage de ce Phy-
sicien sur la friponnerie des Chymis-
te , *a.* 227. & *suiv.* Autre passage sur la
possibilité de la transmutation des mé-
taux , 259. 260.

on X. Trafic qu'il faisoit des Indul-
gence , *a.* 7. Maniere dont il s'y pre-
noit pour les faire valoir , 8. Prétexte
dont il couvroit son avidité , *ibid.*
Seul auteur des démarches de Lu-
ther , *ibid.* Qualité des maux que ce
Pape a faits au Pouvoir Pontifical ,
ibid.

on, (S.) Repris sur ce dont il accuse
les Manichéens , *b.* 22.

tres, Ce que les Grands veulent
qu'on observe dans celles qu'on leur
écrit , *e.* 196. Badinage à ce sujet ,
197.

vie, comment elle se comportoit
dans les amours d'Auguste , *a.* 171.

ke, avis qu'il donne aux amateurs
des Sciences , *b.* 143. Passage où
il fait voir l'absurdité de l'opinion
des Cartésiens sur l'ame des bêtes ,
287.

Loyola, (Ignace de) sa conversation avec *Luther*, *a.* 115. Se déchaîne vainement contre les débauches des gens d'Eglise, 124. Raison de ce mauvais succès, *ibid.* Sa chasteté, *ibid.* & 125. Folies qu'il commet à Rome, 128.

Louis XIV. bienfaits qu'il a répandus sur les gens de Lettres, *d.* 179. Ses Arrêts contre les duels éterniseront sa mémoire, *e.* 19.

Louis, (Saint) Réflexion sur les austérités. *c.* 122.

Lucrece, d'accord avec *Arnohe* sur la nature de l'ame humaine, *b.* 74. Effet que produisit sur lui la boisson d'un philtre amoureux, *f.* 126. Ce qui lui paroissoit le plus agréable au Monde, *g.* 4. & *suiv.*

Luther, sa conversation avec *Loyola*, *a.* 115. & *suiv.* Schisme qu'établit ce Moine Augustin, & ses suites, 118. Accusé d'yvrognerie, *ibid.* Son Ode Bacchique, 119. A quoi rodevable du succès de sa Doctrine, *ibid.* Quels sont ses *Colloques de Table*, & comment rendus publics, 120. Son mariage, 125. Sa fureur, 126. Sa condamnation, 129.

Luxembourg, (le Maréchal de) ce qu'il faisoit pour faire disparaître la honte, *f.* 96.

M.

M Acres (le P. Avanture fabuleuse que lui prêtent les confreres. *a.* 86.

icrobe : Remede qu'il donnoit aux hypocondriaques. *e.* 304.

igiciens : ce qu'on entend par ce terme. *c.* 22. 38. Raïson de la différence qu'ils ont voulu mettre entre eux & les Sorciers. 23. Idée que le peuple en forme des uns & des autres. *ibid.* Souvent condamnés injustement. 29. Ont été les dupes de leur imagination échauffée. 31.

agie : regardée comme une fourberie. *e.* 45. A quoi on en doit attribuer l'invention. 46. Comment elle s'est accréditée. 47. Attaquée par les Anciens & les Modernes. *ibid.* Ce qui en découvre le ridicule. 51.

ahomet : idée que ce Législateur avoit de Dieu & de ses attributs. *g.* 259. & *suiv.*

allebranche : a combattu fortement l'opinion des Philosophes Sceptiques. *d.* 105.

anès : Qu'il n'y eut jamais à Cascar de dispute entre lui & Archelatis. *b.* 16. Erreurs occasionnées par cette imposture. 18. 19. Opinion que cet

Hérésiarque avoit du S. Esprit. 27.
De l'Incarnation du Fils de Dieu.
ibid. S'il s'est donné le titre de Pa-
raclet. *ibid.* Sentiment de ses Secta-
teurs sur sa personne & son Minis-
tere. 29.

Manichéens : justifiés des accusations de
plusieurs Peres. *b.* 22. & *suiv.*

Marc-Antoine : inclination outrée qu'il
eut pour le vin. *e.* 325.

Mariana : Dialogue entre ce Jésuite
Espagnol & Spinoza. *a.* 50.

Marie : son démêlé avec la Philosophe
Payenne *Hipparkia.* *a.* 76.

Marin (le Président) : ton sur lequel il
parla aux Procureurs. *a.* 91. Sort que
lui attirerent ses plaisanteries. *ibid.* à
la note.

Marius : effet que son air majestueux
produisit sur un Gaulois. *f.* 99. 100.

Mathématiques : mépris qu'en ont fait
de grands hommes, tant anciens que
modernes. *d.* 123. Foible de cette
Science. *ibid.* & *suiv.*

Matiere : infinie & animée, selon Spi-
noza. *a.* 59. Quelle est Dieu elle mê-
me. *ibid.* & 55. Ce que c'est que cel-
le des Philosophes. 261. De quoi
composée. 262. Préceptes sur son opé-
ration chymique. 260.

Maupertuis : estime qu'en fait l'Auteur
de ces Lettres. *c.* 91.

Médecins,

Médecins : peu chargés de Religion.
c. 82.

Médicis : mort enragée de cette Reine
cruelle. e. 185.

Mémoire : son excellence. d. 132. Re-
gardée comme le trésor de la Science.
133. Exemples de ceux qui ont été
le mieux doués de ce talent. 137. &
suiv. D'où provient son affoiblisse-
ment. 141.

Mentel (Jean) donné pour l'inventeur
de l'Imprimerie, & en quel tems.
g. 140.

Messie, (Pierre de) Passage touchant
la Papesse Jeanne. d. 82. 83. Sur
l'institution des Templiers. f. 147.
Sur leur aggrandissement. 149. Sur
les crimes dont on les acculoit. 153,
Meiellus le Numidique ; Raison de son
exil. d. 71.

Métempsychose : sa croyance aussi uti-
le aux Jansénistes qu'aux Jésuites.
b. 187.

Minutius Felix : délicatesse, qu'il avoit
sur le mariage. f. 265. Passage à ce
sujet. *ibid.*

Miracles : que Loyola n'en a jamais fait.
a. 121. Fausseté de ce qu'on lui a
attribués. 122. Comment reçus dans
le public. *ibid.* Ceux de François de
Régis, de Vincent de Paul, de
Julienne Falconnieri, & de Cathe-
Tome VII. G g

rine Fieschi Adorno ridiculisés. 148.
 & suiv. Combien dangereux en Ita-
 lie de les révoquer en doute. 152.

153.

Misthra : qu'elle est cette ville. b.
 108.

Mithridate : savoit vingt-deux Lan-
 gues. d. 134. Obligé de se tuer lui-
 même. e. 178.

Modernes : s'accordent avec les An-
 ciens au sujet de la fortune. b. 148.
 Aussi fous que les Majorquins & les
 Nasamenes au sujet de leurs femmes.
 d. 10. Partisans de l'opinion des An-
 ciens sur les années climatériques.
 e. 209.

Moines : comment ils passent leur vie.
 a. 48. Comparée à celle d'un Offi-
 cier. c. 58. Quelle est leur vanité au
 milieu de la crasse. e. 194.

Moliere : passage de ce Poëte. g. 77.
 Quelle différence de mérite il y a
 entre lui & le Poëte Ausone. d.
 149.

Moncesa (*Aaron*) Débit & bonté de
 ses Lettres Juives. b. 100.

Monde : excellente école. d. 13.

Montagne : s'est presque déclaré Pyr-
 rhonien. b. 136. Son éloge. 118.
 Aussi savant que les Peres de l'Eglise.
 f. 269.

Montan : quel a été son fanatisme. b.
 31.

DES MATIÈRES. 357

tolieu (M. le Baron de) sa qualité.

25. Discours Poétique de sa fa-
çon , présenté au jeune Duc de Wur-
mberg. 27. L'éloge de la retraite.

36. Les saisons & les âges , Allégo-
rie du même Auteur. 38. L'éloge
du mariage , adressé à son épouse.

39. *he-le-vayer* (M. la) adopte ouver-
tement le Pyrrhonisme. *b.* 138. Rai-
sons sur lesquelles il se fonde. *ibid.*
son éloge. *e.* 318.

N.

7 *Ature* : conformité qu'elle met
souvent entre deux person-
nes. *e.* 212. Histoires particulières
de les Anciens rapportent sur plu-
sieurs ressemblances. *ibid.* & *suiv.*
autres , prises des Modernes. 216.

romains : stratagèmes dont ils
ouvrent leurs fourberies. *g.* 98.

mamiah : nom sacré & redoutable
dans la cabale. *a.* 87.

on : destructeur du genre humain.

201. Pourquoi il brûla Rome.

22. Fut son propre bourreau. *e.*
74.

ole : puni dans l'autre monde , &
pourquoi. *a.* 36. 37.

39 (David) accusé d'Athéisme ,

par qui , & à quelle occasion. *g.* 116.
117. Justifié à Londres. 118. Et à
Amsterdam. 119.

Noblesse : Préjugés des Européens en
sa faveur. *b.* 279. Considération qu'on
doit avoir pour elle. 280. Nécessaire
dans un état bien policé. 281.

Nunnez (David) Lettre de ce Juif à
Aaron Monceca. *g.* 108. & *f.* Con-
férence entre lui & son Cousin le
Jésuite sur le Jansénisme en Orient.
114. Sur les succès des Missionnai-
res à la Chine & au Japon. *ibid.* &
suiv.

O.

O *Isiveté* : quel est ce vice. *b.* 11.
Etat où il réduit les hommes. *e.*
12. Regardé comme la source de
tous les crimes. 13. Quels sont ses
effets. 14. & *suiv.*

Ondins : Quel est leur séjour ordinaire.
a. 27. Ordre établi parmi eux dans les
différends. 76.

Or : difficulté qu'il y a d'en faire. *a.* 231.
Fausses opérations de plusieurs Al-
chymistes sur ce métal. 262.

Ordre : privilège que celui de S. Be-
noît prétend. tenir du Ciel. *a.* 186.

Origene : Ce qu'il disoit de la nature
de Dieu. *b.* 59. Son sentiment tou-
chant l'ame humaine, 70. Raillé par

DES MATIERES. 359

S. Augustin à cette occasion. *ibid.*

Orléans (le Duc) Infidélité que lui fit une Comédienne. *a.* 172. 173. Succès de ce Prince dans ses recherches Chymiques. 225.

Ostracisme : explication de ce terme. *d.* 64.

Ovide : cité sur les mauvais effets que produit l'oisiveté. *e.* 14. Remedes qu'il propoisoit à ceux qui vouloient guérir de leurs passions. *f.* 124. Passage à ce sujet. *ibid.* & 125. Ce qu'il pense des prétendus charmes magiques. 235. Passage à ce sujet. *ibid.* Demande son rappel à Auguste, *g.* 14. & *suiv.*

P.

P **Ayens** : combien infatués de leurs Empereurs. *a.* 144. Leur Religion tournée en ridicule par S. Augustin. *b.* 211.

Parisiens : à quels excès ils se portèrent du tems de la Ligue. *e.* 239. Inconstance de l'amitié qu'ils avoient d'abord eue pour Henri III. 243.

Parricide : celui de Henri IV. attribué à l'impudence qu'eut Mariana de faire l'éloge du Meurtrier de Henri III. *a.* 58.

Pascal : ses mœurs aussi pures que celles

d'Arnaud. *a.* 32. Son austérité. *ibid.*
 Son emportement contre les Jésuites.
 33. Regardé comme le plus sublime
 génie de son tems. *d.* 158.

Pasquier : Idée qu'il a eue des actions
 de Loyola. *a.* 122. Reproches qu'il
 fait aux Jésuites. *f.* 155.

Patriculus : Reproche qu'il fait à Marc-
 Antoine. *c.* 193.

Patin (Guy) : ce qu'il dit du mérite
 de Calvin. *g.* 233.

Paul (Saint) Les raisons qui le déter-
 minerent à aller à Rome, puérile-
 ment détaillées par un Prédicateur.
d. 194. Défend le vin aux Ephésiens.
e. 322.

Pedans : ne trouvent rien de difficile à
 expliquer. *b.* 135. à la note. Histo-
 ire comique d'un de leurs confreres.
b. 237.

Perauli : ce que penseroient les Athé-
 niens sur les critiques de Platon , &c.
b. 233.

Peres : succès de leurs entreprises contre
 les Philosophes. *b.* 39. Carrière qu'ils
 ont ouverte aux Pyrrhoniens, 53. Di-
 versité de leurs sentimens sur la Divi-
 nité. 58. & *suiv.* D'où ils ont pris
 les Anges & les Archanges. *d.* 304.
 Ridicule des Protestans à leur égard.
f. 152. & *suiv.* Dangereux critiques
 qu'ils ont eus. 301. & *suiv.*

DES MATIERES. 361

petit-maître : conformité de son ame avec celle d'un singe. *b.* 286. *Et suiv.*

étrarque : expose la bizarrerie de nos sentimens dans une petite histoire. *b.* 140. 141.

euple : son caractere comparé à celui des coquettes. *d.* 73. Sage, ou déréglé selon les bonnes ou les mauvaises qualités de son Prince. *e.* 2. 3. Erreur de ceux qui disent que sa voix est celle de Dieu. *e.* 238. *Et suiv.*

ularis : comment les crimes furent punis. *e.* 178.

arzanmelek : aventure de ce Cabaliste mélancolique. *g.* 160. *Et suiv.*

érecide : reconnoît qu'il y a peu de connoissances certaines. *b.* 130.

ilippe II. Caractere de ce Prince. *e.* 134. Son aversion pour la mémoire de l'Empereur son pere. *ibid.* *Et*

uiv. Ordonnance qu'il publia contre les titres fastueux que se donnent les Espagnols. *e.* 199. Réflexions sur ce sujet. 200. Déboite qu'eut ce Prince. 184.

ton, méprise où est tombé ce mauvais Cabaliste sur la chute des Anges.

40.

losophes, quels sont leurs Ouvrages. *b.* 39. Leur prévention. 40.

Leur ignorance touchant la Divinité.

43. Leurs différens systêmes sur le monde. 44. 45. Leurs sentimens sur les idées innées , démentis par l'expérience. d. 98. 99. Sentimens des Anciens sur l'antipathie & la sympathie. f. 76, & suiv. Petit nombre de vrais philosophes , leur singularité.

g. 159.

Philosophie : la transmutatoire combien recherchée dans le monde. a. 225. Prévention de ceux qui la professent. 226. Leur caractère. 227. Traits de leur fourberie. *ibid* & suiv.

Philoxene. Voyez *Xénaïas*.

Philtres amoureux : ce que les Savans en ont dit. f. 123. Ce que les Physiciens en pensent. *ibid*. Effet de cette liqueur. 124. & suiv. Quels sont les remèdes qu'on doit prendre contre les maux qu'elle cause. 131.

Photius . ce qu'il débite de la mort de Manichée. b. 36.

Phryné: effet remarquable que ses charmes produisirent sur le sage Aréopage. d. 318. 319.

Pierre Philosophale. Voyez *Philosophie transmutatoire*.

Planis Campi (David de) Passage de ce Cabaliste sur la réalité de la pierre Philosophale. a. 266. 267.

Platon :

Platon : ce qu'il prétendoit qu'étoient les hommes au commencement du monde. *a.* 44. Ce qu'ils devinrent dans la suite, & pour quelle raison. *ibid.* Son sentiment suivi par plusieurs Auteurs. 45. Celui qu'il eut de la nature divine. *b.* 51. Son penchant pour la poligamie. 90.

Plin : cité sur ce qui influe de la part des parens sur la figure de leurs enfans. *c.* 222. Ce qu'il dit touchant la danse des éléphans. 292. Ridicuité des remèdes qu'il propose contre l'amour. *f.* 131.

Plutarque : repris d'avoir excusé l'action de Romulus envers les Sabins. *a.* 201. Soutient le sentiment de presque tous les Philosophes. *b.* 135. Selon lui, la Religion des Juifs n'étoit que des Bacchanales. 140. Ce qu'il rapporte sur l'instinct des éléphans. *c.* 292. Sur l'antipathie que plusieurs animaux ont contre d'autres. *f.* 90. Sur l'aversion que les Lacédémoniens avoient pour les petites tailles. 91. Sur le badinage qu'Agésilas faisoit de sa difformité. 95. Passage sur les sages Loix que Solon établit au sujet du mariage. 297. 298.

Poètes : bien & mal que produisent leurs Ouvrages. *c.* 315. Peu de foi qu'on

doit ajouter à leurs louanges. f. 63.
à la mort.

Porphyre : cité touchant le génie de
Plotin. d. 303.

Possession : qu'il n'y en a presque point
de juste. g. 208.

Poudre de projection : quelle est sa ver-
tu. a. 275.

Prédicateurs : le nombre des mauvais
infinitement plus grand que celui des
bons, & pourquoi. d. 195. & suiv.

Préjugés : séduisent facilement les hom-
mes. b. 144.

Prélat : de quel oeil il regarde un Savant.
c. 78. Seulement occupé du soin de
son corps. *ibid.*

Princes : ce qu'ils ont inventé pour flat-
ter leur orgueil. e. 191. & suiv.

Procureurs : leur caractère. a. 91.

Professions : toutes celles qui tendent au
bien de la société civile, sont respec-
tables. f. 161. & suiv.

Protagoras : n'admettoit aucune réa-
lité dans toutes les sciences. b. 133.

Protestans : ennemis jurés des Jésuites.
b. 129. jettent la réprobation des
enfants morts sans Baptême. 164.

Vomissent leur bile contre Henri IV.
b. 255.

Providence : ordonne tout dans ce mon-
de. b. 158. Ne doit point être impor-

DES MATIERES. 362

tinée par nos demandes, & pour-
quoi. c. 177. & suiv.

Pyrrhon : excès où il porta ses doutes.
b. 134. Estime qu'en ont fait les
plus grands Philosophes. d. 117. &
suiv.

Pythagore : presque aussi incertain que
Phérecide. b. 131. Ne veut jamais
prendre le fastueux titre de Sage, qui
ne convient proprement qu'à Dieu
seul. *ibid.* Son entretien avec le Prince
Léon. *ibid.* à la note.

Q.

Quakers : n'admettent point de Prê-
tres dans leur Religion. c. 308.
réponse qu'ils font à ceux qui leur
en demandent la raison. 309.

Quintilien : passage où il montre à quoi
s'attachent les petits génies dans la
composition. d. 204.

R.

Racine : cité sur la peine qu'il y a
à se voir séparé d'un objet qu'on
aime. f. 104.

Raimond Lulle : ce qu'il dit du sort des
Philosophes qui se sont vantés de
leurs bonnes fortunes. a. 64. Expli-
cation que donne cet Alchimiste de

- la Pierre Philosophale. 224. Quel en est le principe selon lui. 261.
- Régis* (Jean-François de) Canonisé à Rome. *a.* 146. Miracle que lui attribue la Société. 149. Rendu équivoque. 150.
- Reliques*: leur vertu. *b.* 115. 116.
- Républiques*: les modernes plus sagement gouvernées que les anciennes. *d.* 64.
- Reiz* (le Cardinal de) ce qu'il disoit des corps les plus célèbres. *e.* 261.
- Rhodes*: état présent de cette île. *b.* 110.
- Ribadeneira*: Relief qu'il a donné à la sainteté de Loyola. *a.* 121. 122.
- Romains*: mauvais traitemens qu'ils ont fait essuyer aux plus grands hommes. *d.* 70. Aussi amateurs des Sciences que les Grecs. *d.* 172.
- Rome*: quantité de Saints qu'on y fait. *a.* 143.
- Romulus*: crimes dont s'est souillé ce Fondateur de Rome. *a.* 199. & suiv. Sage précaution qu'il prit dans un festin. *e.* 308.
- Rose-Croix* (Freres de la) Folle démarche de ces Chymistes visionnaires. *a.* 226.
- Rutilius*: paroles remarquables de ce grand homme quand on voulut le rappeler de son exil. *d.* 72.

S.

Sabins : traitement qu'ils essuierent de Romulus. *a.* 200. 201.

Salamandres : leur caractère , & combien pur est leur séjour. *a.* 29. 38.

Salomon : expressions métaphoriques dont usoit ce Roi , *a.* 43.

Sanchès : son sentiment sur la manière dont un homme peut s'y prendre pour avoir des enfans , *b.* 112. Passage à ce sujet , *ibid* & 123. Casuiste , utile à la propagation du genre humain , 123.

Satyres : quel fut leur amour pour les femmes , & sur quoi fondé , *a.* 40. 41.

Saurin : sage dans sa manière d'employer les Métaphores , *d.* 211. Exemple tiré d'un de ses Sermons , *ibid* & suiv.

Savanarole : supplice que lui attirent ses erreurs , *b.* 55.

Scipion l'Africain : comment il se délassoit des peines de la guerre , *d.* 172.

Scot : opposé au sentiment de S. Thomas par esprit de contradiction , *b.*

135.

Sèneque , sur quoi il établit les causes des années climatiques , *e.* 205. Passage à ce sujet , *ibid.* Ce qu'il dit de la superstition , *f.* 239. Passage à ce sujet , *ibid.*

Sens, infidélité de leur témoignage, d. 88. Leur insuffisance pour nous conduire à la vérité, aussi bien que celle de l'entendement, 114, 115.

Siamois, amateurs de la Chymie, a. 225. Dépenses qu'y a faites un de leurs Rois, *ibid.* Cérémonies nuptiales, usitées chez ce peuple, 235. 236.

Silphes, quel est leur séjour, a. 38.

Silphides, combien tendres & reconnoissantes envers ceux qui les épousent, a. 42. Qu'hormis les Ecclesiastiques, il est peu d'hommes à Paris assez réservés pour devenir leurs époux, 71. Qualités qu'elles prennent chez le bas Clergé. 73.

Socrate, avoué qu'il fait de son ignorance, b. 133. Différence de son génie d'avec le nôtre. 141.

Soliman, à quoi cet Empereur Turc fut redevable de sa conquête de Rhodes & de Belgrade, a. 131.

Sophocle, Son sentiment sur la cause des événements, b. 46.

Sorbonne, la moderne préférée à l'ancienne, c. 269.

Suétone, à quoi il attribue les débauches de Tibère, c. 326. à la note.

Sulli, cité en faveur d'Henri IV. b. 255. & suiv.

T.

T *Acite*, ce qu'il pense de la fortune,

b. 147.

arquin, à qui redevable de la restitution de ses biens & de ses richesses,

a. 204.

hémistacle, aussi recommandable dans les armes que dans les sciences *d. 170.*

171.

héophile, son opinion à l'égard de Dieu, *b. 63.*

ibere, ses débauches dans l'Isle de Caprée, *c. 325.*

U.

U *Nivers*, Ses bornes renfermées dans l'esprit de l'homme, *v. 122.*

urceus Codrus, sa superstition, *c. 24.*

V.

V *Alere Maxime*, ce qu'il rapporte au sujet de la beauté de Marius,

f. 99. à la note.

alerien, usage que l'on fit du cadavre de cet Empereur, *b. 36.*

énitiens, entreprise bizarre d'un particulier, *b. 228.*

irgile, obscurité dont il a enveloppé l'histoire d'Anchise, *a. 66.*

W.

W *Eisman*, (M. Eberhard) sa maniere de penser , g. 235. Qualités de son cœur & de son esprit, 239.

X.

X *Enias*, reproches qu'essuya cet Evêque. b. 24. De quelle part, & à quel sujet , *ibid.*

Xénophane, jusques où il poussa l'incertitude , b. 132.

Xerxès, ce qu'il disoit en passant son armée en revue , e. 250. 251.

Y.

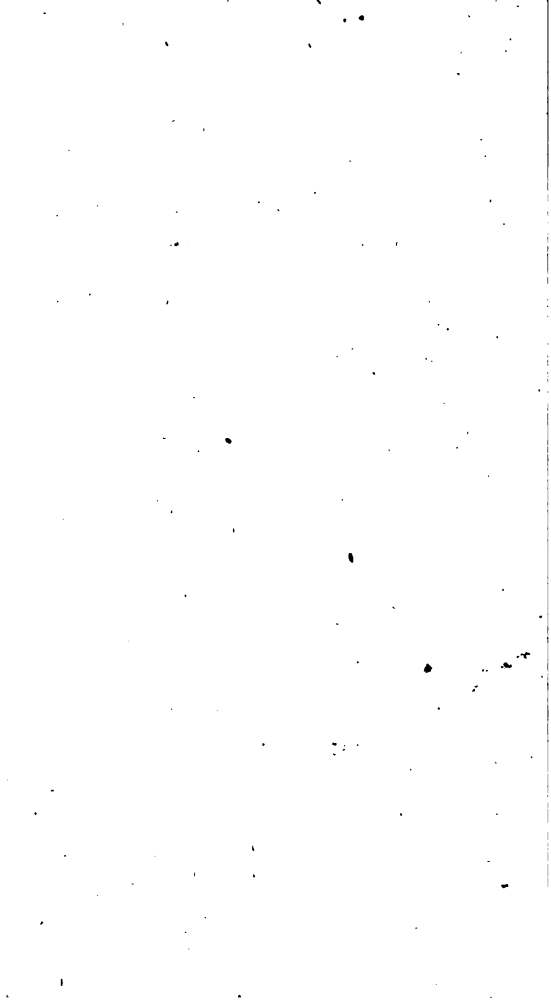
Y *Vrognerie*, nuisible à la vue , a. 279.

Z.

Z *Enocarus*, (Guillaume) ce qu'a débité cet Historien de la dévotion de Charles-Quint , a. 132. 133. Plaisanterie à ce sujet, 133.

Zénon, idée qu'on auroit de lui s'il vivoit à présent. c. 21.

Fin de la Table des Matieres.



200 R.C.
H



